This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

12.22

Vet. Fr. II A. 44

LES DANGERS
DE
LA SYMPATHIE.

Vaud séminaire

LES DANGERS

DE

LA SYMPATHIE;

LETTRES de Henriette de Belval, au Baron de Luzi, & de différentes perſonnes qui ont eu part aux principaux évènemens de ſa vie; rédigées & miſes au jour par M. NOUGARET.

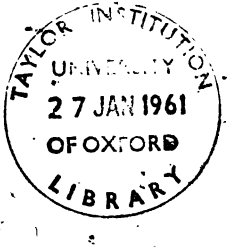
PREMIÈRE PARTIE.

A LONDRES;

Et ſe trouve A PARIS,

Chez J.-FR. BASTIEN, Libraire, rue S.-Hyacinthe, place S.-Michel.

M. DCC. LXXXV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 JAN 1961
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

JE n'ai pas beſoin d'aſſurer que ces Lettres ont été réellement écrites par les perſonnes dont je publie la correſpondance : la vérité & le naturel qu'on y remarquera atteſteront aſſez qu'elles ne ſont point l'ouvrage de mon imagination. Auſſi n'ai-je d'autre mérite que d'en avoir retranché les longueurs, reſſerré & retouché le ſtyle en quelques endroits, & d'avoir ſupprimé ou conſidérablement abrégé celles qui m'ont paru inutiles.

Malgré les ſoins que j'ai pris pour me rendre digne de la confiance qu'ont eue en moi des perſonnes

eſtimables, je crains qu'on ne trouve encore des choſes ſuperflues. Mais l'amour & les diverſes paſſions dont ils étaient animés, n'éclatant en liberté que dans leurs miſſives, il n'eſt point étonnant qu'ils ſe livraſſent ſans réſerve à la douceur de ces entretiens. J'ai donc dû toucher avec beaucoup de ménagement à ce langage énergique des paſſions qui s'expriment avec d'autant plus d'abondance, qu'elles ſe font vivement ſentir.

LES

Les deux principaux personnages
du livre

LES DANGERS
DE
LA SYMPATHIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Henriette de Belval à Sophie de Monjul.

ME voici depuis deux jours, chère Sophie, dans le sein de ma famille; mais ce n'est pas sans le plus vif regret d'être séparée d'une amie telle que toi. Tu as vu tout ce qu'il m'en a coûté pour te quitter. L'idée d'aller joindre mes parens ne m'empêchait pas de sentir dans toute son amertume la douleur de notre séparation. Mes parens m'étaient inconnus, & j'éprouvais depuis long tems les charmes de ton commerce & les douceurs d'une amitié sincère.

Habituée dès l'enfance à te confier mes plus secrètes pensées, je continuerai, mon amie, à te faire lire dans mon cœur.

En arrivant dans la maison paternelle, je trouvai ma sœur, Mde. d'Etanges, & son mari, avec mes deux frères. Ils parurent me voir avec plaisir; mais un demi-quart d'heure après, Mme. d'Etanges se leva pour aller à l'Opéra, en s'excusant de cette prompte retraite sur ce qu'elle étoit attendue. Mon frère aîné, que dorénavant j'appellerai le Marquis, lui proposa de l'accompagner, prétextant aussi d'avoir donné parole de s'y rendre. Pour M. d'Etanges, il me demanda la permission d'aller voir une antique qu'on lui avoit beaucoup vantée. Enfin, ma chère, il ne resta plus que ma mère & le Chevalier, qui sembla vouloir me faire perdre de vue, par toutes les amitiés dont il me combla, l'empressement des autres à me quitter. Pour ma mère, je ne sais si elle fut cho-

quée du prompt départ de ma sœur, mais elle commença par me dire qu'elle espérait que je ne suivrais point un tel exemple, qu'il n'y avait point de femme plus dissipée; qu'elle était sans cesse entourée d'une foule de petits-maîtres; qu'on la voyait par-tout; qu'elle avait la fureur de se montrer, comme si elle était bien jolie. — Ce ne sont pas là les leçons que je lui ai données, continua-t-elle; avant son mariage elle n'était jamais sortie que pour se rendre à l'Eglise. — Et c'est précisément, lui dit le Chevalier en l'interrompant, ce qui lui inspire aujourd'hui ce goût excessif pour le monde. Si vous ne l'aviez pas si fort gênée & que vous lui eussiez accordé la liberté qu'on doit laisser à une jeune personne, elle ne se livrerait point à la dissipation avec cette fureur. — Ma mère répondit qu'elle aurait vingt filles à élever, que les raisons du Chevalier ne la feraient pas changer de méthode, parce qu'elle ne voulait point avoir à

ſe reprocher devant Dieu l'inconduite de ſes enfans. Elle ajouta qu'elle était malheureuſe par eux ſans que ce fût aucunement ſa faute. — Ma ſeule eſpérance, pourſuivit-elle, en s'adreſſant à moi, eſt que vous profiterez mieux de mes avis & de mon exemple. Laiſſez votre frère & votre ſœur s'égarer dans le monde, puiſqu'ils le veulent abſolument; mais gardez-vous bien de les imiter. — Je fus embarraſſée pour lui répondre, car je ne ſuis guère dévote & moins encore diſſimulée. J'eus recours à ces propos vagues qui ne diſent rien, & je lui répondis, en fille ſoumiſe, que je me ferais toute la vie un devoir de ſuivre ſes conſeils. Le reſte de la ſoirée ſe paſſa à entendre ſes ſermons; mon frère bâillait; moi, je crus être encore auprès de nos Religieuſes; & peut-être que l'illuſion eût été complette, ſi je n'euſſe été ſéparée de ma Sophie.

Tu vois, ma chère, par ces détails, que la vie que je vais mener ne

ſera pas fort agréable. Plus d'une fois je regretterai mon Couvent. L'amitié y répandait ſur mes jours un charme inexprimable. Hélas! rien ici ne pourra me dédommager de la perte de ma Sophie. Pour me conſoler de notre ſéparation, tu me vantais les amuſemens de Paris; mais ils ne ſervent qu'à me faire éprouver le ſupplice de Tantale, je ſuis au milieu des plaiſirs & je péris d'ennui.

Toute la famille me paraît bien conſolée de la mort de mon père. Je crois que je ſuis celle qui ai donné le plus de larmes à ſa cendre, malgré que je n'euſſe pas beaucoup à le regretter. Mais l'idée de perdre celui dont je tenais la vie, m'affligeait involontairement, & me faiſait oublier qu'il avoit voulu empoiſonner cette même vie, en eſſayant de m'attacher au Cloître par des vœux qui répugnaient autant à mon eſprit qu'à mon cœur. Je l'excuſais ſur ce qu'il ne connaiſſait pas l'éloignement inſurmontable que j'en avais, & ſur l'ambition

assez ordinaire d'enrichir un de ses enfans au préjudice des autres. Enfin je m'en prenais bien moins à lui qu'à l'usage barbare d'élever ses enfans loin de la maison paternelle. Comment pourrait-on les aimer, quand on ne les connaît presque pas?

Je finis ma longue missive, en assurant ma Sophie qu'elle peut toujours compter sur la plus tendre amitié.

LETTRE II.

Sophie à Henriette.

NOTRE séparation, chère Henriette, m'est tout aussi pénible à supporter qu'elle peut t'être sensible. Je ne puis plus me souffrir dans mon Couvent. J'ai perdu avec toi le seul dédommagement que j'avais de l'ennui mortel dont m'accablent les Béguines, le plaisir que nous avions à nous moquer d'elles ensemble.

Il me paraît, par ta lettre, que tu

n'as fait que changer de Couvent. Je te plains, ma pauvre amie ; & même ta tante l'Abbeſſe te plaint auſſi. Elle m'a dit qu'elle s'était bien attendue à l'ennui que tu aurais près de ſa ſœur ; mais qu'elle l'avait engagée à te retirer du Couvent, pour lui ôter la fantaiſie de te faire prendre le voile, & auſſi dans l'eſpoir que tes talens, ton intéreſſante figure, te feraient faire un mariage avantageux, malgré que ta dot doive être ſi différente de celle qu'a eue Mme. d'Etanges. C'eſt ce puiſſant motif qui a porté Mme. d'Eſtinouſe à ſe priver de toute ſa félicité en ſe ſéparant de ſa chère Henriette. Quelle digne fille ! Si toutes les Religieuſes lui reſſemblaient, le Cloître auroit des charmes pour moi.

Ton frère le Chevalier me paraît avoir le cœur excellent. Je lui ſais le meilleur gré de ne t'avoir point quittée, à l'exemple des perſonnes dont tu devrais faire l'unique bonheur. Je me flatte

qu'il te dédommagera de l'ennui que tu ne peux manquer d'éprouver dans ton nouveau genre de vie. Ta tante m'a dit qu'il s'était fortement opposé à ce qu'on te reléguât dans un Couvent, & qu'il avait même beaucoup intrigué pour qu'on t'en fît sortir.

Peut-être serai-je mariée avant six mois; du moins ma mère me l'a-t-elle fait entendre, depuis que je lui ai laissé entrevoir combien la retraite où je suis confinée m'était insupportable, actuellement que tu ne l'habites plus avec moi..... Mais un époux me tiendra-t-il lieu de mon Henriette? J'en doute avec raison, car il me semble que je n'aimerai jamais autant un mari que je chéris mon amie.

LETTRE III.

Henriette à Sophie.

OUI, ma bonne amie, le Chevalier eſt un homme charmant ; lui ſeul me conſole un peu de la perte de ma Sophie. Il me comble de marques d'amitié, & ne revient pas de l'éducation ſoignée que j'ai reçue au Couvent. J'en prends occaſion de faire l'éloge de ma tante, que je lui dépeints comme une femme de beaucoup d'eſprit, alliant même la philoſophie aux vertus chrétiennes. Que d'obligations ne lui ai-je pas à cette eſtimable parente ! Si j'étais tombée en d'autres mains, on aurait ſéduit ma jeuneſſe; des vœux peu réfléchis m'enchaîneraient au fond d'un Cloître; & l'illuſion venant à ſe diſſiper, le repentir & le déſeſpoir feraient le tourment de ma vie.

Cependant, ſi je n'avais l'eſpérance

que ma deſtinée ſera un jour plus heureuſe, j'aimerais autant être renfermée dans un Couvent. Je paſſe mes journées auprès de ma mère à eſſuyer des ſermons éternels. Elle s'aviſa dernièrement de me recommander, à moi pauvre recluſe qui ne vois perſonne, de ne pas me laiſſer ſéduire aux propos flatteurs que pourraient me tenir les hommes. — Vous êtes jolie, diſait-elle, je vous l'apprends afin que vous commenciez de bonne heure à vous garantir des pièges qu'on ne manquera pas de vous tendre. La beauté eſt le plus dangereux des préſens que nous puiſſions tenir de la nature ; mais vous n'en aurez jamais rien à craindre, ſi vous demandez fermement au Ciel de vous préſerver de la ſéduction. — Je garde le ſilence à tous ces pieux diſcours ; & lorſqu'enfin ils ont amené la ſoirée, nous allons prier Dieu dans une Egliſe, enſuite nous faiſons quelques tours de promenade en voiture, & nous revenons au logis.

J'imagine que ce ſera là notre genre de vie pendant toute l'année, à l'exception des Fêtes & Dimanches, où notre piété redouble; nous allons ces jours-là à la Grand'Meſſe, au Prône; l'après dîner à Vêpres & au Sermon, car on eſt à l'affut pour ſavoir les Egliſes où on prêche. Au retour, nous liſons Paſcal, Arnaud ou bien Nicole. Tu vois par-là que ma mère eſt Janſéniſte : encore ſi elle était de la ſecte oppoſée, plus douce, plus compatiſſante aux faibleſſes humaines, je pourrais eſpérer quelques amuſemens. On m'a pourtant permis, comme une grande faveur, d'aller chaque jour paſſer une heure dans le cabinet du Chevalier. Je m'y amuſe à étudier la ſphère. Tu ſais que j'avais commencé à l'apprendre, & mon frère a la complaiſance de me ſervir de maître. Il eſt très-inſtruit, le Chevalier, & il cultive toujours les Lettres avec la même aſſiduité. Adieu mon amie, je t'embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE IV.

Sophie à Henriette.

QUELLE vie que la tienne, ma pauvre Henriette ! Mais il y a conſcience de faire périr d'ennui une jeune & jolie perſonne. Profite du conſeil que je vais te donner. Marie-toi bien vîte, alors tu goûteras tous les agrémens qui volent au-devant d'une femme de ton âge ; tu te dédommageras de la contrainte où te tient la ſévérité de ta mère. J'admire la crainte de Mme. de Belval ; elle a bonne grace à te recommander de ne point te laiſſer ſéduire aux propos des hommes. S'imagine-t-elle donc qu'il en pleuvra dans ton appartement ? Ma foi, le Ciel te devrait ce miracle. J'admire auſſi ſon attention de t'avertir que tu es jolie. Croit-elle donc que ton miroir ne te l'a pas déjà dit cent fois ? Cet aveu ſi flatteur, ſans ceſſe répété, doit enfin te donner

la vanité ſi commune à notre ſexe, & t'inſpirer une forte envie de plaire. Ainſi j'en conclus que les charitables avis de Mme. de Belval ſont abſolument inutiles.

Que ne jouis-tu d'un ſort pareil au mien! Apprends que maman m'eſt venue propoſer un parti qu'elle dit fort avantageux. C'eſt un homme veuf qui a déjà ſa quarantaine. Mais je n'ai point héſité; j'ai déclaré bien poſitivement que j'étais indifférente ſur l'âge, même ſur la figure, pourvu que ce fût un mari; attendu que j'étais laſſe de paſſer mes plus beaux jours renfermée dans un Couvent. D'après une réponſe auſſi claire, Madame de Montjeu vient d'arranger une entrevue. Reſte maintenant à ſavoir ſi j'aurai le bonheur de plaire; quant à moi, je ſuis ſûre qu'il ſera de mon goût.

Ah! ſi je pouvais ſortir de cette triſte demeure, quelle ſerait ma joie! demain eſt le grand jour. Depuis avant-hier je m'occupe de ma toilette; après de graves réflexions, je me ſuis décidée pour le

demi-négligé, parce que je me crois assez bien pour n'avoir pas besoin d'une grande parure. Mon miroir me parle aussi; & quoiqu'il ne me dise pas tant de jolies choses qu'à toi, je suis assez contente de son langage.

Adieu, ma chère amie; je te souhaite un mari tel que tu le mérites.

LETTRE V.

Henriette à Sophie.

LE Ciel vient de m'envoyer un jeune homme charmant, de la plus jolie figure du monde. C'est un intime ami du Chevalier. Il était absent à mon arrivée, c'est ce qui fait que je ne l'avais pas encore vu. Il vient très-souvent au logis. C'est même le seul homme à qui ma mère accorde cette faveur, dont jouissent pourtant de graves Ecclésiastiques.

Tu connais ma timidité, tu m'en as fait ſouvent la guerre; mais tu aurais bien ri de mon embarras le premier jour qu'il nous rendit viſite. Au moment que je m'y attendais le moins, je vois entrer un grand jeune homme, bien fait, ayant les manières les plus ſéduiſantes. —Ah! Baron, vous voici, lui dit auſſitôt ma mère! Et depuis quand êtes-vous de retour? — Je ſuis arrivé d'hier, Madame, & mon premier ſoin a été de venir vous faire ma cour. — Le Chevalier, qui était entré avec lui, me le préſenta au même inſtant. Peignez-vous ma rougeur, ma contenance timide & même ſotte. Je balbutiai je ne ſais quoi aux complimens d'uſage qu'il me fit, &, tout en lui parlant, mes yeux étaient fixés ſur le parquet. La converſation devint enſuite générale; je me raſſurai peu-à-peu, & j'allai, par degré, juſqu'à vouloir examiner du coin de l'œil cet aimable Baron. Il me fut impoſſible de le conſidérer attentivement; je ſurpre-

nais toujours ſes regards attachés ſur moi. Ma vanité n'en était pas fâchée, quoiqu'il me causât un embarras extrême : mais voici ce qui acheva de me déconcerter. Le Baron, s'adreſſant à ma mère, la félicita d'avoir une fille ſi charmante. Oh ! pour le coup, je perdis tout-à-fait contenance. Je lui ſavais bon gré de l'idée avantageuſe qu'il avait de ma figure, mais je n'aurais pas voulu qu'il en fît confidence à ma mère. Elle lui répondit dévotement, que la beauté était un don ſi fragile, qu'il valait peu la peine d'en parler. — Oui, ſi l'on n'a que cet avantage, repliqua le Baron ; mais on lit dans la phyſionomie de Mademoiſelle que ſon eſprit eſt digne de ſes attraits. — Alors je recueillis toutes mes forces pour lui dire en rougiſſant, qu'il était bien honnête ; mais qu'on croyait devoir quelques louanges à une jeune perſonne. Heureuſement que la converſation finit là. Le Baron crut devoir ſe retirer & ſortit avec mon

frère. Dès qu'il nous eut quittées, je ne manquai pas d'avoir un beau ſermon ſur la fauſſeté des hommes, qui tiennent à toutes les femmes les mêmes propos, ſans jamais penſer ce qu'ils diſent.

Il faut t'inſtruire, à préſent, du nom & de tout ce qui regarde cet aimable cavalier. Il s'appelle le Baron de Luzi. Il vient de perdre ſon père, qui lui a laiſſé une ſucceſſion des plus riches. A cet avantage il joint une figure très-intéreſſante, ainſi que je te l'ai déjà dit, & n'a que vingt-trois ans.

Ne ſerait-ce pas là une conquête bien précieuſe? Mais peut-être n'ai-je fait ſur lui qu'une impreſſion paſſagère.... Pourquoi cette idée ſe préſente-t-elle à mon eſprit? Que ſignifie l'inquiétude que j'éprouve? Je ne ſais quelle en eſt la cauſe, mais mon cœur n'eſt plus le même.

LETTRE VI.

Sophie à Henriette.

TU as sûrement prévu, mon amie, ce que je vais te dire : je n'ai pas hésité un instant à promettre ma main à M. de Blainville ; c'est le nom de celui dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. Voici comment notre entrevue se passa. Tu crois peut-être qu'il me fut présenté tout simplement à la grille ; eh bien ! détrompe-toi. Ma mère vint me prendre d'assez bonne heure, & me mena dîner chez une Mme. d'Orbe, où mon futur se rendit aussi. J'étais ce jour-là d'une gaîté & d'une folie peu communes ; en un mot, j'étais telle que tu m'as souvent vue. Mes airs évaporés ; mes fréquens éclats de rire pouvaient déplaire à un homme de quarante ans ; mais je n'ai jamais su me contraindre. D'ailleurs je ne voulais pas le tromper ; j'étais même

bien-aiſe qu'il me vît avec tous mes défauts. Il ne me fut pas difficile de m'appercevoir que ma gaîté l'enchanta, tandis qu'un autre aurait pu la prendre pour de l'étourderie ; & je conçus une idée favorable de ſon caractère. Il me fit ſa cour très-aſſidument ; & le ſoir, quand je fus partie, il ne parla de moi qu'avec tranſport. Les choſes d'intérêt s'arrangèrent donc aiſément le lendemain. Quand on eut tout terminé, il vint me faire viſite comme un homme qui devait être bientôt mon époux. Je ſaiſis ce moment pour lui dicter mes loix, attendu que c'eſt preſque toujours le ſeul où nous puiſſions en donner. Je débutai par lui dire que j'eſpérais qu'il ne prendrait aucun ombrage de mon enjouement & de mes folies. Il me répondit auſſi-tôt, fort agréablement, que s'il avait le moindre penchant à être jaloux, il ne choiſirait pas une femme jeune, aimable & jolie, parce qu'avec tant d'avantages il était impoſſible de

n'avoir pas des adorateurs. Mais qu'il ſerait d'autant plus tranquille, qu'afin de n'être jamais dans le cas d'être trompé, il mettrait toute ſa confiance dans la vertu de ſon épouſe.

Tu vois, ma bonne amie, que mon futur paraît un homme fort raiſonnable; auſſi j'éprouve une joie difficile à exprimer. Je crois que la cérémonie de notre mariage ſe fera dans une quinzaine de jours..... Oh! que je ſuis enchantée! dans une quinzaine de jours ma priſon finira, & je me montrerai triomphante dans le monde..... Mais tous les plaiſirs, toutes les diſſipations poſſibles n'affaibliront jamais les tendres ſentimens que m'inſpire mon amie.

LETTRE VII.

Henriette à Sophie.

JE vais te faire, à mon tour, mes petites confidences. Je ſoupçonne le

Baron d'éprouver pour moi des ſentimens dont il brûle & craint de faire l'aveu. Il a ſans doute ſu du Chevalier que je paſſais une heure avec lui tous les jours dans ſon cabinet; car il ne manque pas d'y venir au moment que j'y ſuis. Nous cauſons beaucoup enſemble; comme la converſation roule ſur les ſciences, je ſuis moins timide. Mais je m'apperçois qu'il me regarde avec des yeux bien tendres..., O mon amie! que ſes yeux ſont expreſſifs! Toute ſa phyſionomie eſt pleine de feu, & reſpire une ſenſibilité douce; de ce mêlange heureux réſulte la figure la plus ſéduiſante. Ah! Sophie, je crains bien que cet homme ne ſoit dangereux pour mon cœur.

Il vient ſouvent faire ſa cour à ma mère, & ne lui parle que des Janſéniſtes & des fameux Solitaires de Port-Royal. Il ſe plaignait dernièrement de la rareté des bons ſermons; ma mère lui vanta beaucoup celui que nous avions entendu le Dimanche précédent, & lui

proposa de venir écouter le même Prédicateur. Il n'eut garde de refuser, comme tu penses bien, & il nous conduisit à Vêpres. Il eut l'adresse de se placer de manière à pouvoir me regarder souvent, sans être apperçu de ma mère. Au retour, comme on lui vantait la beauté du Sermon, il répondit, en me fixant, qu'il avait eu ce jour-là un bonheur inexprimable; & s'adressant à moi: — N'êtes-vous pas de mon sentiment, Mademoiselle, poursuivit-il? — Je me doutai qu'il voulait interpréter ma réponse en sa faveur; j'affectai de dire froidement que j'avais trouvé ce Sermon fort ordinaire. Il parut chagrin, & me regarda d'un air qui semblait me reprocher mon indifférence.

Le lendemain, en entrant chez le Chevalier, j'y trouvai le Baron, ainsi que de coutume. Il avait ma réponse de la veille encore tellement sur le cœur, que la première chose qu'il me dit, après m'avoir saluée, ce fut que je devais

m'être bien ennuyée au Sermon. Eſt-ce qu'on peut s'y ennuyer, Monſieur? — Je ne le ſoupçonnais pas avant la journée d'hier; mais j'ai été dans l'admiration tout le tems qu'il a duré. Que je voudrais, à tous les inſtans de ma vie, éprouver des ſenſations auſſi délicieuſes! — Cela me prouve que les goûts ne ſont pas les mêmes. — J'en fais la fatale expérience. — Que voulez-vous dire par ce ton douloureux? — C'eſt un malheur de plus pour moi qu'on ne m'entende pas, ou qu'on feigne de ne pas m'entendre. — Le Chevalier qui, pendant tout ce colloque, cherchait des livres, revint s'aſſeoir, & mit fin à notre converſation.

Je ne ſais, ma chère, ſi la diſſimulation eſt innée dans notre ſexe, ou ſi elle n'eſt que l'effet de notre éducation. En attendant que mon doute ſoit éclairci, j'obſerverai qu'il eſt bien ſingulier que moi, dont le cœur eſt ſimple & tout neuf, & qui ne peut rien déguiſ-

ſer, je ſois capable, dès la première fois qu'on me parle d'amour, de feindre d'ignorer un diſcours que je n'entends que trop bien. Cette diſſimulation nous eſt peut-être néceſſaire, ſi l'incertitude où ſont les hommes de nos ſentimens, nous les attache davantage.

Adieu; tu connais mon attachement pour toi; il ſera toujours auſſi tendre que ſincère.

LETTRE VIII.

Madame de Blainville à Henriette.

DEPUIS trois jours j'ai changé de nom; je ſuis maintenant Mme. de Blainville. Je me dérobe aux empreſſemens de mon mari, pour goûter le plaiſir de t'écrire. L'amitié a ſur mon cœur des droits toujours ſacrés.

Mon mariage s'eſt fait dans la Chapelle du Couvent, à huit heures du ſoir.

Après

Après la cérémonie, on me conduisit chez M. de Blainville, où nous attendait un monde prodigieux. Je ne fus point embarrassée, & je fis les honneurs de ma maison comme si j'en avais eu une longue habitude. Le lendemain, ma parure fut encore plus éblouissante que celle de la veille ; & nous eûmes à dîner un très-grand nombre de convives, dont au moins la moitié était parente de mon époux, car il tient à toute la Ville & aux meilleures maisons. Les jours suivans je reçus des visites à l'infini. Aujourd'hui je commence à sortir. Je compte aller ce soir au Spectacle.

Cette vie est un peu différente de celle du Couvent, n'est-ce pas ? Il me tarde que le mariage te permette d'en mener une semblable. Mais Mme. de Belval ne veut point, dit-on, t'accorder, en te mariant, le même avantage qu'à ta sœur Mme. d'Etanges. Son procédé m'indigne. La seule chose qui me console, c'est l'amour du Baron ; j'en augure assez bien.

Je penſe qu'il ne cherchera dans mon Henriette que le plaiſir de poſſéder une perſonne accomplie, & qu'il dédaignera les richeſſes qu'on ne voudra pas lui donner. Ne fais pourtant pas la ſottiſe de refuſer un autre parti, s'il s'en préſentait. On ne peut guère compter ſur les hommes.

Tu ne profites pas de mes leçons, ma belle amie; tu commences par trop aimer Monſieur de Luzi. Cette paſſion ne te fera jamais oublier tes devoirs, je le ſais; tu y renoncerais même, ſi le Baron ne t'aimait pas aſſez pour te ſacrifier les juſtes eſpérances qu'il peut concevoir; mais je ſais bien auſſi que ton cœur gémirait de ce cruel effort. Ainſi, ma chère amie, pour ton propre intérêt, réprime ce penchant qui peut te devenir funeſte.

LETTRE IX.

Henriette, à Madame de Blainville.

C'EST donc à Madame de Blainville que j'écris maintenant. Je ne sais, mais il me sera toujours plus doux de l'appeller d'un nom beaucoup plus familier à mon cœur. Au reste tu seras heureuse : eh ! que m'importe sous quel nom ?

Je te dois un million de remercîmens pour le joli présent que tu m'as fait. Rien au monde ne pouvait me faire plus de plaisir que le portrait de ma Sophie. Quelle surprise ne fut pas la mienne, en ouvrant ta boîte, d'y trouver les traits d'une amie aussi chère ! Oui, c'est bien elle, m'écriai-je transportée de joie ! Je courus à l'instant chez le Chevalier pour lui faire part de mon bonheur, & j'y trouvai le Baron. Pardon-

nez-moi, mon amie, je faillis cacher le portrait, craignant que la comparaiſon qu'il ferait de nous deux ne fût point à mon avantage. Cependant je me raſſurai un peu ſur votre abſence ; un portrait ne ſéduit jamais autant que la perſonne même. J'oſai donc le montrer. Le Chevalier trouva que je n'avais rien dit de trop dans les converſations que nous avions eues à votre ſujet. Mais je t'avouerai que le Baron le conſidéra avec aſſez de froideur, & que je n'en reſſentis point une peine ſenſible. C'eſt la première fois que j'ai vu patiemment qu'on ne partageât point mon admiration pour ma Sophie, — C'eſt donc là, me dit le Baron, le portrait de votre amie ? Qu'elle eſt heureuſe d'avoir ſu vous inſpirer une amitié ſi vive ! — Je ne répondis rien à cette exclamation. Je repris mon portrait, & m'en allai bien vîte, de peur que ma mère ne s'apperçût de cette petite échappée, car elle ſe formaliſe de tout.

L'après-dîner elle sortit pour aller faire une bonne œuvre. Comme elle ne me mène point à ses actes de charité, je restai seule dans son appartement. Je m'occupais à lire, lorsque je vis entrer M. de Luzi. Il me prit un saisissement, une palpitation, que j'eus beaucoup de peine à ne pas laisser voir. Il avait l'air aussi embarrassé que moi. — Par quel miracle, me dit-il d'une voix émue, ai-je le bonheur de vous trouver seule, Mademoiselle? Par quel heureux hasard Mme. votre mère est-elle sortie sans vous? — J'en ignore le motif, & je m'occupe à la lecture, en attendant son retour. — Oserai-je vous demander quel est le livre que vous tenez? — Puisque vous desirez le savoir, c'est Clarisse. — Le caractère de cette femme estimable doit bien vous intéresser. — Il me plaît autant que celui de Lovelace m'est odieux. — Mais c'est un caractère outré, plutôt puisé dans l'imagination que dans la vérité. — Je crains bien que, pour le

malheur de mon ſexe, il ne ſoit que trop réel. —— Ne croyez pas trouver jamais des perfides; on ne peut vous voir ſans vous aimer ſincèrement. — Je m'efforçai de détourner la converſation, mais il la ramena adroitement ſur le chapitre de l'amour. Il fit une peinture ſi vive du bonheur que goûtent deux cœurs vraiment épris, que j'en fus émue & que j'eus peine à modérer mon trouble..... Cruel préjugé! pourquoi nous contraindre à tant de diſſimulation? pourquoi nous réduire à cacher ce qui ſe paſſe dans notre ame? Tu me l'as recommandée cette diſſimulation pénible & néceſſaire, ô mon amie! Eh bien! je ſuivrai tes conſeils; il ne ſaura combien je ſuis ſenſible à ſon amour, que lorſque je le verrai prêt à unir ſa deſtinée à la mienne.

Nous entendîmes rentrer ma mère, & le Baron me quitta en ſoupirant.

Voilà une lettre fort longue, chère Sophie, ſur-tout pour une jeune mariée qui entre dans le monde, & qui ne peut

ſuffire à toutes les diſſipations qu'on lui préſente. Mais j'augure aſſez bien de ton cœur, ou plutôt je te rends aſſez de juſtice pour croire que tu déroberas volontiers quelques inſtans aux plaiſirs, afin de t'occuper d'une amie qui t'aime bien tendrement.

LETTRE X.

Henriette, à Madame de Blainville.

MA Sophie, je crains bien de m'être trahie, & d'avoir trop fait lire le Baron dans mon cœur. Tu vas juger ſi mes inquiétudes ſont fondées. J'ouvris l'autre jour mes fenêtres qui donnent ſur le jardin du Palais-Royal [1] ; la première perſonne qui s'offrit à ma vue, ce fut M. de Luzi. Il m'apperçut de ſon côté & me ſalua ; je rougis ſuivant ma coutume, & m'avançai près d'une croiſée ſans trop ſavoir ce que je faiſais. Le Baron avait un bouquet de roſes qui, je ne ſais comment, me frappa. En deſcendant chez ma mère je pris mon crayon & je traçai ce bouquet. Comme je finiſ-

[1] Ce Jardin n'avait point encore été détruit.

ſais, j'entends marcher doucement derrière moi, je me retourne, & quelle fut ma ſurpriſe de voir M. de Luzi avec ma mère! Je voulus cacher ce que je faiſais, il avança la main pour s'en ſaiſir: —— vous avez toujours refuſé, me dit-il, de me faire voir vos ouvrages; Madame de Belval m'a permis de venir vous ſurprendre. — En diſant ces paroles il tâchait de m'enlever mon papier, que je tenais toujours bien ferme. Je ne l'aurais point lâché, ſi maman, d'un air ſévère, ne m'eut ordonné de montrer mon deſſin. Il fallut obéir, mais peints-toi ma confuſion. Tous les traits du Baron s'animèrent, la ſatisfaction brillait ſur ſon viſage. J'en étais déſolée. Tu penſes bien qu'il trouva que je deſſinais admirablement; & pour le prouver à ma mère, il lui fit remarquer, aſſez étourdiment, la reſſemblance de mes roſes aux ſiennes. Elle ignorait que je venais de le voir; ſans cela elle aurait peut-être eu des ſoupçons.

Voilà, ma bonne amie, comme les moindres choſes nous décèlent, lorſque nous aimons. Mais auſſi pouvais-je prévoir, en deſſinant ce fatal bouquet, qu'il viendrait me ſurprendre ? Penſes-tu qu'il ſe prévale de cette découverte ? Je ne le lui pardonnerais de ma vie..... Quel état eſt le mien ! Je ſens que j'aime, & je voudrais, s'il était poſſible, le cacher à moi-même. Quelle eſt mon amitié pour toi, puiſque je te fais une pareille confidence !

Je ſuis encore tourmentée par l'idée du prochain départ de mes frères, qui vont joindre leur Régiment. Le Marquis n'eſt ſûrement pas celui que je regrette le plus. Ma tendre affection eſt pour le Chevalier ; je ne puis me conſoler d'être forcée à me ſéparer de lui. Pour combler ma douleur, maman parle d'aller paſſer toute la belle ſaiſon dans une de ſes terres. Que deviendrai-je renfermée dans un château, ſans connaiſſances, ſans liaiſons, ſur-tout me voyant éloignée de ?..... Je n'oſe achever. S'il m'aime

au moment que je t'écris, ſix mois d'abſence, ſans aucune de mes nouvelles, ne changeront-ils pas ſes ſentimens?..... Il m'oubliera, n'en doutons point; & ton Henriette que deviendra-t-elle?.... Il me ſemble déjà que mon ſort eſt lié au ſien?.... Sophie, Sophie! tu vois tout ma faibleſſe, mais tu vois auſſi qu'un cœur ſi ſenſible à l'amour ne peut manquer de l'être à l'amitié.

LETTRE XI.

Madame de Blainville, à Henriette.

FATALES roſes ! pourquoi vous trouver ſous le crayon de mon Henriette ! C'eſt ſans doute une eſpiéglerie de l'Amour ; il a voulu s'amuſer de ton embarras. A ta place, je m'en vengerais d'une manière éclatante ; je renoncerais à ce maudit Baron. Mais ne jugeons pas ſi légèrement. Peut-être que l'Amour a prétendu te ſervir. Il connaît la timidité de ce dangereux Luzi. Il a cru néceſſaire de lui montrer tes ſentimens, afin de l'enhardir à te faire l'aveu des ſiens. Car enfin cet amant doit parler à préſent, ou jamais : d'autant plus que le tems preſſe, ſi le Chevalier eſt ſur ſon départ ; & en ſuppoſant même que vous ne quittiez point Paris, où pourra-t-il te voir avec cette ſorte de liberté, après que ton frère ſera parti ?

Je ſuis toujours plus ſatisfaite de M. de Blainville; ſon unique occupation eſt de me rendre heureuſe. Entre nous ſoit dit, mon amie, je le crois amoureux de moi. Mais il n'oſe le témoigner, & craint de me gêner par des aſſiduités trop marquées. Nos converſations roulent très-ſouvent ſur une jeune & jolie perſonne qui joint à beaucoup d'eſprit une extrême douceur dans ſon caractère & un cœur trop ſenſible. Ne reconnais-tu perſonne à ce portrait? Si tu viens à la deviner, dis-lui que M. de Blainville deſire vivement la voir, & qu'en attendant qu'il puiſſe jouir de ce bonheur, il lui dit, en imagination, mille choſes tendres. Tu lui parleras auſſi de l'attachement ſincère qu'a pour elle une certaine Mme. de Blainville.

LETTRE XII.

Henriette, à Madame de Blainville.

JE le voudrais de tout mon cœur, ma bonne amie, qu'il te fût poſſible de venir auprès ● moi. Jamais, jamais tu ne m'as été ſi néceſſaire. J'ai beſoin de conſeils, & je ſuis livrée à moi-même! Jeune, ſans expérience, ayant à me défier de mon cœur, je n'ai perſonne à qui j'oſe confier mon trouble & mes peines. J'aurais tout à craindre, ſi M. de Luzi était capable de me tromper. Je t'envoie la lettre qu'il vient de m'écrire; mais avant d'y jetter les yeux, apprends comment elle m'eſt parvenue.

Le Baron eſt toujours très-exact à ſe rendre chez le Chevalier aux heures où j'y vais. Avant-hier il me prit mon ſac à ouvrage, feignant d'en examiner la broderie, & il y gliſſa adroitement une lettre. Je m'en apperçus bien, mais je ne vou-

lus pas le témoigner; & ce qui ne m'était point encore arrivé, je devins tout-à-coup d'une impatience extrême de m'éloigner de lui afin de pouvoir lire ce qu'il m'écrivait. Je me fis pourtant violence pour demeurer autant qu'à l'ordinaire, de crainte qu'une retraite plus prompte n'en fît soupçonner le motif.

Dès que le moment de me retirer fut à-peu-près venu, je courus dans ma chambre. Juge, ma Sophie, de ce que je dus éprouver en lisant ces tendres expressions de son amour.

Billet du Baron de Luzi, à Mademoiselle de Belval.

J'ai pris & quitté cent fois la plume, Mlle., je brûle & je redoute de vous écrire. Il faut pourtant parler, il faut vous dire ce que je ne saurais plus taire... Mais qu'appréhendez-vous? Mes yeux vous l'ont déja cent fois répété, vous les avez souvent surpris pleins du trouble secret

qui consume mon ame... Quelle est mon erreur! vos regards semblent craindre de rencontrer les miens. Cruelle Henriette! l'aveu de mon amour pourrait-il vous déplaire?... Pourquoi exciterait-il votre indignation? Qui peut se défendre, en vous voyant, des sentimens que vous faites naître? Il faudrait non seulement être insensible aux attraits de la beauté, mais encore à l'éclat du mérite de la vertu. Devais-je donc résister à tant de qualités réunies? Non, Mademoiselle, je cède avec joie à l'ascendant qui m'entraîne, & qui va faire le bonheur ou le malheur de ma vie. C'est de vous seule que mon sort dépend, Mademoiselle: me refuserez-vous au moins de me plaindre, vous dont l'ame compatissante, prend le plus tendre intérêt aux peines des malheureux?

L'aveu que j'ose vous faire aujourd'hui fut vingt fois au bord de mes lèvres, le jour que je vous trouvai seule; vingt fois j'eus envie de me jeter à vos pieds, mais je craignis d'alarmer votre innocence.

Enfin le ſecret de mon cœur m'eſt échappé ; vous allez prononcer ſur ma deſtinée. Ma plus douce eſpérance eſt que vous receviez ſans colère cet aveu d'une paſſion qui ne finira qu'avec ma vie.

Le Baron DE LUZI.

Suite de la Lettre de Henriette de Belval, à Madame de Blainville.

Quelle fut mon émotion à la lecture de ce billet ! M'aime-t-il ? dois-je en croire ſes promeſſes ? mais pourquoi ne pas s'ouvrir au Chevalier ? pourquoi ne pas le prier de parler à ma mère, & de l'engager à nous unir ? Il eſt bien sûr de n'être pas refuſé !... O Sophie, le Baron ſerait-il un homme ordinaire ? ne chercherait-il qu'à abuſer de ma faibleſſe, pour ſe vanter enſuite de ſa victoire ?... Non, garde-toi de le penſer, ſon cœur n'eſt pas fait pour tant de perfidie, il m'aime... du moins je me plais à le

croire; laisse-moi mon erreur, il m'en coûterait trop d'être désabusée.

Cependant ne crains pas que je lui laisse trop tôt lire dans mon ame. Malgré la satisfaction que j'éprouve à voir M. de Luzi, je me décidai hier à ne point paraître chez le Chevalier. Je voulus par-là dissimuler au Baron l'impression que son billet avait fait sur moi. Ce matin, je me suis rendue chez mon frère demi-heure plus tard que de coutume. Dès que j'ai paru, le Chevalier m'a dit qu'il craignait que je ne fisse encore faux-bond aujourd'hui. — Nous nous flattions hier du bonheur de vous voir, reprit le Baron, suivant la douce habitude que vous nous en avez fait prendre. — Je lui répondis froidement que j'avais eu quelques affaires, & j'affectai de prendre un air fort sérieux. Je m'apperçus du chagrin qu'il éprouvait, mon cœur était déchiré; mais c'était un mal nécessaire. On m'a peint les hommes si trompeurs, si perfides, que je tremble d'être leur dupe. J'aime mieux

qu'il m'en coûte à preſent quelques peines, plutôt que d'avoir un jour à pleurer mon erreur.

LETTRE XIII.

Henriette à, Madame de Blainville.

LA conſtance du Baron eſt à toute épreuve, je n'ai ceſſé de l'accabler de froideur depuis ſon billet, je ne me mets plus à la fenêtre, aux heures où je ſais qu'il vient ſe promener dans le jardin du Palais-Royal; je vais moins chez mon frère, & j'y reſte peu de tems. Tout cela n'a produit qu'une nouvelle épître & de nouvelles proteſtations d'aimer toujours. Je ne reçus cette lettre que hier ſeulement, quoiqu'elle fût écrite depuis pluſieurs jours, ainſi qu'il m'a été facile de m'en douter, il a eu bien de la peine à me la faire parvenir; il avait d'abord voulu la gliſſer dans mon ſac à ouvrage, mais dès que je le lui vis prendre, je le lui arrachai bruſquement. Il en parut déſolé. Enfin il choiſit un moment qui favoriſait ſes deſſeins : j'étais toute o-

de ma ſphère avec le Chevalier, il coula ſa lettre dans ma poche aſſez adroitement pour que je puſſe feindre de ne pas m'en appercevoir. Tu deſires ſans doute ſavoir ce qu'elle contient : je vais te la tranſcrire,

LETTRE XIV.

Le Baron de Luzi, à Mlle. de Belval.

QUE vous ai-je donc fait, Mademoiſelle, pour que vous vous plaiſiez à me déſeſpérer ? Depuis le billet fatal que je n'eus pas la force de m'empêcher de vous écrire, vous m'accablez par votre froideur & par votre indifférence, ai-je donc mérité votre haine, parce que je vous ai fait l'aveu du plus tendre amour qu'on reſſentît jamais ? Eh bien ! je vais le renfermer au fond de mon cœur, & mourir d'une ſi cruelle contrainte. Mais lorſque je vous verrai, pourrai-je commander à mes yeux, à mon trouble involontaire ?

Je n'oſe me flatter que vous daigniez m'écrire un ſeul mot. Ah ! ſi vous ſaviez le tranſport que me feraient éprouver quelques lignes de votre main ! Accor-

dez-moi cette félicité inexprimable ; accordez-moi la... quand ce ſerait pour me dire que vous ne m'aimerez jamais.

Suite de la Lettre de Mademoiſelle de Belval, à Madame de Blainville.

Tu ſeras peut être étonnée, mon amie, quand tu ſauras que je me ſuis décidée à répondre au Baron. Mais je me flatte que tu m'approuveras, lorſque tu auras vu ce que j'ai cru devoir lui écrire.

LETTRE XV.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

SI je n'ai pas répondu, Monsieur, à votre première lettre, c'est que je n'avais rien à vous dire. Mais vous voulez absolument une réponse, la voici. Je ne ferai jamais don de mon cœur, que celui de ma main ne le suive; & vous n'ignorez pas qu'à mon âge, & ayant une mère, je ne suis point libre de faire un choix. Ainsi, Monsieur, ce n'est point à moi que vous auriez dû vous adresser pour obtenir les sentimens que vous semblez desirer avec tant d'ardeur.

Suite de la Lettre de Henriette de Belval, à Madame de Blainville.

Comment trouves-tu ce billet, mon amie? Il me semble qu'il ne peut aucunement me compromettre. C'est à la conduite

conduite que tiendra maintenant le Baron, que je verrai si son amour est sincère. Ah, ma Sophie ! je tremble, je puis être bientôt la plus heureuse personne, ou la plus infortunée ! Il est vrai que s'il ne faisait aucune démarche pour m'obtenir, le juste mépris que j'aurais pour lui changerait bientôt en indignation les tendres sentimens qu'il m'inspire. Mais je n'en serais pas moins au désespoir..... Que cet aveu.... dont je rougis, ne sorte jamais du sein de l'amitié !

Mon embarras, à présent, est de faire parvenir ce billet, car je ne suis jamais seule. Quel moyen employer ?..... je saisirai l'instant de le donner furtivement moi-même. Je ne veux point l'envoyer par un domestique, il faudrait lui recommander le secret, & c'est ordinairement le cas où ces sortes de gens ont le plus envie de nous trahir.

LETTRE XVI.

Henriette de Belval, à Mme. de Blainville.

MALGRÉ tous mes soins, j'ai resté plus de huit jours sans trouver l'occasion de donner mon billet à M. de Luzi. Pendant tout ce tems-là, il fut d'une tristesse qui me pénétrait l'ame. Enfin, lorsque j'y pensais le moins, comme je montais chez ma mère, je le rencontrai qui allait y entrer. Je saisis cette circonstance pour lui remettre mon billet. Dieu! quel tremblement me prit alors! on aurait dit que je commettais quelques crimes. Pour le Baron, dès qu'il eût reçu mon papier, il me baisa la main avec transport. Cette scène fut toute muette; nous ne pouvions parler ni l'un ni l'autre, dans la crainte d'être entendus. Il entra le premier chez ma mère, & j'arrivai un peu après lui, car il me fal-

lui du tems pour me remettre de mon trouble. Le Baron se leva pour me saluer, & demanda la permission de nous quitter pour un moment. Je n'eus pas de peine à deviner l'objet de cette prompte sortie. Son absence ne fut pas longue; il revint avec un air extrêmement rêveur. Ma mère s'en aperçut, & lui en fit la guerre. Elle était loin de soupçonner que j'en fusse la cause. Le Baron abrégea sa visite, & courut apparemment chez le Chevalier. Le soir, mon frère me fit dire de venir lui parler, quand ma mère serait couchée. Je ne manquai pas de me rendre à son invitation. — Ah! la dissimulée, s'écria-t-il, en m'apercevant! vous me cachez donc vos petites intrigues. Quand je vous disais que le Baron était amoureux de votre jolie personne, vous rejettiez bien loin ce propos comme une calomnie, cependant vous en aviez déja reçu des lettres. Pour me venger, je vais vous en remettre encore une, qui vous fera beaucoup

de peine, ajouta-t-il en ſouriant. — Je m'excuſai de cette réſerve dont il ſe plaignait, ſur ce que j'avais voulu connaître les intentions de M. de Luzi avant de lui faire la confidence de ſon amour. — Eh bien! reprit le Chevalier, vous n'avez plus aucun prétexte à votre diſſimulation. Les vues du Baron ſont telles que vous pouvez les ſouhaiter. Prenez cette lettre, & liſez. Je l'ouvris au même inſtant, elle était conçue en ces termes :

LETTRE XVII.

Le Baron de Luzi, à Mlle de Belval.

MADEMOISELLE,

SI je ne me suis point encore adressé à Madame de Belval depuis que j'ose aspirer jusqu'à vous, c'est que je voulais être pleinement heureux en m'assurant auparavant de votre façon de penser; pour vous convaincre entièrement de la pureté de mes sentimens, j'ai couru chez le Chevalier après avoir reçu votre billet, & l'ai prié de vous demander en mon nom à Madame de Belval. J'attends avec impatience le succès de ses démarches, & si je suis assez heureux pour vous obtenir, j'espère que mes soins & ma vive tendresse vous obligeront à me donner un cœur que vous m'avez refusé

jusqu'à présent : c'est là toute mon ambition. Aimé de vous, Mademoiselle, mon sort sera digne d'envie. Puis-je éprouver bientôt ce bonheur !

Le Baron DE LUZI.

Suite de la Lettre de Henriette de Belval, à Madame de Blainville.

Eh bien ! me dit le Chevalier, lorsque j'eus achevé de lire cette lettre, êtes-vous contente à présent ? Je lui répondis par l'aveu de mes sentimens pour M. de Luzi, mais je l'assurai en même tems que je les laisserais toujours ignorer au Baron, jusqu'à ce que je fusse certaine de l'avoir pour époux. Il approuva la réserve que je voulais avoir. Après la démarche que venait de faire mon aimable Luzi, tu penses bien qu'il me tardait de le revoir, pour quitter avec lui l'air froid & réservé que j'avais depuis quelque tems. Le lendemain je le rencontrai dans l'appartement du Cho-

valier, & un ſourire gracieux ſuccéda à la rougeur qui couvrit mon viſage. Enhardi par mon air de ſatisfaction, il s'approcha & me baiſa la main avec l'émotion la plus vive. Il me fit enſuite de tendres reproches de l'idée affreuſe que j'avais eue de lui.

Enfin, ma chère Sophie, je le vois tous les jours; tous les jours je ſens augmenter mon attachement. L'eſpérance que nous ſerons bientôt unis, & de pouvoir ſans contrainte lui faire l'aveu de mon amour, me donne une gaieté qui ne m'eſt point ordinaire. Cette gaieté doit lui faire connaître une partie de mes ſentimens; je dis une partie, car il eſt impoſſible qu'il imagine l'excès de ma tendreſſe. Il ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe renfermer une ardeur auſſi vive. Ah! ma Sophie, il faut être femme pour avoir tant de réſerve! il faut avoir été élevée à déguiſer dès le berceau nos moindres penſées. Quelle ſurpriſe ne ſerait pas la ſienne, s'il pouvait lire tout-à-coup ce qui

ſe paſſe dans mon ame !.... mais voilons encore notre ſecret ; le tems approche où il me ſera permis de rompre le ſilence.... Quoi ! ma Sophie, ce même amour que je ſuis obligé de taire, va devenir un devoir ! Qu'il me ſera facile de le remplir ce devoir délicieux !

LETTRE XVIII.

Henriette, à Mme de Blainville.

AH ! mon amie, je ſuccombe à ma douleur. Que n'es-tu auprès de moi pour eſſuyer mes larmes ! je preſſentais mon malheur, je n'oſais me flatter trop vivement que le Baron ſerait un jour mon mari ; le déſeſpoir que j'éprouve ſerait moins violent, ſi la fortune ſeule s'oppoſait à ma félicité. Mais n'eſt-il pas affreux de voir ſes plus douces eſpérances renverſées par une mère ? Pouvais-je prévoir qu'on rejettât une alliance ſi avantageuſe ? Quel peut être le motif d'un auſſi étrange caprice ? Je l'ignore ; j'ai beau y réfléchir, rien ne me découvre les raiſons de ce refus inconcevable.

Le Chevalier a mis tout en uſage pour tâcher de fléchir ma mère ; il lui a pro-

passé de garder ma dot, de me donner sans une obole au Baron de Luzi, qui ne prétendait qu'à ma main : il l'a pressée, s'est mis à ses genoux ; elle est demeurée inflexible. Il n'a pu même en arracher la cause de ses refus ; elle n'allègue que sa volonté, qui doit suffire, dit-elle, & qui est irrévocable. Poussé à bout par tant d'obstination, le Chevalier lui parla vivement. Elle l'interrompit en lui ordonnant de ne jamais paraître en sa présence. Il sortit furieux & ne l'a plus revue.

En quittant l'appartement de ma mère, le Chevalier vint me rendre compte de ce qui s'était passé. Une palpitation violente, en le voyant entrer, m'annonça mon malheur ; sa tristesse me l'aurait appris quand il aurait gardé le silence. Il pleura avec moi, & mit tout en usage pour me consoler. Pendant qu'il essayait de calmer un peu ma douleur, nous entendîmes venir quelqu'un ; il craignit que ce ne fût ma mère, & se sauva

promptement. Ce n'était point elle, c'était sa femme-de-chambre affidée, qu'elle envoyait sans doute épier ce que je faisais. Je me renfermai dans mon cabinet, pour lui cacher les pleurs dont j'étais inondée. Là je me livrai toute entière à la violence de mon affliction; mais je sentis bientôt le besoin d'épancher mes peines dans le sein de l'amitié, & j'allai joindre le Chevalier. En mettant le pied dans son antichambre, des gémissemens frappèrent mon oreille, & déchirèrent mon cœur: quand je reconnus la voix du Baron de Luzi : j'hésitai si je devais entrer ; l'amour l'emporta sur ma timidité & sur une sorte de pudeur qui m'arrêtait; dès que le Baron m'apperçut, il voulut me parler, mais son cœur était si serré, qu'il ne put s'exprimer que par des larmes ; les miennes recommencèrent à couler. Il prit une de mes mains & l'arrosa de ses pleurs, sans avoir la force de prononcer une seule parole.

Ma femme-de-chambre, qui vint

m'avertir que ma mère me demandait, mit fin à cette ſcène douloureuſe. Je m'arrachai d'auprès du Baron. Son déſeſpoir en devint plus violent. Pour l'adoucir, il m'écrivit quelques lignes, que le Chevalier trouva moyen de me faire tenir. & dont je t'envoie une copie..... O ma chere! eſt-il une perſonne plus infortunée que moi? J'aime un homme eſtimable qui m'idolâtre; ſa naiſſance égale la mienne; il eſt riche, veut me prendre ſans dot, & une fatalité cruelle nous empêche d'être heureux!

LETTRE XIX.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

EST-IL poſſible, Mademoiſelle, d'être auſſi malheureux que je le ſuis? Après m'être flatté d'avoir bientôt des droits ſur votre cœur, & de vous voir répondre à ma vive tendreſſe, faut-il que mes eſpérances ſoient renverſées, tandis que tout ſemblait me promettre le ſort le plus fortuné? l'amitié même dont m'honorait Madame de Belval, devait être un préſage de mon bonheur. Et c'eſt elle qui me plonge dans le déſeſpoir le plus affreux! Oui, Mademoiſelle, je n'ai point de fermeté contr'un pareil évènement. On ſe roidit contre les coups de l'infortune, on ſupporte les maux qui menacent de détruire notre être; mais les peines de l'amour, ſenties vivement par une ame tendre, ſont cent fois plus

cruelles : on goûte une ſorte de plaiſir à s'en laiſſer déchirer.... encore ſi j'étais ſûr que vous m'aimiez, je pourrais attendre avec moins d'impatience que le tems changeât ma deſtinée, ou je me conſolerais par la douceur de me dire que vous partagez mes ſentimens.... Funeſte incertitude! tu redoubles l'horreur de ma ſituation..... cependant j'ai vu couler vos larmes.... Oſerai-je me flatter?.. ah! qu'un ſeul mot de votre main m'apprenne ce que je dois craindre ou eſpérer!

LETTRE XX.

Henriette, à Madame de Blainville.

LE croirais-tu, mon amie? ma mère me défend très-expreſſément de voir le Chevalier? Quoi! m'interdire juſqu'à la douceur de confier mes peines à un frère qui les partage! Voilà les ordres qu'elle voulait me notifier, lorſqu'elle me fit appeller par ma femme-de-chambre. Elle eut aſſez de prudence pour ne me faire aucune queſtion, ni le moindre reproche, quoiqu'elle dût s'appercevoir que j'avais pleuré.... Il faut donc que je dévore ma douleur, je ne puis l'épancher dans le ſein du Chevalier que furtivement & pendant que ma mère ſe livre au ſommeil: encore cette unique conſolation eſt-elle prête à m'échapper. Le Chevalier va partir dans huit jours pour joindre ſon Régiment. Ah! ma Sophie, que deviendrai-je?

! Je n'ai plus revu le Baron depuis le jour fatal du refus de ma mère. Il tourmente le Chevalier pour m'engager à lui écrire ou à lui accorder un moment d'entrevue. Mais me conviendrait-il de satisfaire ses vœux ? si j'écrivais, mon cœur conduirait ma plume sans qu'il me fût possible de l'en empêcher ; & si je me décidais à le voir, je me trahirais bien plus aisément.

Que n'es-tu auprès de moi, ma bonne amie, dans une circonstance aussi critique, & où j'aurais un aussi grand besoin de consolation ! tu pleurerais avec ton Henriette, & ses larmes en seraient moins amères.

LETTRE XXI.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

LE Chevalier va partir, Mademoiſelle, & me laiſſer dans la ſituation la plus triſte : ſi vous n'avez pitié de moi, je perds tout en le perdant, les conſolations de l'amitié, & l'eſpérance de vous voir. Ne pourrai-je jamais fléchir votre obſtination à me refuſer une entrevue ou une lettre ? On doit quelque choſe aux infortunés, ſur-tout quand nous cauſons leurs peines.

Oſerai-je vous dire les obſervations que j'ai faites ? Je crois que vous partagez mes ſentimens. Depuis quelques jours, ſoit à l'Egliſe, ſoit à la promenade, vous me paraiſſez triſte & plongée dans la mélancolie... Ah ! Mademoiſelle, plaindriez-vous enfin un infortuné, qui ſerait heureux s'il pouvait ſûrement ſe flat-

ter d'occuper un ſeul inſtant votre penſée!

Je viens d'écrire à Madame de Belval, afin de faire une nouvelle tentative auprès d'elle. Je n'augure pas favorablement de ſa réponſe, mais j'ai voulu tout entreprendre pour la fléchir?.. hélas! c'eſt ſur-tout votre cœur que je dois m'efforcer de rendre ſenſible.

LETTRE XXII.

Le Baron de Luzi, à Madame la Marquise de Belval.

MADAME,

J'IGNORE comment je me suis attiré votre inimitié, & je peux d'autant moins l'imaginer, que je ne trouve rien dans ma conduite qui ait dû m'attirer ce malheur; si j'ai osé prétendre à l'honneur de votre alliance, j'ai cru que ma naissance & ma fortune pouvaient m'y autoriser. J'ai fait solliciter votre agrément, vous l'avez refusé. Quel peut être le motif d'un pareil procédé? Serait-ce que vous eussiez trouvé plus convenable que je me fusse d'abord adressé à vous-même? J'avoue que l'amitié dont vous m'aviez constamment honoré devait m'enhardir à vous

faire l'aveu des ſentimens que m'inſpire Mademoiſelle votre fille ; mais une crainte invincible m'a toujours retenu : j'ai trop éprouvé que les vrais amans ſont ſouvent timides. Mais devez-vous, pour une faute auſſi légère, m'accabler de toute votre haine ? où ſi mon crime eſt d'une autre nature, devez-vous me le laiſſer ignorer ? Ah ! dè grace, Madame, faites-le-moi connaître, afin qu'il me ſoit poſſible de l'expier. Il n'eſt rien que je ne faſſe pour en obtenir le pardon, oui, vous me l'accorderez, j'en ſuis sûr, ce généreux pardon, puiſque vous pratiquez toutes les vertus recommandées par la Religion. Vous bénirez un jour l'inſtant où vous aurez daigné me rendre votre amitié & m'accorder le doux nom de fils ; oui, vous le bénirez en voyant avec quelle tendreſſe j'en remplirai toutes les obligations. Votre bonheur naîtra de la félicité de vos enfans, qui s'empreſſeront, par reconnaiſſance plus encore que par devoir, à prevenir tous vos vœux.

LETTRE XXIII

La Marquise de Belval, au Baron de Luzi.

JE pense, Monsieur, qu'une mère a le droit de disposer de sa fille ; & quand j'ai refusé de vous donner la mienne, vous deviez, ce me semble, cesser vos importunités. Quels que soient mes motifs, bannissez l'espérance de devenir jamais mon gendre. Je crois que je m'explique clairement.

Il serait inutile, après ce que je viens de vous dire, de vous prier de ne plus paraître chez moi. J'aurais dû prendre plutôt cette précaution : c'est un reproche que j'aurai à me faire toute la vie.

La Marquise de BELVAL.

LETTRE XXIV.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

Vous voulez abſolument, Monſieur, que je vous voie ou que je vous écrive. Vous ſavez les intentions de ma mère. Dépend-il de moi de vous la rendre favorable? Le Chevalier m'a montré votre lettre & la réponſe que vous avez reçue.... Il ne nous reſte plus aucune eſpérance, rien ne vaincra jamais l'obſtination de ſes refus. Eh! quel motif peut-elle avoir? je n'en ſoupçonne d'autre qu'une ſecrete haine contre moi. Cependant que lui ai-je fait? ô Dieu!... je ſuis bien malheureuſe! n'ajoutez pas à mon malheur par des pourſuites inutiles; laiſſez-moi gémir ſeule; fuyez-moi..... oubliez-moi..... ſi le Chevalier ne s'éloignait point, j'aurais du moins quelqu'un pour me conſoler dans mes

peines; mais il part & nous quittons auſſi Paris : ma mère vient de me faire dire d'être prête dans une heure pour la ſuivre à Belval. Adieu, Monſieur. Puiſqu'il le faut, ne ſongez plus à une perſonne que vous avez trop aimée.... & qui voudrait.... ne vous avoir jamais vu.

LETTRE XXV.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

Moi, vous oublier, Mademoiſelle! pouvez-vous l'exiger? pouvez-vous le croire poſſible? Ah! tant que je conſerverai un ſouffle de vie, je l'emploierai à vous aimer. Mon exiſtence eſt déſormais liée à mon amour; je ne peux perdre l'un ſans l'autre..., Quelle affreuſe nouvelle vous m'apprenez! vous allez à Belval, vous partez à l'inſtant même! d'où vient cette précipitation? Madame de Belval croirait-elle que nous ſommes d'intelligence, & croirait-elle néceſſaire de vous éloigner de moi? Elle me rend malheureux, parce qu'elle s'imagine que je ſuis trop fortuné. Ce départ achève de m'accabler. J'aurais eu du moins la conſolation de vous voir à l'Egliſe; un ſeul de vos regards aurait pu tomber ſur

ſur moi. Me ſera-t-il poſſible de ſupporter votre abſence, & d'ignorer tout ce qui pourra vous intéreſſer?..... O Dieu, qui me réſerviez à de ſi cruelles épreuves, donnez-moi du moins la force & le courage d'y réſiſter!

Non, mon Henriette, ce n'eſt pas vous que hait Madame de Belval, c'eſt votre malheureux amant, c'eſt moi ſeul. Je ſuis loin de l'avoir mérité; mais ne faut-il pas que tout ſe réuniſſe pour m'accabler?.... hélas! je vous perds ſans retour; Madame de Belval me déteſte, elle dont l'amitié pourrait ſeule changer mon ſort. Le Chevalier, qui aurait adouci mes peines en ſe prêtant aux tendres inquiétudes de mon amour, & en m'inſtruiſant de tout ce qui vous touche, eſt obligé de me quitter.... digne ami! ton funeſte départ met le comble à mon infortune..... Il m'eſt ſi doux de vous ouvrir mon ame, que je ne puis me décider à quitter la plume,... Il faut pourtant que je finiſſe; le Chevalier, qui

va vous faire ſes adieux, vous remettra cette lettre. Il va jouir du bonheur de vous voir.... Que ne puis-je l'accompagner, & mourir à vos pieds de l'excès de ma joie, ou de mes infortunes!

LETTRE XXVI.

Henriette, à Madame de Blainville.

C'EN eſt fait, on vient de m'entraîner loin du plus aimable des hommes; je ſuis reléguée à Belval, ſans conſolation, toute entière à mon déſeſpoir. A peine je commence d'entrer dans la carrière de la vie & déja l'exiſtence m'eſt devenue inſupportable. Encore n'eſt-ce là qu'un léger prélude des maux qui s'apprêtent à fondre ſur moi. Oui, chère Sophie, mes triſtes jours ne vont plus couler que dans la douleur; je porte dans mon cœur un trait fatal qui me déchire ſans relâche. L'image du Baron, toujours préſente à mon eſprit, me rend plus importune chaque jour la préſence de celle à qui je dois la vie. Je vois avec horreur les progrès de cette averſion.... Tendreſſe filiale, doux ſentimens de la

nature, viens encore animer mon ame ! fais que j'oublie la cruauté d'une mère.... Elle s'oppoſe à mon bonheur, Sophie; & je pourrais l'oublier ! Si vous ſaviez tout ce qu'on a vainement tenté pour vaincre ſon obſtination ! Le déſeſpoir de M. de Luzi ne ſaurait s'exprimer..... Et moi, ſuis-je dans une ſituation plus tranquille ?

Quand ma mère m'eut fait dire de me préparer à partir pour Belval, le Chevalier s'empreſſa de venir me faire ſes adieux. Hélas, qu'ils furent triſtes ! je ne pouvais m'arracher de ſes bras. Nous fûmes enfin contraints de nous ſéparer : on me preſſait de rejoindre ma mère. Je ne ſais ſi on alla lui rendre compte de l'attendriſſement qui avait accompagné nos adieux ; mais, dès qu'elle me vit, elle me défendit d'entretenir la moindre correſpondance avec le Chevalier. Ce coup, auquel je ne m'attendais point, me rendit immobile. Lorſque je fus un peu revenue à moi-même, je prétextai

d'aller prendre quelque choſe que j'avais oublié, & je courus avertir mon frère de la nouvelle rigueur que nous devions éprouver. Il ſe rendit tout de ſuite auprès de ma mère, & lui témoigna combien il ſerait déſeſpéré ſi elle s'éloignait en l'accablant de ſon inimitié. Au lieu d'être adoucie, Madame de Belval marqua beaucoup d'indignation de ce qu'il avait oſé paraître devant elle. Se flattant de la fléchir, il lui repréſenta qu'il n'était nullement coupable, puiſqu'il ne l'avait ſollicitée qu'en faveur d'un parti qui lui ſemblait très-avantageux pour ſa ſœur. Il finit par lui demander la permiſſion de lui écrire, ainſi qu'à moi. —— Non, Monſieur, je vous le défends, répondit-elle d'un ton ſec. —— Le Chevalier, toujours un peu trop vif, perdit alors patience; il ſe récria ſur ſa dureté de me priver d'un établiſſement honorable, & de vouloir encore me tenir dans un odieux eſclavage. Révoltée de ce diſcours, Madame de Belval lui reprocha

qu'il aidait son ami à séduire sa sœur. Le Chevalier, sentant qu'il s'était trop emporté, eut assez de modération pour la quitter sans rien répondre. Je le rencontrai au moment que j'allais rentrer. Il me prit dans ses bras & me serra contre son cœur sans avoir la force de parler. Je lui demandai quel avait été le succès de sa démarche; il me conta rapidement ce que je viens de te rapporter, & me laissa dans la crainte que nous ne fussions surpris ensemble.... A quoi nous réduit la rigueur excessive d'une mère !

Les yeux noyés de larmes, j'arrivai auprès de Madame de Belval, qui, sans paraître me plaindre, me considéra quelques instans. Enfin, rompant ce cruel silence; —— croyez-moi, me dit-elle, renoncez à toute liaison avec le Chevalier; son amitié fausse & perfide pourrait vous coûter cher. — Je ne répondis rien. Nous montâmes en voiture; & pendant toute la route je ne cessai pas

de pleurer. Du moins on me laiſſa me livrer à ma douleur.

En arrivant au château, je paſſai dans la chambre qui m'était deſtinée. Je n'y eus pas reſté une heure, que ma mère m'envoya dire de venir la trouver. Je me doutai qu'il allait être queſtion du Baron & du Chevalier, & je me préparai à lui répondre avec fermeté. — Qui peut occaſionner tous ces pleurs, Mademoiſelle ? (me dit Madame de Belval en me voyant entrer) je prétends en ſavoir la cauſe. Elle eſt bien naturelle; je ne vois point ſans amertume que je ſuis un ſujet de diſcorde entre mon frère & vous. — Le Chevalier eſt un mauvais ſujet; & ſi vous rompez avec lui, comme je vous l'ai déja ordonné, je n'aurai pas l'injuſtice de vous envelopper dans ſa diſgrace. Mais ne biaiſons point, allons à la ſource réelle de ces pleurs qui m'ont impatientée pendant la route. Quelles démarches le Baron a-t-il faites auprès de vous ? S'eſt-il expliqué ? répondez-

vous à ſon amour? — Ses ſeules démarches ont été celles que vous connaiſſez; & mes ſentimens ſont une douleur bien juſte de manquer un parti auſſi avantageux. — Je connais mieux que vous, Mademoiſelle, ce qui vous convient. Ainſi je vous défends aucune eſpèce de relation avec cet homme. Si je venais à découvrir la ſeule apparence d'une intrigue, vous auriez tout à craindre de ma colère. — Il ſerait aſſez difficile qu'à plus de trente lieues je puſſe le voir ou lui parler. — Et je ſortis en achevant ces mots.

Telle eſt, ma bonne amie, la triſte ſituation où je me trouve. Il ne me reſte que toi pour me conſoler dans mes peines. Comment Madame de Belval ne s'eſt-elle pas aviſée de me ravir cette unique conſolation? C'eſt, ſans doute, qu'elle ne te ſoupçonne pas d'être la dépoſitaire de mes chagrins; elle ignore la force de notre amitié; elle la croit une liaiſon ordinaire: ſans cela, ma So-

phie, ſa haine, ingénieuſe à me tourmenter, ne m'interdirait elle pas tout commerce avec toi?.... Mais que dis-je! c'eſt ma mère, je dois la reſpecter. Que ne me laiſſait-elle dans le Couvent où je vivais heureuſe & ſatisfaite à l'abri des paſſions! L'amitié ſeule agitait mon cœur, devenu malheureuſement trop ſenſible. Que mon ſort eſt changé! je ſuis maintenant la proie d'une paſſion terrible qui ne me laiſſe aucun eſpoir, & s'accroît encore des obſtacles qui devraient l'éteindre. Ainſi mon malheur augmentera toujours. Que je me reproche de n'avoir pas voulu me rendre aux inſtances de Luzi, lorſqu'il ſollicitait une entrevue! J'attribue à cette injuſte réſerve l'excès du déſeſpoir dont je me repréſente qu'il eſt accablé. Il ſe conſolerait des injuſtices de ma mère, par l'idée qu'il eſt aimé & que le tems amenerait quelque heureuſe révolution propre à nous réunir; au lieu que la cruelle incertitude où il eſt de mes ſentimens,

doit le porter à m'oublier... O Ciel ! éloignons cette idée affreuſe & déchirante ; ne voyons que la conſtance d'un amant vraiment digne de ma tendreſſe.

LETTRE XXVII.

Madame de Blainville, à Henriette de Belval.

QUEL étonnement a été le mien, chère Henriette, en lisant ta dernière lettre! Quoi! Madame de Belval ne veut pas consentir à ton mariage avec le Baron de Luzi! Mais, en vérité, on ne peut soupçonner de motif raisonnable à une pareille conduite; plus je veux la pénétrer, plus je m'y perds.

J'ai raconté à Madame d'Estinouse le tort que sa sœur venait de faire à ta fortune. Tu connais son amitié pour toi, juge combien elle est affectée de cet étrange procédé. Elle a écrit sur-le-champ à Madame de Belval la lettre la plus forte. Si cette missive ne fait pas impression, nous n'avons rien à espérer. Je l'ai lue; en voici la substance: « Il ne suffit pas de mettre des enfans au

» monde, Il faut encore les rendre
» heureux. Le mariage sur-tout lorsqu'il
» s'y rencontre toutes les convenances,
» & principalement celle des goûts, est
» ce qui contribue le plus au bonheur
» de la vie. Pourquoi donc rejeter ceux
» qui ont des avantages sensibles ? Un
» pareil procédé me ferait croire que
» vous ne voulez jamais marier votre
» Henriette ; mais, prenez-y bien garde,
» ma sœur : si, justement désolée d'un
» refus que vous ne daignez pas seu-
» lement motiver, elle cédait aux ef-
» forts de la séduction, ne seriez-vous
» pas coupable de ses égaremens ? Dieu
» ne vous en demanderait-il pas compte ?
» & le public ne vous condamnerait-il
» pas ? Songez que les passions sont vives
» à dix-huit ans ; que vous avez le plus
» grand tort envers votre fille ; & que
» vous lui devez & à vous-même, de
» le réparer promptement... ».

Nous verrons l'effet que cette lettre produira sur l'esprit de Madame de Bel-

val. Je ſouhaite qu'il ſoit tel que je le déſire. Mais une devote entêtée eſt bien difficile à fléchir.

Ne te laiſſe point abattre par la douleur ; tout n'eſt peut-être pas encore déſeſpéré ; il faut croire que ta mère réfléchira ſur ſa conduite, qu'elle ſentira la force de ce que lui écrit Madame d'Eſtinouſe, & que tu deviendras la Baronne de Luzi plutôt que tu ne penſes. C'eſt le vœu de la plus tendre & la plus ſincère de tes amies.

LETTRE XXVIII.

Madame de Blainville, à Mademoiſelle de Belval.

JE t'ai écrit avant-hier, mon Henriette, je viens de recevoir aujourd'hui une autre lettre de toi; je me hâte d'y répondre. Tu es bien perſuadée du chagrin que me cauſent tes peines, mais tu n'imagines pas juſqu'à quel point j'en ſuis affectée. Je commence à déſeſpérer que Madame de Belval ſe rende à la raiſon... Henriette, pourrais-tu ſuivre le conſeil d'une amie qui penſe quelquefois ſenſément, malgré ſon air évaporé? il faudrait tâcher d'oublier le Baron. Que peut-il réſulter de votre attachement mutuel? Vous vous rendrez malheureux l'un & l'autre, s'il eſt impoſſible de vaincre l'obſtination de Madame de Belval. Crois-moi, mon amie, il en eſt tems encore, tâche de vaincre un amour qui

ne te cauſerait que du tourment ; étouffe dans ſa naiſſance une paſſion dont les ſuites ſeraient cruelles. Juge des peines qui t'attendent, ſi tu réſiſtes à mes avis ſalutaires, par celles que tu éprouves déja. Que ne ſuis-je avec toi, mon Henriette ! nous prendrions des meſures pour te rendre ce calme heureux dont tu jouiſſais avec ton amie !

LETTRE XXIX.

Henriette, à Madame de Blainville.

J'AI reçu tes deux lettres. Par le tendre intérêt que je ne ceſſe de t'inſpirer, je vois que tu es toujours mon amie. Je te remercie de tes ſages conſeils, mais je ne ſuis plus à même de les ſuivre, l'aveu de ma défaite m'eſt échappé, le Baron ſait que je l'aime, & j'ai même promis que je ne ceſſerai jamais de l'aimer. Oh! combien cet aveu a rétabli le calme dans mon ame! une douce tranquillité a ſuccédé aux plus violentes agitations. Oui, Sophie, je ſuis encore heureuſe, en dépit d'une mère trop injuſte. Je jouis du plaiſir de voir mon cher Luzi & de l'entendre m'exprimer ſon amour. Conçois-tu toute ma félicité? Je regardais comme un malheur affreux de quitter Paris; mais m'eût-on reléguée aux ex-

trémités de la terre, le Baron m'y aurait suivie. Représente-toi ma surprise le jour qu'il parut à mes yeux, si j'avais pu croire aux Sylphes, je ne l'aurais pas pris pour un mortel. Mon cœur en fait sa divinité la plus chère. Eh ! quel homme réunit toutes les qualités qu'il possède ? En est-il qui eussent quitté les délices de la Capitale, pour venir vivre inconnu dans une petite ville de Province, voisine de Belval, dans la seule espérance de me rencontrer quelquefois dans ses promenades ? Il faut avoir le cœur du Baron de Luzi, pour agir de la sorte. Tant de preuves de son attachement ont redoublé les sentimens qu'il m'inspire. Eh ! pourquoi ne l'aimerais-je pas ? il me sacrifie tout, plaisirs, fortune, repos. Si mon penchant ne m'eut entraînée vers lui, je l'aurais aimé par reconnoissance.

Tu veux sûrement savoir comment j'ai pu le voir & lui parler. Je vais t'en instruire.

J'étais ſeule à la promenade, dans une allée, aſſez loin du château ; je cherchais les endroits les plus ſolitaires, afin de m'y livrer à la mélancolie & à la douceur de ſonger à celui qui en était l'objet, lorſque je crus appercevoir le Baron qui s'avançait vers moi. C'eſt ſa taille, c'eſt ſa démarche, me diſais-je avec émotion ; mais dois-je croire aux illuſions d'un cœur trop plein de ſon image ? Je ne fus certaine qu'il ne me trompait pas, qu'en voyant à mes pieds celui qu'il m'avait annoncé. —— Eſt-ce bien vous que je revois, adorable Henriette, s'écria-t-il, vous que je cherche avec tant de ſoins ; vous ſans qui la vie me ſerait odieuſe ? —— Qu'avez-vous fait, lui dis-je avec une émotion qui me trahiſſait ? ignorez-vous que ma mère m'a ordonné de vous fuir ? —— Elle n'apprendra jamais que je vous ai ſuivie juſqu'ici. J'ai changé de nom, j'ai renvoyé mes gens, & je vis à Chartres plus inconnu que le dernier de ſes Ci-

toyens. Si je viens à Belval, c'eſt toujours ſous quelque déguiſement nouveau; je ſerais rencontré de Madame votre mère, qu'elle ne me reconnaîtrait sûrement point. —— Mais levez-vous, on pourrait vous appercevoir. —— Je veux expirer à vos pieds, ou obtenir l'aveu de votre tendreſſe. Vous m'aimez; mille circonſtances m'ont fait connaître en vous des ſentimens qu'il n'eſt plus tems de me diſſimuler. Je me rappellerai toujours les pleurs que je vous vis répandre le jour que Madame de Belval me refuſa votre main; ils s'imprimèrent au fond de mon cœur, ils en adoucirent le déſeſpoir. Que votre bouche me confirme, dans ce moment, ce que m'ont révélé ces larmes précieuſes qui vous échappèrent.

Le Baron s'était relevé & me tenait étroitement ſerrée dans ſes bras. Cette ſituation me fit éprouver un charme inexprimable. Effrayée du trouble de mes ſens, je voulus me dégager de ſes bras,

& lui en imposer par un régard sévère; mes yeux rencontrèrent les siens, & n'exprimèrent plus que la même ivresse. —— Oui, je vous aime, mon cher Luzi, m'écriai je avec un transport qu'il ne me fut pas possible de contenir; mais n'abusez point de cet aveu; respectez toujours la sœur de votre ami. —— Ne craignez rien, s'écria-t-il tout hors de lui; vous serez toujours adorée comme vous méritez de l'être; ma flamme est aussi pure que la beauté qui l'alluma.

Il me dit encore les choses les plus tendres, qu'il est inutile de te répéter. Je ne sais même ce que tu penseras du soin que je prends souvent de rapporter à-peu-près mot à mot les conversations que j'ai eues. Mais c'est qu'il me semble que, par ce moyen, tu es plus à même de juger des différentes situations où je me trouve, que si je me contentais de te tracer une froide analyse.

Enfin, devenus plus tranquilles, le Baron & moi, nous nous mîmes à réfléchir

comment nous pourrions nous voir & nous écrire. Nous convînmes de nous trouver tous les jours à l'endroit où nous nous étions rencontrés, attendu que ce lieu eſt plus favorable qu'aucun autre, par l'épaiſſeur du bois & la multitude d'allées qui ſe croiſent dans tous les ſens. Il eſt décidé que j'écrirai au Baron les jours qu'il me ſera impoſſible d'aller à nos rendez-vous, & que je cacherai ma lettre dans un vieux mur peu éloigné du château.

La liberté dont je jouis ici favoriſe merveilleuſement nos entrevues. Comme nous ſommes à la campagne, & que ma mère me croit ſéparée de l'homme qu'elle perſécute, elle me laiſſe aller ſeule ſans le moindre ſoupçon. La durée de mes courſes ne lui donne aucun ombrage, parce qu'elle connaît mon goût pour la promenade. Ainſi je fais de longues abſences ſans qu'elle y prenne garde; & pour qu'elle y faſſe encore moins d'attention, je choiſis le moment où des

perſonnes des environs viennent faire ſa partie.

Sans doute que la lettre de ma tante d'Eſtinouſe n'a pas fait beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit de ma mère. J'en juge ſur ce qu'elle continue de me refuſer la permiſſion d'écrire au Chevalier. Mais le Baron m'a donné des nouvelles de ce cher frère.

LETTRE XXX.

Le Baron de Luzi, a Mademoiſelle de Belval.

JE ſuis dans la plus grande impatience, ô mon amie! de vous voir arriver dans ces lieux. L'heure du rendez-vous eſt paſſée; & mon Henriette ne paraît point! dans quelles alarmes elle me jette! Madame de Belval, cette mère cruelle, vous empêcherait-elle de ſortir aujourd'hui? ajouterait-elle à mes ſujets de plaintes, en me privant de la félicité que j'ai goûtée hier?.... Non: je ne puis ſonger à mon bonheur ſans les plus vifs tranſports. Fidelle interprète d'un cœur tendre, votre bouche m'a donné la première aſſurance d'un amour éternel. Cet aveu ſi long tems attendu, m'a pénétré d'un raviſſement dont il m'aurait été impoſſible de me former une idée avant de l'avoir reſſenti: oh! quelles délices

j'éprouvais lorſque d'un air timide vous prononciez ces mots ſi doux pour un véritable amant : *Je vous aime !* Cette félicité pouvait-elle être le préſage de nouveaux malheurs ? Mes yeux ne vous découvriront-ils plus dans cette avenue qu'ils parcourent depuis deux heures ? Idole de mon cœur, tendre & ſenſible amante, viens diſſiper le trouble & l'inquiétude où je ſuis..... Mais je vous appelle en vain ; il faudra que je me contente d'avoir tracé ſur ce papier mon impatience & mes regrets.... La nuit même vient m'enlever cette faible conſolation ; il ne me reſte plus que l'eſpoir de trouver une de vos lettres à l'endroit où je vais dépoſer celle-ci,... Dieu ! que va-t-elle m'annoncer ?... Eh ! qu'ai-je à craindre ? je ſuis aimé.

LETTRE

LETTRE XXXI.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

JE viens de trouver votre lettre, mon bon ami, dans le vieux mur qui ſert de dépôt à notre correſpondance; un ſecret preſſentiment m'y a conduite vers les huit heures du ſoir. Mon attente n'a pas été trompée; je ſuis rentrée promptement avec mon tréſor, & j'ai couru m'enfermer dans ma chambre pour en jouir. Avec quelle ſatisfaction n'ai-je pas vu la peinture des ſentimens qui règnent dans votre ame! la mienne les partage tous. Que n'avez-vous pu y voir la douleur qu'elle éprouvait de manquer à notre rendez-vous! Je fus ſur les épines toute l'après-dinée. Il vint hier des Dames nous faire viſite, & malheureuſement elles ne jouèrent point. La bienſéance, ces égards fatiguans qu'on ap-

pelle politeſſe, & l'appréhenſion d'exciter les ſoupçons de ma mère, tout m'empêcha de m'abſenter. Oubliant les perſonnes qui m'entouraient, je ne ſongeais qu'à vous, cher Luzi; je vous voyais aller & revenir ſans ceſſe dans l'allée où vous m'attendiez, regarder de tous les côtés, approcher du château, & vous en éloigner à regret; mais je ne vous appercevais pas une plume à la main, traçant ſur vos genoux vos deſirs inquiets & votre tendreſſe; je ne vous croyais pas rempli de cette attention délicate à ne perdre aucune occaſion de m'aſſurer de votre amour. Le mien n'eſt pas moins vif & à l'épreuve de tous les évènemens. Votre image eſt ſans ceſſe préſente à mes yeux; je vous entends me dire d'une voix qui retentit dans mon cœur: ô mon Henriette! aimons-nous toujours; que rien n'altère notre union, cette union pure de deux ames qui ſe confondent pour n'en faire qu'une; leurs plaiſirs ſont les mêmes &

ſe doublent par cette heureuſe communication; & leurs peines, qui ſe confondent auſſi, en deviennent moins ſenſibles.

Adieu, mon ami, il faut que je vous quitte; ma mère pourrait demander ce que je fais ſi long tems dans ma chambre. Je compte bien vous voir demain; mais s'il allait encore ſurvenir quelque obſtacle, croyez que j'en reſſentirai une peine égale à la vôtre. Je dois vous épargner le moindre chagrin; je vous en ai trop cauſé involontairement. Adieu, mon ami, adieu.

LETTRE XXXII.

Henriette, au Baron de Luzi.

JE ſuis dans des tranſes mortelles. Hier, en vous quittant, j'apperçus la femme-de-chambre de ma mère, qui ſemblait m'eſpionner. Elle lui eſt entièrement dévouée, & j'ai lieu de tout craindre de ſa part. Eſt-ce par ordre de Madame de Belval qu'elle était là, ou bien était-ce de ſon propre mouvement, pour s'en faire un mérite? Je ne ſais que penſer; mais je n'en ſuis pas moins d'une extrême inquiétude. Ma mère vient de l'augmenter par cent queſtions qu'elle m'a faites. Elle m'a demandé où j'allais me promener; d'où vient que je faiſais de ſi longues abſences? Je crois, mon ami, qu'il ne ſerait pas prudent de nous voir actuellement. Sachons, pendant quelques jours, nous priver du bonheur que nous

goûtions, afin de mieux diſſiper les ſoupçons qu'on peut avoir formés. J'irai dans les allées du bois, comme à l'ordinaire; ma mère me fera peut-être ſuivre; & lorſqu'on ne verra paraître perſonne, on n'aura plus de doute ſur ma conduite. Cependant nous aurons beſoin de varier le lieu de nos entrevues; & nous déterminerons chaque jour celui où nous nous trouverons le lendemain.

N'allez pas croire que je vous débite une fable pour vous voir avec plus de réſerve & moins fréquemment, ainſi que je vous en menaçai hier. La manière peu ſage dont vous vous êtes conduit mériterait que je priſſe ſur moi de ne plus vous voir. Eſt-ce donc là ce pur amour que vous m'aviez juré; cette union des ames que vous diſiez être l'unique ſource du vrai bonheur? Voulez-vous manquer à vos ſermens, trahir ma confiance, & me contraindre à vous fuir! Ah! réprimez ces tranſports inutiles & injurieux; jouiſſez des douceurs que l'amour vous pré-

ſente, ſans deſirer des faveurs toujours ſuivies de regrets : celui qui les arrache, eſt encore plus à plaindre que ſa victime ; s'il eſt ſuſceptible de remords, pourrait-il être heureux par le malheur de ſon amante ?

LETTRE XXXIII.

Le Baron de Luzi, à Mlle. de Belval.

QUE m'avez-vous appris, ma chère Henriette ? on nous épie, on va même juſqu'à concevoir des ſoupçons; & pour les diſſiper, il faut ſuſpendre nos rendez-vous ! O Ciel ! je ne vous verrai point aujourd'hui ! Et qui ſait combien de jours vont s'écouler ſans que mes yeux charmés ſe fixent ſur ceux de mon Henriette ! aux idées agréables & délicieuſes qui m'occupaient depuis quelques inſtans, vont ſuccéder les images les plus affreuſes; mon imagination ne me repréſentera déſormais qu'une mère en fureur qui vous enlève de Belval, & vous ſouſtrait à toutes mes perquiſitions; je me peindrai ma chère Henriette oubliant enfin un amant infortuné, & devenue parjure aux ſermens de m'ai-

mer toujours..... Ah ! je ne pourrai long-tems contempler cet horrible tableau, & la mort me délivrera du moins d'un avenir trop cruel.... Mais avant que j'expire de douleur & de déſeſpoir, écoute ma juſtification, fille adorée. Tu me prêtes des deſſeins auſſi criminels qu'ils ſont odieux..... Moi, vouloir ſéduire mon Henriette ! moi l'aimer comme les ſcélérats outragent ! As-tu pu les concevoir ces indignes terreurs ? Raſſure-toi en apprenant à te connaître ; tu communiques à tout ce qui t'approche cette innocence & cette pureté qui diſtinguent ton ame. Les baiſers que je t'ai ravis étaient le gage d'un amour légitime, & non la preuve d'une paſſion déréglée. Un tems viendra peut-être où ces entrepriſes que tu redoutes ſeront légitimes ; tu ſeras alors maîtreſſe de diſpoſer de ta main : ſi j'avais eu l'indignité de me rendre coupable, tu craindrais d'unir ton ſort à un vil ſéducteur, qui ne conſultant que ſa ſatisfaction particulière

plongea dans les regrets & les remords le reſpectable objet de ſa criminelle paſſion. Ainſi tu le vois, tout me fait un devoir de conſerver la vertu de celle qui m'eſt plus chère que la vie.

Mais quand finira l'exil affreux que vous m'impoſez ? Il ſemble que je devrais être moins malheureux que lorſque j'étais éloigné de mon amante ; que lorſque je n'en recevais aucune nouvelle, & que j'étais déchiré par la crainte de n'en être point aimé ; mais le bonheur que j'ai goûté depuis quelques jours, fait que la moindre ſéparation m'eſt devenue inſupportable. Abrégez donc mes peines, adorable Henriette, & ſur-tout marquez-en le terme.

LETTRE XXXIV.

Henriette, au Baron de Luzi.

RÉJOUISSEZ-VOUS, mon ami; demain nous nous verrons. Trouvez-vous au boſquet, à ſix heures préciſes du matin, j'aurai ſoin de m'y rendre. Mes argus dorment alors; ma mère & même ſa femme-de-chambre ſe lèvent fort tard. Ainſi nous aurons tout le tems de reſter enſemble. Nous arrangerons nos entrevues pour les jours ſuivans; & ſi l'on ne s'apperçoit pas de ces nouvelles courſes, nous pourrons continuer.

Adieu. A peine ai-je le tems de vous écrire ce billet, & de l'aller cacher dans le vieux mur.

LETTRE XXXV.

Madame de Blainville, à Henriette.

TE voilà donc tout-à-fait ſur le bord de l'abîme, ma pauvre Henriette! Tu aimes le Baron, & tu lui en a fait l'imprudent aveu. Je crains que cette paſſion ne te prépare de cruels chagrins. Madame de Belval eſt toujours obſtinée à te refuſer M. de Luzi. Il faut qu'elle ait quelque raiſon particulière pour excuſer ſon étrange procédé. Elle écrit à Madame d'Eſtinouſe, qu'elle n'a d'autre envie que de t'établir, & qu'elle eſt très-décidée à accepter le premier parti avantageux qui ſe préſentera. Elle paſſe enſuite à ce qui regarde M. de Luzi, & ſe borne à lui dire que ce mariage, qui paraît ſi ſortable, ne te convient nullement, & qu'elle n'y conſentira jamais.

Je t'avoue qu'une telle réſiſtance de ſa part m'étonne & me confond. Je ne ſais plus qu'imaginer, je me perds dans mes conjectures. Que ſignifie le myſtère qu'affecte Madame de Belval? Le tems nous le dévoilera ſans doute. Cependant ſi tu veux en croire les conſeils de l'amitié, tu rompras avec le Baron, & plutôt que plus tard : on triomphe d'une paſſion qui ne fait que de naître; mais on en eſt maîtriſé, quand on lui laiſſe acquérir trop de force.

LETTRE XXXVI.

Henriette, au Baron de Luzi.

AH, Luzi! nous ſommes perdus!... Je ne peux revenir de mon effroi.... ma mère... oui, ma mère a tout entendu; elle nous écoutait derrière la charmille contre laquelle nous étions appuyés. Comme je vous quittais, je l'ai trouvée ſur mes pas. —— D'où venez-vous, m'a-t-elle dit avec un viſage févère? — de me promener dans ce bois. — avec qui étiez-vous? —— A cette queſtion imprévue, je ſuis reſtée muette. Alors elle a repris: —— je n'ai pas beſoin que vous me l'appreniez, je viens de tout entendre. Vous ne vous applaudirez peut-être pas long-tems d'avoir oſé enfreindre mes ordres —— Jugez, mon bon ami de l'état où j'étais. En entrant au château, elle m'a ſouillée, pour

voir si je n'avais pas de lettres. Ensuite elle est allée visiter ma chambre, où elle a découvert toutes celles que vous m'avez écrites, que j'avais mises dans un tiroir de ma commode ; elle les a lues, & sa colère a redoublé ; elle est sortie en me menaçant de m'enfermer pour le reste de mes jours.

Je suis plus morte que vive depuis ce fatal moment. Je crains à chaque instant qu'on ne nous sépare pour jamais..... Quoi ! cher Luzi, je ne te reverrai plus ; ce serait la dernière fois que j'éprouve la satisfaction de t'écrire, je perdrais jusqu'à la douceur de te compter mes peines ! Rien n'adoucira ses chagrins dans l'étroite captivité où ton amante sera retenue. Tes lettres qui auraient charmé mes ennuis, m'ont été enlevées. Mon désespoir ne saurait s'exprimer.... J'entends du bruit..... Je ferme précipitamment cette lettre, que je ne pourrai peut-être te faire parvenir.

LETTRE XXXVII.

Henriette, à Madame de Blainville.

QUE d'inquiétudes, que de tourmens j'éprouve depuis deux jours, chère Sophie! & mon imprudence en eſt la cauſe, je m'étais apperçue qu'on m'eſpionnait. J'écrivis tout de ſuite au Baron qu'il fallait ſuſpendre nos entrevues; il ſe ſoumit au ſacrifice que j'exigeais; moi, je n'ai pas eu le même courage; au bout de quelques jours j'ai voulu le revoir trop près du château, & nous avons été ſurpris par ma mère. A la félicité dont je jouiſſais, ſuccède l'infortune la plus affreuſe. Dans les premiers mouvemens de ſa colère, Madame de Belval m'a accablée de reproches & de mauvais traitemens, & me fait garder à vue. A peine ai-je pu trouver un moment pour aller gliſſer dans un vieux mur la

lettre que j'ai écrite à la hâte à M. de Luzi. Le jour même que je l'eus portée dans notre cachette ordinaire, on vint, à l'issue du dîner, annoncer à ma mère qu'un inconnu demandait à lui parler. Imagine-toi ma surprise quand j'apperçus le Baron. Je ne pus retenir un cri perçant. Ma mère, qui a la vue très-courte, & ne pouvait encore distinguer qui c'était, me demandait, toute effrayée, ce que j'avais, lorsque le Baron se jeta à ses genoux. —— Je viens Madame, lui dit-il, recevoir l'arrêt de ma mort, ou celui de mon bonheur. Vous savez que j'adore votre fille & que je suis assez heureux pour en être aimé ? Voudriez-vous nous en faire un crime ? Si vous croyez que cet amour puisse offenser le Ciel, il dépend de vous de le rendre légitime; faites que des nœuds sacrés nous unissent. Nous bénirons à jamais un bienfait aussi précieux. —— Ma mère, loin de se laisser fléchir par ces paroles, s'est mise dans une violente colère, au point de traiter

M. de Luzi d'infame & de séducteur. Il lui a répondu avec une douceur extrême.— Je ne mérite point ces odieuses qualifications; mes intentions ont toujours été pures, & mes démarches l'ont prouvé.— Vous prétendez braver mon autorité, en aimant ma fille malgré moi; mais soyez bien sûr qu'elle ne vous appartiendra jamais. Craignez que cette obstination ne devienne inutile, s'écria vivement le Baron, puisque vous me refusez votre consentement sans aucun motif, l'aveu de votre fille me suffira.— Ma mère lui dit alors de sortir, & se leva pour sonner. Je compris qu'elle voulait faire venir les domestiques; je m'élançai dans les bras de Luzi, en m'écriant hors de moi-même: — qu'on ose l'attaquer! ce n'est qu'après m'avoir ôté la vie, qu'on parviendra jusqu'à lui.— Sortez, Monsieur, reprit ma mère, ou je vous fais chasser avec ignominie.— Oui, Madame, je vais me retirer, lui répondit Luzi avec modération; je respecte en

vous la mère de mon Henriette; mais pourquoi m'arracher le cœur? — Ces dernières paroles me firent une vive impreſſion. — Imitez-moi, mon ami, m'écriai-je, jetons-nous aux pieds de ma mère; elle ne ſera peut-être pas toujours inflexible. Voyez l'état de vos enfans, Madame, continuai-je, en m'adreſſant à Madame de Belval & en embraſſant ſes genoux; laiſſez-vous toucher par leur déſeſpoir; réuniſſez deux cœurs qui ne peuvent-être heureux en les ſéparant; que nous ayons à vous bénir tous les jours de notre vie, en ſongeant que notre bonheur eſt votre ouvrage. Uniſſez-nous, uniſſez-nous. — En diſant ces mots, nous tenions chacun une de ſes mains, que nous preſſions dans les nôtres, en les arroſant de nos larmes.... O Sophie! je vis le moment où la nature triomphait; une larme s'échappa de ſes yeux; mais comme ſi elle eut craint de paraître ſenſible, elle détourna la tête, & reprenant ſon air de ſévérité: — vos

prières ſont inutiles, je ne peux conſentir à ce que vous me demandez. Croyez-moi, guériſſez-vous mutuellement d'une paſſion qui ne doit vous laiſſer aucune eſpérance. — Quel eſt donc, ma mère, cet obſtacle que rien ne ſaurait ſurmonter? Quel qu'il puiſſe être, Mademoiſelle, ſoyez bien perſuadée que je ne changerai jamais de ſentiment. — Devenu curieux par tant d'obſtinations, Luzi ne put s'empêcher de lui dire du ton le plus animé : — & vous êtes ſa mère, vous qui agiſſez comme ſon tyran! — Vous me bravez encore, Monſieur! — Non, Madame, je vous ai déja dit que je reſpectais celle dont mon Henriette a reçu le jour; mais il eſt un Etre-Suprême qui me vengera de toutes vos cruautés. Peut-on croire à ſa Religion, & nourrir dans ſon ame tant d'injuſtice & tant de barbarie? — Comme je vis que ce diſcours ne pouvait que déplaire à Madame de Belval, je l'interrompis en pouſſant doucement hors de la chambre

l'infortuné Luzi. Quoique je fusse entourée de nos domestiques, je l'accompagnai jusqu'à la porte du château, dans un morne silence. Nous nous séparâmes sans nous rien dire, notre douleur nous ôtoit la force de parler.

Je remontai tout de suite dans l'appartement de ma mère, elle ne me dit pas un seul mot; mais m'ayant ordonné de me retirer; elle envoya chercher le Curé, qui est son Confesseur & resta plus d'une heure enfermée avec lui. Ce Curé est un digne Ecclésiastique; il lui aura sans doute donné des conseils de douceur, car depuis l'entretien secret qu'ils ont eu ensemble, elle a pris un ton d'aménité qu'elle n'avoit jamais eu avec moi. Cependant comme je me défie toujours de ce calme, qui peut à chaque instant être troublé par un nouvel orage, je t'écris furtivement au milieu de la nuit, je n'ai pas cru devoir hasarder de prendre la plume dans des momens où l'on pût me surprendre. Je met-

trai cette lettre ſous l'enveloppe du Baron, pour qu'il te la faſſe paſſer.

Tout ce que je viens de te raconter, ma Sophie, te prouve que je ne puis renoncer à mon cher Luzi. Plains ton Henriette, la paſſion qu'elle éprouve ne s'éteindra qu'avec ſa vie. Quand elle ſerait sûre de rendre ſon ſort encore plus déplorable, elle ne cherchera jamais à triompher du ſentiment qui pénètre ſon ame; Luzi eſt l'arbitre de ſa deſtinée; elle ne peut plus être heureuſe que par lui; & ſi la conſtance qu'elle lui a jurée, doit redoubler ſon infortune, elle ſaura ſouffrir.

LETTRE XXXVIII.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

QUELLE ſcène de douleur s'eſt paſſée aujourd'hui mon bon ami ! Il me ſemble te voir encore aux genoux de ma mère, la ſupplier de ne pas mettre obſtacle à notre union. Tes larmes ont coulé ſans qu'elle en ait été touchée. Ah ! Luzi, eſt-ce bien d'elle que je tiens ce cœur ſi différent du ſien ? Mais eſpérons un heureux changement à notre ſort. Depuis une converſation particulière qu'elle a eue avec le Curé, elle paraît fort adoucie à mon égard. J'en augure favorablement ; ce reſpectable Eccléſiaſtique l'a peut-être engagée à céder à nos vœux.... Quelle félicité, ſi nous pouvions être unis !

Je viens d'écrire à Madame de Blainville. Je lui conte tout ce qui s'eſt paſſé. Comme je crains que ma mère n'ait donné

des ordres pour qu'on lui remette toutes les lettres que j'enverrai à la poſte, vous me ferez le plaiſir d'y porter celle-ci vous-même, après avoir eu la précaution d'écrire l'adreſſe de votre main. Je me conſole un peu avec cette véritable amie des peines qui déchirent mon cœur...., Qu'elles ſont cruelles les peines que je reſſens ! mais celle dont l'impreſſion eſt plus vive, c'eſt d'ignorer quand je pourrai vous voir. Goûtons du moins la conſolation de nous écrire tous les jours, tâchons, par une correſpondance ſuivie, de charmer nos douleurs. Je lirai dans tes lettres les aſſurances de ton amour, j'y verrai ton âme toute entière.... mais ce ne ſera pas encore toi; & toi ſeul peux faire le bonheur de ta tendre amie!

LETTRE XXXIX.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

SERAIT-IL poſſible que je puſſe enfin prétendre au nom de ton époux! devrais-je au Curé de Belval un changement auſſi heureux! ah! je commence à reſpirer. Ce doux eſpoir a remis le calme dans mon ame. Ne manque pas de m'informer exactement de tout ce qui ſe paſſera. Je ſuis impatient de ſavoir quand je pourrai me préſenter de nouveau aux yeux de Madame de Belval. Mais quels que ſoient les évènemens que le ſort nous prépare, compte toujours ſur la conſtance de ton ami.

LETTRE

LETTRE XL.

Le Baron de Luzi, à Madame de Blainville.

JE viens à vous, Madame, la mort dans le cœur, vous demander des nouvelles de mon Henriette. Hélas! je l'ai perdue, je l'ai perdue sans retour! Depuis deux jours je ne cesse de courir de tous les côtés; j'interroge tout le monde, je donne de l'argent, j'en promets davantage, rien ne me procure le moindre indice du lieu qui le recèle. Seriez-vous plus heureuse, auriez-vous quelque connaissance de son sort? Daignez m'en instruire promptement, ou je vais succomber à ma douleur. Je me flattais que le Curé, un sage Ecclésiastique, aurait enfin disposé Madame de Belval à prendre des sentimens de bonté. Quelle était mon erreur! la foudre allait m'écra-

ſer, tandis que je me croyais à la veille d'être heureux.

Avant-hier j'allai porter une lettre au lieu qui ſervait d'entrepôt à notre correſpondance. Tout me parut tranquille dans le château ; mais comme il était de grand matin, ce ſilence ne m'étonna aucunement. J'y retournai hier à la même heure, & ne trouvai point de lettre de ma chère Henriette. J'en eus beaucoup d'inquiétude & me mis à roder toute la journée aux environs du château. Etonné d'en voir toujours les portes & les fenêtres fermées, mes alarmes redoublèrent, je commençai à ſoupçonner mon malheur. Voulant terminer cette cruelle incertitude, je courus au village, & demandai au premier payſan des nouvelles de Madame de Belval. O Dieu ! que devins-je en apprenant qu'elle était partie dans la nuit avec ſa fille ! je ne gardai plus de ménagement : je volai au château pour parler au Concierge ; je lui donnai ma bourſe en le conjurant d'être

ouché du ſort de l'homme le plus malheureux. Cet honnête homme me plaignit, & m'aſſura qu'il ignorait abſolument la route qu'avoit priſe Madame de Belval.

Il n'y a que vous, Madame, qui puiſſiez m'éclaircir de la deſtinée de votre amie. Peut-être qu'on lui aura permis de vous écrire.... Je n'oſe cependant m'en flatter; une mère cruelle prévient ſans doute tous les moyens qui peuvent... O Ciel! mon Henriette ſerait à jamais perdue pour ſon amant!... Je vais ſur-le-champ me rendre à Paris, non que je me flatte d'y trouver celle ſans qui la vie m'eſt odieuſe; on m'aſſure qu'on ne lui a pas fait prendre cette route; mais j'y ſerai plus à portée d'y faire des perquiſitions. Ayez donc la complaiſance de m'y adreſſer votre lettre.... Quel ſerait l'excès de ma joie, ſi elle m'annonçait.... Vaine illuſion!... Ah! Madame, pardonnez le déſordre de mon eſprit en faveur du juſte ſujet de mon déſeſpoir.

LETTRE XLI.

Madame de Blainville, au Baron de Luzi.

VOTRE lettre, Monſieur, ma jetée dans l'étonnement & la conſternation. Madame d'Eſtinouſe, à qui je l'ai communiquée, ignore, ainſi que moi, ce qu'eſt devenue ſa nièce. Elle a écrit au Chevalier pour en demander des nouvelles; je doute qu'il en ſache plus que nous. Je ſuis dans une inquiétude qui ne peut être comparée qu'à la vôtre. Si vous parvenez à vous procurer des lumières ſur le ſort de votre amie, vous m'obligerez ſenſiblement de m'en faire part tout de ſuite. Soyez perſuadé, Monſieur, que j'éprouve le plus vif regret de ne pouvoir vous être plus utile.

MONJEU DE BLAINVILLE.

LETTRE XLII.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

JE t'avais perdue, mon Henriette ! Je croyais être pour toujours ſéparé de toi, juge du déſeſpoir qui m'agitait. Enfin j'ai découvert le lieu où une mère barbare t'a conduite. C'eſt à deux cens lieues de ton amant, c'eſt à Marſeille qu'elle eſt allée te confiner. A-t-elle pu croire que la diſtance m'empêcherait de te joindre, ou d'apprendre l'endroit de ton exil ? L'opiniâtreté de mes recherches m'eût bientôt inſtruit de ce qui intéreſſoit mon Henriette. Je reſpire aujourd'hui le même air que toi, & quand même le ſort ne m'aurait accordé que cette faveur, elle aurait adouci mes peines.

Cette diſſipation que te permet Madame de Belval, m'a ſurpris extrêmement ; mais ſans doute elle n'aura vu que

les avantages qu'elle pouvait eſpérer des diſſipations que le monde préſente. C'eſt un piège qu'elle te tend, garde-toi de t'y laiſſer prendre : elle veut bannir de ton cœur juſqu'au ſouvenir du plus fidèle amant. Pourrais-tu oublier celui dont tu occupes les moindres penſées ? Où trouverais-tu un cœur comme le mien, un cœur ſi tendre, ſi conſtamment rempli de ton image ? Pour ton propre bonheur, chère Henriette ; aime-moi toujours ; défie-toi de cette foule d'adorateurs qui t'environne ; ils ont tous le langage du ſentiment, aucun n'en a la vérité. J'aurais tort de concevoir la moindre inquiétude ſur ta façon de penſer ; mes yeux ont été les témoins de la préférence flatteuſe que tu me donnes ſur mes rivaux. Je me rappellerai ſans ceſſe, avec une délicieuſe ſatisfaction, l'heureux inſtant où je parus chez Madame des Roches. L'aſſemblée était nombreuſe, mais je t'eus bientôt démêlée au milieu de toutes les dames ; nos

regards ſe rencontrèrent & ſoudain je te vis pâlir & ſur le point de perdre connaiſſance..... Que je me repentis d'avoir voulu connaître l'impreſſion que cauſerait l'apparition ſubite de ton amant & combien fus-je déſolé de la cruelle contrainte où j'étais, qui m'empêchait de voler dans tes bras ! Je m'approchai en tremblant du cercle où tu brillais; il n'était compoſé que de jeunes perſonnes de ton âge; elles ſemblaient vouloir diſputer de beauté avec toi, mais aucune n'avoit ce charme ſéducteur qui te rend adorable ſans que tu paraiſſes y ſonger. J'adreſſai mon compliment à toutes tes aimables compagnes, & mes yeux te diſaient aſſez que toi ſeule était l'objet de mon plus tendre hommage.

C'eſt par la femme du premier laquais de Madame de Belval que j'ai ſu qu'elle t'avait conduite à Marſeille, je partis auſſi-tôt. En arrivant dans cette ville, je m'informai de votre demeure & j'appris avec étonnement que vous étiez de tou-

tes les fêtes & de tous les plaisirs ; je demandai les maisons que vous fréquentiez, pour m'y faire présenter ; & je pensai que je ne pouvais être mieux introduit que par M. de Rosainville, dont vous m'avez souvent entendu parler avec le Chevalier. Mais il était absent ; il fallut me retourner d'un autre côté. Je courus chez un ami avec qui j'avais été fort lié à Paris. Je lui fabriquai un roman : je lui dis qu'une affaire malheureuse me forçait à quitter la Capitale ; que j'étais venu à Marseille pour me soustraire aux poursuites de la famille de celui que j'avais tué, &, que j'avais pris la précaution de changer de nom. J'ajoutai qu'à l'aide de ce déguisement je comptais pouvoir sans danger me répandre dans les sociétés, & qu'ainsi je le priais de faire faire des connaissances. Dès le même soir, il me présenta chez Madame des Roches, sous le nom de M. d'Angel. Madame de Belval, par la faiblesse de sa vue, ne distinguant les

objets que lorſqu'ils ſont fort près d'elle & entendant nommer ce M. d'Angel, ne ſoupçonnera certainement pas que ce ſoit le Baron de Luzi. Heureuſement que les jeunes perſonnes forment un cercle à part dans pluſieurs ſociétés. Je pourrai donc loin des yeux d'une mère, jouir des charmes de ta converſation, ſans qu'elle en conçoive le moindre ombrage!

Mais que j'ai commencé par payer cher les premiers inſtans de mon bonheur! un homme te faiſoit la cour quand j'arrivai chez Madame des Roches, & je n'oſai t'aborder, dans la crainte de me trahir. Je vis ton impatience d'être obligée de répondre à ſes galanteries. Enfin l'on vint t'en débarraſſer, en lui propoſant une partie de jeu, qu'il n'oſa ſans doute refuſer. Pour moi, j'étais au ſupplice d'entendre qu'on te dît des choſes qu'il me ſemblait que j'avais ſeul le droit de te dire. Les amans ſont quelquefois injuſtes; ils voudraient que celle qu'ils

aiment, ne fût belle qu'à leurs yeux.

Maintenant que je suis tranquille sur le sort de mon Henriette, il est tems de songer à sa chère Sophie qui est toujours dans les plus vives inquiétudes. Je lui avais écrit pour lui demander de vos nouvelles; en me répondant qu'elle n'en savait point, elle me pria de lui en donner dès que j'aurais fait quelque découverte. Vous chargez-vous de ce soin, ou voulez-vous que je m'en acquitte moi-même? Je vous remettrai avec cette lettre ce que vous m'avez demandé, une écritoire de poche, des plumes & du papier. Qu'il est doux de tromper une mère injuste & cruelle! Que cette promenade du Cours est délicieuse! la nuit nous y dérobe à tous les yeux, & la foule qui s'y rend chaque jour achève de nous favoriser. Il faut que Madame de Belval soupçonne bien peu la violence de mes sentimens, pour se persuader que je resterais tranquille à Paris, sans chercher les moyens de revoir mon

adorable Henriette. Qu'elle conſerve long-tems cette étrange ſécurité ! elle eſt néceſſaire à notre bonheur.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE XLIII.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

APRÉS un mois d'abſence, je t'ai donc revu, mon ami! On n'a pas d'idée de ma ſurpriſe, quand tu parus chez Madame des Roches; je croyais être dans l'erreur d'un ſonge; enfin mon bonheur me parut une réalité, & je ne m'occupai plus qu'à en goûter la douceur. C'eſt donc lui, me dis je! lui que j'ai tant craint de ne plus revoir! lui qui étoit le ſujet de mes pleurs! Mais le ſouvenir de la défiance de Madame de Belval vint auſſi-tôt empoiſonner ma joie; elle ſaura que le Baron eſt à Marſeille, diſais-je en moi-même, & m'enlevera encore à mon amant. Ces triſtes réflexions m'occupaient toute entière; on me parlait, & je n'entendais rien. Ma préoccupation devint bien plus grande, lorſque tu adreſſas la parole à

Mademoiſelle Delérme, qui était auprès de moi; je ne vis & n'écoutai plus que toi ſeul. O mon ami! que deux amans qui veulent cacher leur intelligence, ſont déplacés dans le monde! tout les trahit, juſqu'à leur ſilence & à leurs regards. Pour peu que M. de Clairvaux eût fait attention à ce qui ſe paſſait, il eût vu ma rougeur & mon embarras à ton arrivée; il eût vu mon trouble s'accroître lorſque tu nous abordas & que j'entendis le ſon de ta voix. Quand une partie de jeu m'en eut délivrée, je me crus heureuſe; mais bientôt je ſentis que j'avais encore des vœux à former; j'euſſe voulu pouvoir te dire combien j'étois enchantée de te revoir, & combien notre ſéparation m'avait fait verſer de larmes. Il fallut ſe contraindre, il fallut que la froideur d'un entretien de ſimple politeſſe remplaçât les expreſſions du ſentiment. Que je regrettais alors les boſquets de Belval! Nous n'y étions pas entourés de té-

moins, nous pouvions nous livrer aux mouvemens de notre cœur.... Et nous osions nous plaindre ! Ah ! si ces fortunés momens pouvaient renaître, je ne desirerais point un destin plus heureux. Contente de te voir, de t'aimer, de te le dire, j'oublierais que des nœuds indissolubles pourraient assurer à jamais une félicité si parfaite. Eh ! qu'aurions-nous besoin de ces nœuds, pour éterniser notre union ? nos cœurs ne sont-ils pas liés par un sentiment dont la mort seule peut éteindre la durée ?

Je vais écrire à Sophie ; ma lettre sera jointe à celle-ci ; ne négligez pas de la faire partir, & d'envoyer aussi celle qui est à l'adresse du Chevalier. J'aurai donc le plaisir de les rassurer sur ma destinée, & de leur apprendre que depuis que tu m'es rendu, tout est changé pour moi ! cette satisfaction si douce à mon cœur, est presqu'aussi délicieuse pour moi que celle d'être chérie de mon aimable Luzi.

LETTRE XLIV.

Henriette, à Madame de Blainville.

NE ſois plus en proie à l'inquiétude, ma bonne amie, ton Henriette eſt retrouvée. Elle va t'inſtruire de ſon ſort, dont l'heureux changement te cauſera une extrême ſurpriſe. Le bonheur naît sûrement pour moi de l'excès de mes infortunes, qui me feront chères à jamais, puiſqu'elles m'ont fourni de nouvelles preuves de la tendreſſe de Luzi. A peine a-t-il découvert que je ſuis à Marſeille, qu'il y vole; ma demeure, mes liaiſons, mon nouveau genre de vie, lui ont été bientôt connus; & ſe fiant ſur la faibleſſe de la vue de ma mère, il s'eſt fait préſenter dans les ſociétés que nous fréquentons, ſous le nom de M. d'Angel.

Te ferais-tu attendue, mon amie, que je ſerais livrée au tourbillon du

monde ? reviens de ta ſurpriſe, ma mère a changé tout-à-fait de conduite à mon égard. Mais les gradations n'ont pas été inſenſibles. Je t'ai mandé qu'après ſa conférence avec le Curé, elle prit avec moi le ton le plus doux ; le lendemain elle continua d'avoir cet aimable procédé : je commençais à croire qu'elle pourrait ſe laiſſer fléchir en faveur du Baron ; mais que ces eſpérances étaient trompeuſes ! j'avais vu beaucoup de mouvement dans le château, ſans en concevoir aucun ſoupçon, lorſqu'après ſouper ma mère m'ordonna sèchement d'aller faire ma male, pour partir, me dit-elle, auſſi-tôt qu'elle ſerait finie. Cet ordre imprévu me glaça d'effroi. Je montai dans ma chambre, & y reſtai plus d'une heure, plongée dans de triſtes réflexions. Les plus affreux malheurs ſe préſentèrent à mon imagination alarmée ; je ne ſavais ce que j'allais devenir, & je perdais mon cher Luzi. Je ne pouvais enviſager ſans frémir

cette cruelle ſéparation ; peut-être ne le reverrai-je plus, me diſais-je, & cette idée faiſait couler abondamment mes pleurs. J'étais ſi abſorbée dans ma douleur, que je n'entendis point venir Madame de Belval. Elle vit mon état, & loin d'en témoigner de la colère, elle me dit d'un ton fort doux : — je viens vous aider, parce que je ſuis preſſée de partir : il faut profiter, dans cette ſaiſon, de la fraîcheur de la nuit. — Nous montâmes en voiture à une heure. Au moment que nous nous éloignâmes de Belval, il me ſembla qu'on m'arrachait l'ame. Ce n'était point de moi que j'étais inquiette, je ne déplorais que le ſort de Luzi ; ſon déſeſpoir me déchirait ; ſes plaintes, ſes gémiſſemens retentiſſaient d'avance au fond de mon cœur.

Ces cruelles images ne ceſsèrent de m'occuper juſqu'à notre arrivée à Marſeille. — C'eſt ici que je viens fixer mon ſéjour, me dit Madame de Belval

en mettant pied à terre. L'air de Paris & de Belval ne convient point à ma ſanté ; on m'a fait eſpérer que celui de Provence me ſerait plus favorable. — Si elle avait été malade, j'aurais pu être la dupe de ce propos. Mais, excepté quelques vapeurs cauſées par le genre de vie qu'elle mène, elle ſe portait à merveille. — On m'a auſſi recommandé, pourſuivit-elle, de me diſtraire le plus qu'il me ſera poſſible ; ainſi nous verrons beaucoup de monde. — Ces dernières paroles me causèrent une extrême ſurpriſe, ſans me donner la moindre ſatisfaction : j'avais perdu Luzi, il n'était plus de plaiſir pour moi. Nous ne tardâmes pas à être préſentées dans les meilleures ſociétés ; & une foule de jeunes gens s'empreſsèrent à me faire la cour. Ces vains hommages loin de me flatter, me pénétraient de douleur ; ils me rappellaient vivement la perte que j'avais faite. Un certain Monſieur Defforges s'étant aviſé de me

faire une déclaration d'amour, je ne pus retenir mes larmes; ce nouvel adorateur de mes charmes ne s'attendait point à de pareils témoignages de triſteſſe; je vis ſon étonnement, & crus devoir le faire ceſſer. — Pardon, Monſieur, de ces pleurs involontaires, lui dis-je, le ſouvenir d'un homme qui m'eſt bien cher me les arrache malgré moi: voyez dans cet aveu l'eſtime que j'ai pour vous. — Ah! je mériterai votre confiance, Mademoiſelle, en m'efforçant de faire ſuccéder à l'amour que j'éprouve un ſentiment moins vif, mais qu'il me ſera toujours bien doux de vous inſpirer.—

Il m'a tenu parole; ce n'eſt plus comme amant qu'il me voit avec aſſiduité, c'eſt comme un ſincère ami. Des procédés auſſi généreux de ſa part lui ont valu pendant quelque tems mon entière confiance: j'avais le plaiſir de parler ſouvent du Baron. Mais depuis qu'il eſt auprès de moi, je ſuis devenu plus réſervée, & n'ai eu garde d'avouer à M. Deſforges

que l'objet de toute ma tendreſſe était à Marſeille, car les femmes ſont toujours diſſimulées en amour. Cependant j'ai ouvert mon cœur ſans réſerve à ma Sophie.

On ne peut qu'approuver l'honnête liberté qu'on laiſſe ici aux jeunes perſonnes ; elles vont aux promenades, aux ſpectacles, dans les aſſemblées. Elles apprennent ainſi, ſans danger, à connaître le monde, ſous les yeux d'une mère vigilante qui guide leur jeuneſſe. Si le goût de la diſſipation, qui ne paſſe qu'avec les années, ne leur permet pas de ſentir tout le vuide de ces riens bruyans qu'on appelle plaiſirs, elles en ſont moins enjouées lorſque le mariage leur donne le droit de s'y livrer entièrement..... Mais c'eſt aſſez moraliſer.

Je ſuis perſuadée que Madame de Belval n'eſt venue à Marſeille que dans l'eſpérance que beaucoup de diſſipation éteindrait enfin mon amour. Elle connaît bien peu la force de ce ſentiment,

quelquefois vainqueur de la vertu même, ſi elle croit en triompher par tous les amuſemens qu'elle me procure. Je préſume qu'elle s'imagine avoir réuſſi ; la gaieté qui a ſuccédé à ma mélancolie l'aura ſûrement trompée ſur l'état de mon cœur. Elle eſt loin de ſoupçonner que le changement qu'elle admire en moi vienne de la ſatisfaction que j'éprouve en voyant tous les jours mon cher Luzi.

Adieu, ajoute à mon bonheur, en m'aimant toujours.

P. S. Ecris-moi à l'adreſſe de Monſieur d'Angel, hôtel des trois Princes,

LETTRE XLV.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

QUE je crains bien, mon Henriette, que Madame de Belval n'ait trouvé le véritable moyen d'apporter le calme dans ton cœur ! Tu as repris ton enjouement, & mes peines ſemblent ne plus t'affecter... Ah ! ſi vous m'aimiez, la contrainte éternelle où nous ſommes vous affligerait plus qu'elle ne fait. Je vous vois ſans ceſſe entourée d'adorateurs ; un de mes rivaux ne vous quitte point : vous paraiſſez même le recevoir avec bonté, j'ai connu clairement mon malheur lorſque nous nous amusâmes hier à de petits jeux. Vous fûtes condamnée à faire tout bas une déclaration à celui que vous aimeriez le plus ; &, ſans héſiter, vous choisîtes M. Defforges. Quel

était le danger de s'adreſſer à moi ? perſonne ne ſe doute ici de notre liaiſon... Serait-il vrai, trop aimable Henriette, que ton cœur fût changé ? Ah ! daignes raſſurer ton amant ; dis-lui que tu es toujours la même. Mais pour diſſiper ſes craintes à l'avenir, tâche de n'avoir que pour moi les qualités brillantes qui te diſtinguent, cette beauté modeſte qui ajoute encore à tes attraits ; renonce avec les hommes, avec Deſforges ſurtout, à cette coquetterie charmante qu'ils prennent pour du ſentiment. Pourquoi ſourire aux propos flatteurs qu'ils te tiennent ? ſonges que je dois ſeul voir le droit d'admirer tes graces & tes vertus, parce que mon cœur ſeul eſt capable de leur rendre un ſincère hommage. Non, jamais, mon Henriette, l'amour que tu m'inſpires ne ſera égalé... Et tu pourrais ceſſer de m'aimer !

LETTRE XLVI.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

HOMME injuſte & cruel, je ne t'aime plus ! & c'eſt Luzi qui l'a penſé ! c'eſt Luzi qui l'a pu écrire ! Je ne veux employer qu'un moyen pour te perſuader, c'eſt d'oublier que tu es l'auteur de la lettre que je viens de recevoir. Tu oſes outrager ton amante, méconnaître ſes ſentimens ! le badinage d'un jeu enfantin te remplit d'alarmes ! Ignores-tu que c'eſt toujours à ceux qui nous intéreſſent le moins que nous nous adreſſons dans pareilles circonſtances ? Le véritable amour eſt ordinairement timide ; il ſait qu'un rien peut le trahir.... Adieu, Monſieur le jaloux ; j'en dis beaucoup plus que vous ne méritez : guériſſez-vous de vos indignes ſoupçons, ou craignez d'affliger une perſonne qui a trop

trop de bonté pour vous.... mais je ne ſonge pas que vous êtes peu digne des choſes tendres que ma plume vous écrit.

LETTRE XLVII.

M. Deſſorges, à M. de Roſainville.

QUELLES grandes occupations as-tu donc à Aix, pour nous négliger tous depuis plus d'un mois ? en vérité, je t'aurais cru mort, ſi Clairvaux qui eut occaſion de te voir, ne m'avait aſſuré que tu exiſtais encore. Sans doute qu'enivré des charmes de quelque nouvelle Laïs, tu as renoncé pour elle à l'univers entier ! Je lui pardonne de t'enlever à tes amis, ſi elle eſt jolie : mais il faut du moins leur apprendre les travers & les folies dont on égaye ſon exiſtence. Je vais te donner l'exemple.

Il nous eſt arrivé une Pariſienne qui tourne toutes les têtes ; ſa taille eſt fine & dégagée ; ſes yeux ſont tendres & brillans ; ſon teint eſt ſemé de lys & de roſes ; en un mot, ce ſerait une beauté

parfaite, ſi elle était animée par une aimable folie, ſans laquelle Vénus même me déplairait. Je lui ai cependant adreſſé mes hommages, car tu ſais que la nouveauté a beaucoup d'empire ſur moi. D'ailleurs on dit que la dot ſera de deux cens mille francs. Quel bonheur, ſi je pouvois m'en emparer ! Tu le vois, je ſuis amoureux, & des beaux yeux de Mademoiſelle de Belval, & des beaux yeux de ſa caſſette. Mais c'eſt que je commence à devenir raiſonnable, & que je ſens qu'il faut faire une fin. Quelle vie délicieuſe je menerais ! un pareil mariage me vaudrait cent mille francs de plus de dettes ; d'autant plus qu'en payant d'un côté, je ne ſerais pas aſſez dupe pour ne pas emprunter de l'autre. Les avantages dont je jouirais ne manqueraient pas d'être groſſis par l'obligeante renommée, & j'en ferais mon profit. Ainſi, tout bien conſidéré, je ne néglige rien pour faire réuſſir cet excellent projet. Tu ſais avec quelle

adreſſe je pénètre les goûts, les caractères ; j'ai pris avec la fille le ton du ſentiment ; avec la mère, celui d'un hypocrite. Ce dernier rôle a tout le ſuccès poſſible ; je ſuis le mieux du monde avec la Dame Honeſta. Quant à mes progrès auprès de la jeune perſonne, tu vas en juger.

Comme ma prétendue piété a fort ſéduit la mère, j'ai la liberté d'aller chez elle à toutes les heures du jour. Un heureux haſard me fit me trouver ſeul avec Mademoiſelle de Belval. (C'eſt le nom de mon héroïne). Je ſaiſis l'occaſion, je baiſſai les yeux, & avec une timidité merveilleuſe, je bégayai l'aveu de mon douloureux martyre. Auſſi-tôt mon Iris ſe trouble, & finit par verſer des larmes. Je mourais d'envie de rire ; je ſus me contenir, & me montrai fort empreſſé d'apprendre les ſentimens qui m'étaient réſervés, affectant un air d'impatience & de crainte ſur la deſtinée qui m'attendait. Ma figure

était plaisante : j'avais la bouche entr'ouverte, le regard langoureux, les deux bras étendus ; je semblais respirer à peine, dans l'attente de mon arrêt. —— Ne soyez plus surpris des pleurs que je répands, me dit-on d'une voix languissante ; vous venez de rappeller le souvenir d'un homme que j'aime avec idolâtrie. Cessez donc de prétendre à mon cœur. —— Un autre aurait perdu toute espérance, mais la mienne se ranima. Tu connais ma constance dans mes projets, & l'opiniâtreté avec laquelle je me roidis contre les obstacles. Je ne changeai donc que de plan ; & pour tourner à mon profit la sensibilité de la jeune personne, je feignis que j'allais tâcher d'étouffer mon amour, pourvu qu'elle m'accordât le titre de son ami. Ma requête fut appointée, & je m'y attendais.

C'est en cette qualité que je continue à lui faire ma cour : mais sous le nom de la froide amitié, je prétends bien

allumer dans ſon cœur tous les feux de l'amour. Je peux déjà me flatter d'un heureux ſuccès. Elle était d'abord triſte, rêveuſe ; maintenant elle paraît ſatisfaite, enjouée. Il eſt clair que mon mérite commence à faire ſon impreſſion ordinaire. Le plus ſingulier de l'aventure, c'eſt qu'il s'en faut de peu de choſe que je ne ſois amoureux. Ne t'alarme cependant pas, mon cher ; ſon eſprit romaneſque m'empêche d'être auſſi charmé que je le ſerais de ſa jolie perſonne. A l'exemple du papillon, je voltigerai autour de la lumière qui m'attire ; mais je n'aurai garde de m'y brûler les aîles. Deux cens mille livres valent la peine de ſe captiver un peu.

Mais la longueur de ma miſſive te fait peut-être perdre de doux momens. Courez, Monſieur le frippon, où le plaiſir vous appelle. Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, je vous prie de former des vœux pour votre ami. Je te promets la préférence pour m'aider à manger la dot.

LETTRE XLVIII.

M. de Roſainville, à M. Deſſorges.

SI je ne t'ai point écrit, mon cher Deſſorges, c'eſt que je ne te croyais plus à Marſeille. Je n'ai que trop de tems de reſte, malgré les plaiſirs raſſemblés ici, & malgré l'occupation que me donne une jeune perſonne que je pourchaſſe depuis quelques jours. Pour cette fois, mon cher, j'ai donné dans l'honnête; ne me parle plus des Laïs. Celle que j'aime eſt le parfait contraſte de ta Dulcinée. Elle s'eſt ſoumiſe au joug de l'hymen dans le printems de ſon âge. Elle eſt d'une gaieté, d'une folie qui la rendent on ne peut plus piquante; mais, ce qui va t'étonner, c'eſt qu'à ces dehors ſi ſéduiſans, elle joint tous les préjugés de l'éducation: elle s'imagine qu'elle doit être fidelle à ſon époux. Il eſt vrai qu'elle n'eſt mariée

que depuis un mois, & qu'elle ſortait du Couvent ; ainſi j'eſpère qu'elle deviendra plus raiſonnable, & ne tardera pas à profiter de l'exemple de la plupart des femmes de ſon âge. C'eſt une proſélyte que j'endoctrine pour le monde ; je lui entrevois de grandes diſpoſitions ; elle fera quelque jour honneur à ſon maître. j'ai commencé adroitement par lui inſpirer des ſentimens favorables pour le docteur dont elle reçoit les agréables leçons ; encore de légers progrès, & je ſuis sûr d'en être aimé à la folie.

Ecoute, mon pauvre Deſſorges, je ne crois pas devoir te féliciter ſur ta prétendue conquête. Malgré les fineſſes, les aſtuces que tu emploies auprès des femmes, je doute que tu parviennes jamais à ſubjuguer celle-ci. Eh quoi ! un vieux renard de l'Empire de Cythère, ignore la conſtance bizarre dont ſe piquent les jeunes perſonnes imbues des ridicules maximes de nos romans ! l'abſence, la perfidie même ne font qu'ac-

croître leur folle ardeur. Songe bien à tout ceci, avant de t'engager davantage avec ton héroïne, ou prépare-toi à pouſſer plus de ſoupirs, & en pure perte encore, que n'en exhala jamais feu Céladon, de galante & ridicule mémoire.

Si ta mauvaiſe étoile te fait dédaigner mes conſeils, & braver les périls auxquels tu t'expoſes, je pourrai peut-être te ſervir, quoique tu ne le mérites guère. Par un de ces coups du haſard qui font ſouvent réuſſir les amoureux, & ſur-tout les trompeurs, je ſuis très-lié avec le frère de ta Dulcinée. Il ne ſerait pas impoſſible que je connuſſe ton heureux rival; tâche d'en découvrir le nom, & je ferai en ſorte de te mettre au fait de ce qui le concerne.

Adieu, mon cher Deſſorges; je ſuis à toi pour la vie.

LETTRE XLIX.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

QUELLE fatalité m'a conduit à Marſeille ! Je croyais trouver le bonheur auprès de vous, Mademoiſelle ; je n'y éprouve que le déſeſpoir d'ajouter au triomphe d'un rival odieux. Réſerviez-vous ce prix à ma conſtance ? Eſt-ce bien le cœur d'Henriette qui me trahit, qui m'abandonne ?... Crains mes tranſports furieux, crains pour les jours de ton indigne amant. J'irai percer ſon ſein en ta préſence, & te poignarder avec le même fer qui lui aura ôté la vie. Je ne ſurvivrai pas à tant d'horreurs, mais j'aurai du moins, en mourant, la conſolation de m'être vengé de ta fauſſeté, plus cruelle pour moi, que ton inconſtance. Quoi ! tu prétends me per-

ſuader que tu m'aimes encore, tandis que tu reçois les vœux d'un autre. Ce procédé ne t'égale-t-il pas à ces femmes hardies qui ſe font un jeu de tromper celui qu'elles careſſent le plus?.... La douleur m'égare ; je tombe à tes genoux pour abjurer mon affreuſe jalouſie. Eloigne de toi l'homme ſans principes & ſans mœurs que tu pourrais me préférer ; tremble de te laiſſer ſéduire à ſes vertus factices, & de groſſir le nombre des infortunées qu'il a trahies & qui pleurent aujourd'hui le malheur de l'avoir connu. Informe-toi du caractère de Deſſorges, & le bandeau tombera de tes yeux, tu gémiras de ton erreur, tu reviendras à ton amant... Viens, il te tend les bras, il oublie que tu as pu paraître inconſtante.... O mon Henriette ! rends-moi ton cœur, rends-moi un bien ſans lequel je ne ſaurais vivre.

LETTRE L.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

Accours, homme injuſte & cruel, accours, viens percer le cœur de ton amante! tu y verras ton image gravée & peut-être qu'alors tu te repentiras de tes affreux ſoupçons. Mais il ne ſera plus en ton pouvoir de me rappeller à la vie: je périrai victime de ton injuſtice; & les ſeuls remords que j'éprouverai, ſeront d'avoir mal placé ma tendreſſe.

LETTRE LI.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

AH! pardon, mille fois, mon adorable amie. Daigne oublier mes torts, ou je meurs de douleur. Songe que l'amour eſt crédule; qu'un odieux rapport m'avait troublé l'imagination, & mon crime te paraîtra moins grand. Hier encore, avant que ton billet m'eût raſſuré, devais-je ne pas croire les apparences? Rappelle-les dans ton eſprit, & tu verras ſi elles ne ſemblaient pas toutes te condamner. Lorſque j'entrai chez Madame des Roches, M. Deſſorges était à vos pieds; vous n'ignorez point que j'en ſuis jaloux. Par égard pour cette maladie de l'ame la plus tendre, eſſayâtes-vous ſeulement de l'éloigner? Au contraire, vous conſervâtes avec lui le même air d'intelligence. On ſortit pour

la promenade du Cours; je m'empreſſai de vous offrir la main, vous prîtes celle de M. Deſſorges. Je ne tins pas à une préférence auſſi marquée. Je m'éloignai furieux. Mais il me fallut bientôt voler au Cours, entraîné par un pouvoir irréſiſtible; tu étais encore avec mon rival; ma fureur ſe rallume, & j'approche pour vous poignarder tous les deux; tes regards fixent les miens, un léger ſourire t'embellit en m'appercevant; un trouble involontaire s'empare de mes ſens, mon courroux expire, je ne vois plus que toi, & tous les mouvemens de mon cœur ſont pour t'adorer. Je me contente de gémir en ſecret, d'attribuer au ſort, qui toujours me pourſuit, le nouveau malheur que je redoute. Je marche à tes côtés: en proie à mille paſſions diverſes, ne te parlant que par mes ſoupirs, tout-à-coup je ſens ta main s'approcher de la mienne, & me gliſſer un billet. La joie la plus vive s'empare auſſi-tôt de mon ame, je me

hâte de te quitter pour aller lire cet écrit qui va décider de ma deſtinée : j'y trouve les aſſurances les plus tendres de ton amour ; je renais à la vie, tous mes ſoupçons ſont diſſipés, & je ne vois plus que les outrages que j'ai oſé te faire.

Oublie-les, mon amie, ces procédés dont je me ſuis rendu coupable, & laiſſe à ton amant le ſoin de ta vengeance ; ſes remords le puniront mieux que tu ne pourrais faire. Mais épargne-moi la douleur de retomber dans une nouvelle faute ; plains ma faibleſſe, & daigne me faire le ſacrifice d'un homme qui doit t'être indifférent. Il t'en coûterait ſi peu pour rendre à jamais la tranquillité à mon eſprit ! Ne peux-tu pas devenir la dupe d'une fauſſe amitié ? cette amitié à laquelle il affecte de ſe borner, m'eſt très-ſuſpecte. Ma jalouſie ſeule n'en appréhende pas les ſuites ; l'atrocité du perſonnage m'inſpire ces terreurs. Si tu veux te convaincre combien mes craintes ſont fondées, inter-

roge l'infortunée qu'il a couvert d'opprobre, tu verras comme, ſe jouant de ſa crédulité, de ſa jeuneſſe, & de ſon innocence, il la laiſſée dans le précipice où une ſcélérateſſe réfléchie l'a conduite. Oui, ce monſtre refuſe de réparer l'honneur de ſa malheureuſe victime; la réclamation des gens vertueux, la crainte d'une flétriſſure, rien ne peut l'y amener.

Redoute donc pour toi-même de prêter l'oreille au diſcours d'un homme auſſi adroit que perfide; romps entièrement avec lui, & en aſſurant ton propre repos tu le rendras à un cœur qui, malgré ſon délire, eſt digne encore du tien.

LETTRE LII.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

INSENSÉ, quelle frénéſie t'avait ſaiſi ! Comment as-tu pu ſoupçonner la fidélité d'une amante qui t'aime au-delà de toute expreſſion ? comment, toi, qui as toujours lu dans ſon cœur, as-tu pu le croire perfide ? tu l'as vu brûler conſtamment de la plus vive flamme ; & tu penſerais que ſon changement ſerait l'ouvrage d'un jour ! Ah ! Luzi, perſuade-toi bien qu'aucun homme n'en bannira jamais ton image, & qu'il ne ſera ſenſible que pour toi ſeul. Je t'en donne une preuve en te pardonnanr ta jalouſie. J'ai cependant été vivement affectée de l'injuſtice de tes ſoupçons ; l'indignation que j'en conçus me fit, à la promenade, préférer à ton bras celui de ton rival. Mais ta dernière lettre a calmé ma colère, en me faiſant voir que tu

étais plus à plaindre que coupable.

Tu exiges que je te sacrifie M. Desforges. Ce serait sans la moindre peine que je comblerais tes vœux à cèt égard, si cela était en mon pouvoir ; ma mère lui accorde toute sa confiance, & veut qu'il soit tous les jours à la maison. Je suis donc obligée de recevoir ses visites. Je dois aussi vivre avec lui avec la même intimité que par le passé ; car si je marquais pour toi plus de préférence, il se douterait que tu es celui dont mon cœur a fait choix. Et qui nous répondrait alors de sa discrétion? Au lieu qu'il me croit éloignée de l'homme que je chéris, & qu'en se flattant de parvenir à me plaire, il empêche, sans le savoir, que notre bonheur ne soit troublé. Peux-tu t'alarmer de l'hommage qu'il me rend ? Mon cœur ne t'est-il plus connu ? sois tranquille, je ne grossirai pas le nombre des infortunées qu'il a séduites. Mais quelle est cette anecdote si scandaleuse dont tu ne

me parles qu'à demi ? ſonge qu'il faut des détails plus particuliers pour le croire un homme abominable ; peut-être n'eſt-il coupable à tes yeux que parce qu'il s'aviſe de me faire la cour... Ah ! raſſure-toi, cher Luzi ; tu es le ſeul qui puiſſe poſſéder mon cœur ; il me ſerait impoſſible d'aimer un autre que toi.

LETTRE LIII.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

JE voudrais bien, ô mon amie! qu'il fût en mon pouvoir d'aller me jeter à tes pieds, tu verrais mon repentir & mes remords. Quoi! mon Henriette, ton amant, emporté par l'affreuſe jalouſie, a pu te ſoupçonner d'inconſtance! Comment expier une telle injuſtice? en t'idolâtrant, s'il eſt poſſible, avec une nouvelle ardeur. Oui, fille céleſte, mon cœur eſt un ſanctuaire où ton image adorée reçoit le plus pur hommage. Ce n'eſt qu'en m'occupant de ton idée, que je goûte un bonheur réel; & je ſerais ſans ceſſe dans la ſolitude à ne ſonger qu'à toi ſeule, ſi je n'étais attiré dans le monde par la douceur de t'y voir. Mais que cette douceur eſt mêlée d'inquiétude! Comment fermer ſon cœur au

poiſon de la jalouſie, quand tout ce qu'on entend contribue à faire naître cette funeſte paſſion ! Les jeunes gens qui t'entourent tiennent entr'eux mille propos qui me déſeſpèrent. La ſenſibilité de ſon ame, dit l'un, eſt peinte dans ſes yeux, & ſon air rêveur & diſtrait annonce qu'elle aime M. Deſſorges. On le voit, cet heureux mortel, ſuivre par-tout ſes pas. —— Il m'a même confié ſon bonheur, ajouta M. de Clairvaux. —— Et que vous a-t-il dit, (lui demandai-je d'un ton qui faillit à me décéler)? —— Je le plaiſantais l'autre jour, repliqua-t-il, ſur ſon aſſiduité auprès de Mademoiſelle de Belval; il me répondit qu'un doux eſpoir l'engageait à chérir ſon eſclavage. —— Vous n'en êtes encore qu'à eſpérer, inſiſtai-je ? —— Il y des eſpérances qui valent des certitudes, me répondit-il. —— Et il prit alors un air myſtérieux, pourſuivit M. de Clairvaux, qui fut cauſe que je n'oſai le preſſer davantage. ——

Voilà sur quel rapport, mon amie, je craignis de perdre ton cœur. Mais je frémis du danger que tu courais, en aprennant l'hiſtoire que tu veux ſavoir, & dont le récit fut amené par ce que venait de dire M. de Clairvaux. —— En vérité, je plains Mademoiſelle de Belval, ajouta-t-il, ſi elle ſe fie à cet homme, après l'aventure qui lui eſt arrivée à Toulouſe : toutes les femmes devraient l'avoir en horreur. —— Eh ! que lui eſt-il donc arrivé, repris-je avec émotion ? certainement Mademoiſelle de Belval l'ignore. —— Je ne ſais comment Clairvaux ne s'apperçut pas des divers mouvemens qui m'agitaient. Il entama l'hiſtoire de M. Deſſorges, mais je ne l'écoutais point, je n'étais occupé que de ces fatales paroles : *il y a des eſpérances qui valent des certitudes*, & de l'air myſtérieux qui les avoit ſuivi. Clairvaux s'apperçut enfin de mon trouble, & me demanda d'un air étonné ce que j'avais ? —— Je me trouve mal, lui dis-je ; per-

mettez que j'aille chez moi. — Il voulut abſolument m'accompagner. En entrant dans ma chambre, je me jetai dans un fauteuil, ſans proférer une parole. Je fus quelques inſtans dans cet état douloureux ; enfin, déguiſant, autant qu'il me fut poſſible, l'impatience que j'avais d'apprendre l'aventure du perfide Deſſorges, je priai Clairvaux d'en recommencer le récit. — Non, me dit-il, je penſe que je vous ai fait de la peine en vous la racontant : je crois que vous vous intéreſſez pour cette infortunée. — Charmé qu'il eût pris le change ſur la cauſe qui m'agitait, — il eſt vrai, répondis-je, qu'elle eſt un peu ma parente ; mais je meurs d'envie d'apprendre des faits que je ne connais qu'imparfaitement. Alors Clairvaux me parla en ces termes : —

M. Deſſorges eſt de Toulouſe. Sa famille avait toujours été très-liée avec la maiſon de Borchamp, dont il ne reſtait plus qu'un vieillard ſeptuagénaire,

qui n'avait d'autre consolation que d'élever une fille unique, l'appui de ses vieux jours, & qui lui retraçait une épouse morte en mettant au monde ce gage de sa tendresse. Ce père respectable n'oubliait rien pour l'éducation d'un enfant qu'il chérissait plus que lui-même; elle était élevée sous ses yeux. M. Desforges allait souvent dans cette maison, & ne put voir sans émotion les attraits naissans de Mademoiselle de Borchamp. Mais incapable d'éprouver ce sentiment qui élève notre ame, en nous attachant à un objet estimable, il forma l'odieux dessein d'abuser de la jeunesse, & de déshonorer celle qu'il aimait. Il ne réussit qu'avec trop de facilité; Mademoiselle de Borchamp touchait à peine à sa douzième année, quand il commençait à lui rendre des soins; elle l'aima, & le lui dit avec la naïveté naturelle à cet âge. Croyant combler les vœux de l'amant le plus tendre, elle lui sacrifia ce qu'elle avait de plus cher, avant de connaître

tout

tout le prix du ſacrifice qu'elle faiſait. Tandis qu'on l'outrageait auſſi cruellement, le père vivait dans une ſécurité profonde ; il voyait dans M. Deſſorges l'ami de ſa maiſon, & ne l'aurait jamais cru aſſez vil pour être le corrupteur de ſa fille. Quelques années ſe paſsèrent de la ſorte, Deſſorges promettant toujours à cette amante abuſée de reſſerrer leurs nœuds par celui de l'hymen. Elle crut voir le tems où il accomplirait ſa promeſſe, lorſqu'elle ſentit dans ſon ſein le fruit de leurs amours. L'horrible ſéducteur l'amuſa juſqu'au terme fatal, & pouſſa l'atrocité juſqu'à ne prendre aucune précaution pour le moment où elle allait devenir mère : il lui recommanda ſeulement de cacher ſa groſſeſſe à tous les yeux. Aux premières douleurs de l'enfantement, Mademoiſelle de Borchamp ſe hâta d'écrire à Deſſorges qu'il vînt promptement à ſon ſecours. Il allait à la chaſſe lorſqu'il reçut ce billet, qui ne lui fit rien perdre de ſa cruelle inſenſibilité. Il crut

faire un grand effort en se détournant un peu de son chemin pour passer chez un Chirurgien, auquel il donna l'adresse de Mademoiselle de Borchamp, sans lui expliquer pour quel ministère il était mandé. Celui-ci ne s'empressa pas de s'y rendre, en sorte que l'infortunée était seule à lutter contre les douleurs les plus affreuses, étouffant ses cris, & n'osant appeller du secours. L'enfant qu'elle portait dans son sein déchire enfin sa prison, & ne peut être reçu que dans les bras de sa mère mourante, que la faiblesse & le désespoir font évanouir. Dans ces horribles circonstances, le hasard conduit auprès d'elle M. de Borchamp: représentez-vous le tableau qui s'offre aux yeux du malheureux vieillard; il voit sa fille presque morte, nageant dans des flots de sang, étendue sans connaissance sur le parquet, & à ses côtés une pauvre petite créature, qui, par des cris plaintifs semble implorer le Ciel contre le monstre qui

cauſe leurs maux, & aſſez barbare pour les abandonner. Ce tendre père, oubliant l'indigne conduite de ſa fille, n'enviſage que le danger où elle ſe trouve; il pouſſe des cris lamentables; on accourt à ſes gémiſſemens, & les ſecours ſont prodigués à la triſte victime de la perfidie plutôt que de l'amour; on la rappelle à la vie, qui ne doit plus être pour elle qu'un tiſſu de douleurs. Revenue à elle-même, ſon père l'interroge ſur l'auteur de cette funeſte cataſtrophe; elle héſite, & nomme en tremblant Deſſorges. A ce nom, le vieillard ſent adoucir l'amertume de ſon chagrin: — c'eſt Deſſorges, s'écrie-t-il! eſpérons tout, il réparera ton déshonneur. —

Cependant pluſieurs jours s'écoulent ſans que le ſuborneur paraiſſe. L'infortuné Borchamp en conçoit de l'inquiétude; il va chez Deſſorges, ne le trouve point, & prend le parti de s'adreſſer à ſon vieil ami, au père de Deſſorges

même, & de lui raconter ſon malheur. — Soyez tranquille, répond cet honnête homme; tout ſera réparé, mon fils ſera bientôt le vôtre. — M. de Borchamp va rejoindre ſa fille, plein d'une douce eſpérance. Mais pluſieurs jours ſe paſſent ſans qu'on entende parler de Deſſorges; le vieillard retourne chez ſon vieil ami, qui lui dit avec douleur: — j'ai tout fait, tout tenté pour fléchir l'obſtination de mon fils; il perſiſte à ne vouloir point épouſer votre fille. — Ces paroles furent un coup de foudre pour M. de Borchamp. Il revint plongé dans un ſombre déſeſpoir, & n'oſa annoncer à ſa fille le refus de ſon indigne amant; mais elle ne le devina que trop, à la conſternation de ce reſpectable vieillard. — Hélas! c'en eſt donc fait, s'écrie-t-elle en le voyant, mon enfant eſt condamné à être le rebut de la ſociété; on veut qu'il me reproche un jour l'opprobre dont j'aurai couvert ſa vie. — Mère trop malheureuſe! s'écrie M. de

Borchamp, en se laissant tomber sur un siège, tu seras cruellement punie de ta faute. —— Les sanglots l'empêchent de continuer, & il penche sa tête sur sa poitrine, qu'il inonde d'un torrent de larmes. Sa fille veut le presser contre son cœur, elle le trouve sans mouvement. Ce bon père déja affaibli par l'âge, n'avait pu résister à l'affliction que lui causait l'infortune d'une fille chérie; il mourut de saisissement & de douleur; & Mademoiselle de Borchamp, seule, sans appui, sans consolation, aurait été trop heureuse, si elle avait pu le suivre dans le tombeau.

L'histoire de ses malheurs fut bientôt répandue, & toucha toutes les ames honnêtes, tous les cœurs sensibles. On s'empressa d'adoucir les peines de cette infortunée. Mais Desforges seul pouvait les lui faire oublier. Aussi mit-on tout en usage pour l'engager à réparer par le mariage les fautes qu'avoit commises l'amour. Le barbare fut sourd aux

représentations, aux prières des principaux de la ville; il osa même résister à son père, qui le conjura de rendre l'honneur à celle qu'il avait séduite. — Eh! qui me répondra, disait-il insolemment, qui me répondra que j'aie été le seul favorisé? — C'est ainsi que joignant l'outrage au refus, il se jouoit de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. On voulut tâcher de l'intimider en recourant aux loix, les Tribunaux ne retentirent que des malheurs de Mademoiselle de Borchamp, & de la perfidie de son suborneur. Cet homme atroce appella la calomnie à son secours, il mit en fait ce qu'il n'avait d'abord avancé que comme un simple doute; il eut d'abord l'audace de soutenir qu'il n'était pas le seul pour qui Mademoiselle de Borchamp avait eu des complaisances. Malgré ses indignes subterfuges, il ne put prouver ce qu'il avançait; ses Juges le condamnèrent à des dommages & intérêts considérables, mais

ne crurent pas devoir le forcer d'épouſer l'infortunée qu'il dédaignait, & qu'il aurait sûrement rendue plus malheureuſe. Généralement plainte & eſtimée de tous ceux qui la connaiſſent, elle s'eſt retirée dans une petite maiſon de campagne, où ſon unique conſolation eſt d'élever ſon enfant. Deſſorges fut obligé de quitter Toulouſe; on ne ceſſait de l'accabler de reproches, & perſonne ne voulait le voir. Il eſt venu ſe fixer à Marſeille, en attendant ſans doute qu'une nouvelle perfidie le mette dans le cas de chercher un autre aſyle. ——

Tu ne tomberas point dans les pièges dont il environne l'innocence & la beauté, non, mon Henriette, tu déteſteras cet homme ſans foi & ſans mœurs, & qui n'a que trop de modèles dans le monde.

LETTRE LIV.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

O mon ami ! je n'aurais jamais cru que M. Deſſorges fût capable de tant de noirceur. Ne pouvant répondre à l'amour qu'il me jurait, je le croyais au moins digne de mon eſtime. Quelle était mon erreur ! C'eſt un monſtre que l'on doit déteſter. Mais avec quel art il ſait cacher ſes vices.

Eh! ne devrait-on pas, à des ſignes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains!

Tu vas être étonné quand tu ſauras qu'il oſe entreprendre de ſe juſtifier. Je reliſais ta lettre lorſqu'il eſt entré dans ma chambre; je me hatai de la dérober à ſes regards, & j'eus bien de la peine à lui cacher l'horreur qu'il m'inſpirait. L'air froid & ſérieux avec lequel je le reçus parut le déconcerter.

Je vous dérange peut-être, Mademoiſelle ? — Non, Monſieur, mais je ſouhaiterais que vous vous fiſſiez annoncer avant d'entrer chez-moi. — Vous m'avez permis d'uſer de la permiſſion que m'a donnée Madame votre mère, & vous n'aviez point encore trouvé mes viſites importunes. — C'eſt que je n'imaginais pas qu'on pût ſoupçonner que l'amour vous conduiſait auprès de moi — Il eſt tout naturel qu'on penſe que je rends hommage à vos charmes; mais qui peut croire que vous me diſtinguez de la foule de vos adorateurs ? — Ceux qui ajoutent foi aux propos que vous tenez dans le monde. Ils ſont loin d'être inſtruits de la vérité : pouvez-vous vous flatter d'avoir fait la moindre impreſſion ſur mon cœur ? — Non, Mademoiſelle, s'écria-t-il, en ſe jetant à mes pieds, je connais l'indifférence que vous avez pour moi. — Je me levai avec horreur, indignée de voir ce monſtre à mes genoux. — Ceſſez, Monſieur, lui dis-je,

en le regardant avec mépris, ceſſez de vous livrer à tant de fauſſeté; je ne ſerai jamais votre ſeconde victime. — Il fut attéré par ces paroles; il tâcha de ſe remettre de ſon trouble, & me répondit, en affectant un ait d'aſſurance: —— je vois, Mademoiſelle, qu'on tâche de me noircir dans votre eſprit par des calomnies; mais ſongez qu'on les invente parce que je ſuis le ſeul que Madame votre mère admet auprès de vous. — Quoi! Mademoiſelle de Borchamp qui pleure tous les jours ſa faibleſſe & ſes malheurs, ce n'eſt qu'une calomnie! aurez-vous le front de chercher à me le perſuader? — ſi Mademoiſelle de Borchamp n'eut aimé que moi... — N'outragez plus celle dont la ſeule faute fut de vous croire honnête homme, allez bien plutôt vous jeter à ſes pieds, &, ſi elle daigne vous pardonner, rendez un père à votre enfant. —— Malgré tous ſes efforts, il avait l'air humilié. — Aurais-je la douleur, s'écria-t-il

en feignant de répandre quelques larmes, aurais-je la douleur de voir triompher mes ennemis ? vous les croyez & je ne ſuis plus pour vous qu'un objet d'horreur ! — J'allais lui prouver que j'étais certaine de ſon odieux caractère, & le chaſſer de ma préſence ; on vint nous avertir que ma mère nous attendait l'un & l'autre ; il me fallut ſouffrir qu'il m'accompagnât chez elle. Madame de Belval, s'apperçut qu'il était rêveur & inquiet, & voulut en ſavoir la cauſe. —— Comment ne ſerais-je pas d'une triſteſſe affreuſe, lui dit-il ? On m'a repréſenté à Mademoiſelle, ſous les plus horribles couleurs.—On a fait davantage que me peindre Monſieur, répondis-je, on m'a raconté une aventure d'ont il n'eſt pas honorable pour lui d'être le héros. — Ma mère exigea qu'on l'inſtruisît de l'hiſtoire. M. Deſſorges prévint le récit peu favorable que j'allais faire, en prenant lui-même la parole. Selon lui, Mademoiſelle de Borchamp eſt une femme

accoutumée à braver la censure du Public, & qu'il n'a aimée que jusqu'à l'instant où il fut instruit de ses désordres. Je n'ai point osé le contredire trop ouvertement; il m'a fallu dissimuler une partie de l'indignation qu'il m'inspire. Enfin il a eu l'art de se concilier l'estime de ma mère, & sortit avec la satisfaction de paraître innocent même aux yeux d'une dévote. Lorsqu'il nous a eu quittées, Madame de Belval s'est permis de me faire le plus bel éloge de cet homme abominable. Il est revenu, dit-elle des erreurs de sa jeunesse, & la maturité de l'âge va lui montrer tout le prix de la vertu. Que pouvais-je opposer à une telle prévention? J'ai pris le parti de me taire, & de ne témoigner mes sentimens que par des gestes d'impatience & de mépris. Après avoir enfin épuisé cet étrange panégyrique, elle m'a beaucoup pressée pour savoir qui m'avoit raconté l'histoire de son cher Desforges. Tu penses bien que je n'ai eu garde de

lui dire de qui je la tenais. Pour lui faire prendre le change, j'ai nommé M. de Clairvaux. Qu'elle est éloignée de croire que c'est toi qui me l'a apprise !

Tout contribue à nous favoriser, mon ami, jouissons des heureux instans qui succèdent à nos peines ; ne les troublons jamais en nous abreuvant du poison de la jalousie. Ces momens fortunés sont peut-être les seuls que l'amour nous accorde... Mais pourquoi détruire notre félicité présente par la crainte de l'avenir ? Livrons-nous plutôt à l'espoir enchanteur qu'un tems viendra où je joindrai au titre de ton amante celui de ton épouse. Quelle félicité j'envisage ! Ce sentiment qui nous unit pour la vie, cet amour si tendre & si délicat, qu'on me représente comme un crime impardonnable, ferait alors ma gloire & mon bonheur.

LETTRE LV.

Madame de Blainville, à Mademoiſelle de Belval.

MA chère Henriette, quelle douce joie ta lettre eſt venue répandre dans mon ame ! J'étais ſi triſte depuis que j'ignorais le ſort de mon amie ! Juge de la ſatisfaction que j'ai eue à te ſavoir au milieu des plaiſirs. Béni ſoit le bon Curé qui a conſeillé à Madame de Belval le ſéjour de Marſeille ! Il eſt vrai que les choſes ne ſe ſont pas arrangées ſelon ſon intention ; mais enfin il a fait le mal pour le bien : Dieu le lui pardonne. Ce M. de Luzi eſt un heureux mortel ; les circonſtances lui ſont toujours favorables, & ce n'eſt pas un petit mérite. Il eſt vrai qu'il doit une partie de ſon bonheur à ton excellent caractère, ou, pour mieux dire, à ta bizarre façon de penſer. S'il avoit eu affaire à moi, ma

conſtance n'aurait pu tenir contre les contrariétés d'une mère, & encore moins réſiſter aux agaceries des hommes : ce tendre amant eût oublié, ou peu s'en ſerait fallu, car je me ſuis apperçu que j'ai beau faire la ſévère ou la farouche, je ſuis toujours ſenſible au plaiſir d'être trouvée aimable.

Adieu, ma très-chère amie, continue à te rendre heureuſe à ta manière, elle eſt peut-être la meilleure. Sur-tout que l'avenir ne te cauſe aucune inquiétude : il faudra bien que tu ſois enfin réunie à ton Baron : toutes les amours ne ſe terminent-elles pas ordinairement par le mariage ? témoin les romans & les pièces de théâtre. Tu figurerais à merveille dans une nouvelle Clélie, & je ne déſeſpère pas qu'un des romanciers du ſiècle ne te choiſiſſe quelque jour pour ſon héroïne.... Mais adieu, encore une fois. Tu excuſeras ſûrement la bonne humeur que m'inſpire la gaieté que tu éprouves.

LETTRE LVI.

M. Deſſorges, à M. de Roſainville.

LE diable s'en mêle, cher Roſainville. Ecoute ma dolente aventure. On a été faire à Mademoiſelle de Belval l'hiſtoire de mon ancienne Dulcinée, de la petite Borchamp. Tu conçois bien que depuis cette belle découverte mon mérite a fait une impreſſion moins vive. L'innocente créature ſemble ne me voir qu'avec horreur: elle m'a tenu même des propos fort durs. Ne crois pas cependant que je quitte la partie ; elle m'épouſera, ou je me vengerai cruellement. J'ai commencé par faire d'importantes obſervations: je me ſuis apperçu qu'un certain M. Dangel, qui, je crois, eſt tombé des nues, eſt l'amant préféré. Qu'elle tremble : j'ai la confiance de Madame de Belval, j'en profiterai pour inſpirer à

la mère des ſoupçons ſur la conduite de ſa fille. Cette fière beauté verra ſi je ſuis un homme à dédaigner.... Mais quelle Furie lui a conté mon aventure de Toulouſe ? Malheur à celui qui s'eſt aviſé d'avoir cette horrible indiſcrétion j'en atteſte toutes les puiſſances infernales, s'il ſe fait connaître, il éprouvera ma vengeance.... Adieu : tout cela me donne l'humeur la plus noire, & c'eſt aſſez t'ennuyer, terminons cette triſte miſſive.

LETTRE LVII.

M. de Roſainville à M. Deſſorges.

NE ſerait-ce pas Clairvaux qui aurait divulgué ton hiſtoire ? Tu ſais qu'il a beaucoup connu Mademoiſelle de Borchamp, & qu'il eſt un de ſes partiſans les plus zélés. Mais ne va pas croire que je te conſeille de te couper la gorge avec lui : je n'aime pas que mes amis ſoient toujours prêts à ferrailler pour des vétilles: Je veux ſeulement te faire ſentir qu'il doit être permis de raconter une hiſtoire auſſi publique que la tienne.

Tu aurais grand tort auſſi de ſonger à chagriner Mademoiſelle de Belval ; il eſt vrai qu'elle devrait céder à tes pourſuites , mais dois-tu manquer de généroſité , parce que cette belle n'a que de l'indifférence à ton égard ? Renonce au projet peu louable que tu

roules dans ta tête : ne brigue plus un cœur qui brûle pour un autre que toi. Quand une femme nous dédaigne, parce qu'elle a depuis peu fait choix d'un favori, ou qu'elle a la bizarrerie de ſe piquer d'être fidelle, ne s'en préſente-t-il pas cent pour nous conſoler des caprices & des rigueurs de celle-ci ? Sois donc rempli des plus douces eſpérances, & non livré à cette vilaine humeur noire qui te ſied fort mal, je t'en avertis. Adieu, mon ami, je te laiſſe en proie à tes nouvelles idées de conſtance, de tendreſſe éternelles.. Et moi, je cours m'occuper du ſolide.

LETTRE LVIII.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

CHÈRE Henriette, quel danger n'avons-nous pas couru ! un inſtant a failli détruire la tranquillité dont nous jouiſſons, je ne dis pas le bonheur, comment pourrait-il exiſter avec la contrainte continuelle où nous ſommes ? Mais notre ſort préſent me procure mille douceurs, & je ſerais au déſeſpoir ſi j'en étais privé. Je tremble que Madame de Belval ne vienne à découvrir que Dangel n'eſt autre que le Baron de Luzi. J'évite avec grand ſoin de me trouver auprès d'elle ; mais hier peu s'en fallut que toutes mes précautions ne fuſſent en défaut. Madame des Roches me propoſa un Wisk ; ne pouvant m'en défendre, je pris la carte,

& m'approchai de la table où la partie était arrangée. Nous étions déja trois acteurs, lorsque je vis Madame de Belval s'avancer pour faire le quatrième. Aussitôt, sans témoigner aucun embarras, j'allai prier Madame des Roches de donner ma carte à quelqu'autre: je lui alléguai pour prétexte que je venais de me rappeller d'une affaire importante, qui n'exigeait point de retard; & je sortis au plus vîte, aimant mieux me priver du plaisir de te voïr ce jour-là, plutôt que de m'exposer imprudemment à te perdre peut-être pour toujours. Il faut que Madame de Belval ait la vue bien faible, pour ne m'avoir pas reconnu, car je n'étais qu'à deux pas d'elle.

J'en conclus que je pourrais, sans le moindre risque, être de cette fameuse fête sur l'eau, qu'on dispose avec tant d'enthousiasme. Daigne m'en accorder la permission; je te le demande à genoux. Considère que nous serons une cinquantaine de personnes, que j'aurai

ſoin de ne pas me placer dans le même bateau avec Madame de Belval, ni dans ſon voiſinage à table. Au moyen de toutes ces précautions, nous n'avons à craindre aucun évènement fâcheux.... Mon Henriette, le cœur ne te dit-il rien, depuis qu'il eſt queſtion de cette brillante partie? oh! comme le mien bat de joie! ſi tu ſavais tous les projets qu'il forme! Au milieu de la nuit, pendant que la danſe occupera tout le monde, il ne ſerait pas difficile de diſparaître ſans qu'on s'en apperçût. J'ai parcouru la plage qu'on a choiſie pour le théâtre de la fête; j'ai trouvé pluſieurs grottes dans le rocher, qui pourraient nous ſervir d'aſyle. Refuſerais-tu d'y aller avec ton ami lui procurer la douceur qu'il n'a pas goûtée depuis deux mois, de t'entretenir ſans témoins? Je ne me rappelle jamais ſans émotion cette volupté que nous éprouvions à Belval, quand il nous était libre de nous communiquer nos tendres ſen-

timens, nos plus ſecretes penſées.

Héſiterais-tu, adorable Henriette, de te rendre aux projets que forme ton amant ? Ne crains rien, l'Amour nous couvrira de ſes aîles, & nous dérobera à tous les regards. Eloigne-toi au premier moment favorable, je t'aurai bientôt joint, & guiderai tes pas à l'endroit où nous n'exiſterons que pour nous ſeuls, où nous renouvellerons, loin des importuns, le ſerment de nous aimer toujours.

LETTRE LIX.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

QUE j'entrevois de dangers à ce que tu me propoſes ! ma mère peut s'appercevoir que je ne ſuis pas dans le bal, on peut nous ſurprendre.... O Ciel ! que deviendrais-je, ſi nous étions encore ſéparés ?... Mais tu l'exiges, eh bien ! je te ſacrifie mes juſtes craintes, & peut-être ma réputation, car elle eſt entièrement perdue, ſi ma démarche eſt découverte. Que veux-tu que l'on penſe d'une jeune perſonne qui ſe dérobe à tous les yeux, pour aller ſeule, au milieu de la nuit, ſe cacher avec ſon amant dans le creux d'un rocher ? Connaît-on la pureté de notre amour ? Peut-on croire que, ſatisfaits de l'union de nos ames, nous n'aſpirons à rien de plus délicieux ? Eſt-ce à un monde corrompu

corrompu qu'on perſuade un tel phénomène ?

Je ne cherche pas à relever le prix de la démarche que je vais haſarder, je me propoſe ſeulement de te prouver combien je t'aime, puiſque j'ai la force de m'y réſoudre.

LETTRE LIX.

Henriette, à Madame de Blainville.

O mon amie ! je ſuis encore toute tremblante.... Mais tâchons de calmer mon trouble, s'il eſt poſſible. Juge par le récit de ce qui m'eſt arrivé cette nuit, de l'effroi que j'ai dû reſſentir, & de l'agitation qui m'en eſt reſtée.

Depuis près d'un mois que le Baron eſt ici, on ne s'était point encore apperçu de notre liaiſon. M. Deſſorges, dont je te parlais dans ma dernière lettre, ſavait bien que j'aimais, mais il ne ſoupçonnait point que ce fût M. d'Angel : un malheureux haſard vient de le lui apprendre.

Pluſieurs perſonnes ont donné cette nuit une fête très-brillante ſur la mer. J'en étais avec le Baron, qui m'avait

écrit la veille pour m'avertir que nous pourrions nous voir, dans un endroit écarté, pendant le tumulte de cette fête. Je ſentis la conſéquence d'une pareille démarche, mais je n'eus pas la force de déſeſpérer Luzi par un refus. Je conſentis à ce fatal rendez-vous.

A l'ouverture du bal, qui ſuivit le ſouper ſur le rivage, j'affectai de me mettre des premières contredanſes, afin qu'on s'apperçût moins de l'inſtant où je m'abſenterais. Au bout d'une heure, Luzi me fit ſigne de ſortir du cercle, & je le ſuivis. Je tremblais comme la feuille; il me raſſura, & me conduiſit aſſez loin derrière un gros rocher, où nous paraiſſions cachés à tous les yeux. Dans cette ſécurité, nous nous livrions ſans contrainte aux tranſports de notre amour, avec d'autant plus d'ardeur, qu'il y avait deux mois que nous n'avions joui de la douceur de nous trouver ſeuls enſemble. Nous nous tenions ſerrés l'un contre l'autre: des baiſers dé-

licieux étaient les témoignages muets d'une tendreſſe réciproque, quand nous fûmes tirés tout-à-coup de cette douce extaſe par quelque bruit que nous entendîmes tout près de nous. Le Baron y courut auſſi-tôt, & je l'entendis, d'une voix émue, demander à quelqu'un ce qu'il faiſoit là ? — Que vous importe, lui répondit-on ? — Peint-toi ma frayeur : je reconnus la voix de M. Deſſorges. — Vous n'êtes pas ici ſans quelque motif, replique le Baron. — Quel qu'il puiſſe être, je n'ai pas de compte à vous rendre. — Eh bien ! vous me ferez raiſon d'une indiſcrétion auſſi marquée, lui dit Luzi en mettant l'épée à la main. — M. Deſſorges tira auſſi-tôt la ſienne. Eperdue, je me jette entr'eux, & tombe évanouie. Ils ſuſpendent leur fureur pour me ſecourir. En reprenant l'uſage de mes ſens, je reprochai à Luzi ſa trop grande vivacité, & me tournant enſuite vers Deſſorges : — voilà, lui dis-je, voilà

celui que mon cœur chérit, celui dont je vous ai ſi ſouvent entretenu. Si votre amitié pour moi eſt ſincère, vous me le prouverez en oubliant ce qui vient de ſe paſſer. Et vous, Luzi, refuſeriez-vous cette ſatisfaction à votre amante? — Non, ma chère Henriette, non, répondit-il, je mets à vos pieds mon reſſentiment. Sacrifiez auſſi le vôtre, Monſieur, ajouta-t-il en s'adreſſant à Deſſorges: que l'aimable Henriette ſoit le lien de notre réconciliation. — J'y conſens, mais que Mademoiſelle daigne ſe reſſouvenir toujours que c'eſt à elle que je fais ce ſacrifice, & qu'elle reconnaiſſe à ce trait combien je lui ſuis dévoué. —

Dès que j'eus appaiſé ces deux fiers rivaux, je propoſai de rejoindre la compagnie. Je reparus dans le cercle ſans que mon abſence y eût été remarquée.

Nous ſommes revenus ſur les ſix heures du matin. La frayeur que m'a cauſée le ſpectacle de Luzi prêt à s'égor-

ger avec Deſſorges, m'a laiſſé une agitation que rien ne peut calmer : mon imagination troublée me peint ſans ceſſe cette réconciliation comme feinte. Monſieur Deſſorges doit haïr le Baron ; peut-être auſſi me haît-il moi-même: je l'ai quelquefois traité durement : ne ſaiſira-t-il pas ce prétexte pour s'en venger ? Toutes ces penſées me jettent dans une inquiétude horrible.

Adieu, ma chère, je te quitte pour écrire au Baron. J'ai des reproches à lui faire ſur la ſcène de cette nuit. Dieu veuille qu'elle ne nous ſoit pas funeſte !

LETTRE LX.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

QUELLE vivacité eſt donc la vôtre, Luzi? Quoi! la préſence de votre Henriette, que vous alliez déshonorer par un éclat, la crainte qu'elle ne vous fût enlevée pour jamais par une mère en courroux, le déſeſpoir où vous réduiſiez une amante, en expoſant des jours d'où dépendent les ſiens; quoi! tout cela n'a pas retenu votre impétuoſité naturelle! M. Deſſorges n'a aucun tort; le haſard le fait trouver près de nous, & vous allez, en furieux, lui en demander raiſon. Il ne pouvait répondre que comme il a fait. Tout eſt pacifié, & mes terreurs ſubſiſtent. Je tremble que cette réconciliation ne ſoit que ſimulée, qu'elle n'ait été faite que pour me raſſurer. Ah! Luzi, fallait-il ajouter à mes peines le ſupplice cruel d'avoir

à craindre pour tes jours? Homme ingrat! dans le même moment où je venais de te donner une preuve unique de mon amour, tu te laiſſes emporter à une vivacité qui pouvait nous perdre tous deux? Conçois-tu bien les reproches dont je puis t'accabler, mon ami? Faudra-t-il que ſans ceſſe j'aie à te pardonner? Ah! Luzi, que ce ſoit la dernière fois que tu aies beſoin de mon indulgence.... Mais ſi ta querelle avec M. Deſſorges n'était qu'aſſoupie, s'il allait t'offrir le combat! Dis moi avec franchiſe, l'accepterais-tu, expoſerais-tu tes jours pour réduire au déſeſpoir ta malheureuſe amante?..... L'honneur ſévère, ou plutôt un barbare préjugé t'en ferait un devoir..... Tout mon ſang ſe glace à cette affreuſe idée. Luzi, prends pitié de l'infortunée Henriette, évite un combat dont l'iſſue funeſte perdrait trop de victimes.

Fin de la première Partie.

LES DANGERS
DE
LA SYMPATHIE.

LES DANGERS

DE

LA SYMPATHIE;

LETTRES de Henriette de Belval, au Baron de Luzi, & de différentes perſonnes qui ont eu part aux principaux évènemens de ſa vie; rédigées & miſes au jour par M. NOUGARET.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES;

Et ſe trouve A PARIS,

Chez J.-FR. BASTIEN, Libraire rue S.-Hyacinthe, place S.-Michel.

M. DCC. LXXXV.

LES DANGERS
DE
LA SYMPATHIE.

LETTRE LXII.

Le Baron de Luzi, à Madame de Blainville.

AH! Madame, permettez-moi d'épancher mes douleurs dans votre ſein. La tendre amitié qui vous unit à Mademoiſelle de Belval, me fait un devoir de vous inſtruire de ſes nouvelles infortunes & des miennes. Le ſort pourſuit toujours avec la même rigueur votre amie, ou plutôt ſa cruelle mère ſe plaît toujours à la tyranniſer. Le traître Deſſorges s'eſt vengé lâchement, en lui inſpirant des ſoupçons. Ce qui vient de

m'arriver ne me prouve que trop la noirceur de ce perfide.

Nous étions chez Madame des Roches, où Madame de Belval faisait sa partie. Je crus ce moment favorable pour m'approcher de sa fille. Mais malheureusement nous tournions le dos à cet impitoyable Argus, & nous ne le vîmes pas quitter le jeu pour accourir de notre côté. Je ne me retournai qu'à la voix de ma barbare ennemie, qui, adressant la parole à l'objet de ma tendresse, lui dit, en me fixant avec colère, — éloignez-vous de ce jeune homme ; je vous apprendrai enfin à m'obéir. — Ma chère Henriette, frappée comme d'un coup de foudre, tombe évanouie; moi, j'oublie en ce moment Madame de Belval & les personnes qui m'entourent; je ne vois plus que mon Henriette; je m'élance sur elle, je la prends dans mes bras, je la presse contre mon sein, je tâche de la rappeller à la vie, je pousse des cris douloureux en proférant vingt fois le

nom de mon Henriette. Tout le monde eſt témoin de la violence de mon déſeſpoir. Une voix ſort de la foule, & propoſe de tranſporter Mademoiſelle de Belval dans une chambre voiſine ; auſſitôt je cours y dépoſer mon précieux fardeau, & je me joins à ceux qui s'empreſſent à la ſecourir. Mais tous les efforts furent long-tems inutiles. Je crus avoir perdu pour toujours l'amante qui m'attache ſeul à la vie. —— C'en eſt fait, m'écriai-je, il ne me reſte plus qu'à mourir avec elle. —— Calmez ce tranſport, me dit froidement Madame de Belval, elle me ſera rendue, & je ſaurai la conſerver, malgré toutes vos tentatives. —— Voyez, repris-je, l'état affreux où vous la réduiſez ; contemplez la malheureuſe victime de votre obſtination & de votre barbarie! Rien ne pourra-t-il vous attendrir en faveur d'un amour qui n'eſt criminel qu'à vos yeux, & que nous brûlons de ſanctifier au pied des autels ? —— Dans ce moment

votre triſte amie ouvrit les yeux, & ſa mère voulut tout de ſuite la ramener chez elle. En vain Henriette différa-t-elle de quelques inſtans ce cruel départ. Héla s! elle prévoyoit que nous ne pourrions plus nous revoir. Il fallut enfin nous ſéparer. J'offris de lui donner la main juſqu'à ſa voiture; Madame de Belval s'y oppoſa, & n'accorda cette faveur précieuſe qu'à l'indigne Deſforges. Quel regard douloureux Henriette me jeta en me quittant! il eſt encore au fond de mon cœur.

Lorſque Madame de Belval ſe fut éloignée, on me queſtionna beaucoup, avec le plus tendre intérêt, ſur la cauſe de ſon opiniâtreté à me refuſer ſa fille. Je racontai naïvement ce qui s'était paſſé juſqu'alors, & j'attribuai, comme je n'en doute pas, les procédés de cette mère cruelle à l'injuſte averſion qu'elle a pour ſa fille.

En Effet ſuivez toute ſa conduite, remontez même juſqu'à la naiſſance de

votre amie. Madame de Belval lui fait ſucer le lait d'une mercenaire confinée loin d'elle dans un malheureux village. Des bras de cette femme, elle l'a fait paſſer dans un Couvent & l'y retient comme dans un exil. Non ſeulement la maiſon paternelle lui reſte conſtamment fermée, mais dès qu'elle atteint l'âge où les les loix permettent de ſe conſacrer à la Religion, ſa marâtre, plutôt que ſa mère, tâche de la contraindre, par toutes ſortes de moyens, à prendre le voile. Outrée de la réſiſtance qu'elle éprouve, ſi elle cède aux prières de ſa ſœur & conſent que ſa fille à dix-huit ans, vienne faire connaiſſance avec ſa famille, c'eſt pour lui rendre la vie horriblement dure, & refuſer de l'établir, ſans même daigner m'apprendre les raiſons qui lui font rejeter mes vœux. Quelle induction tirer de tous ces faits? n'eſt-il pas naturel d'en conclure qu'ils ont été produits par une averſion décidée?

Je reprends le récit de mes infortunes.

Me doutant du coup que me préparait Madame de Belval, j'apoſtai quelqu'un à la porte de l'hôtel où elle logeait, afin d'être inſtruit de toutes ſes démarches. Deux jours après la ſcène que je vous ai décrite, on vint m'avertir que mon ennemie ſe préparait à m'enlever ce que j'avais de plus cher; je me jetai promptement dans ma chaiſe de poſte, & paſſai la nuit ſous les fenêtres de Madame de Belval, réſolu de ne point la perdre de vue, & de la ſuivre de loin, par-tout où elle irait. Vers les quatre heures du matin, je vis arriver ſa voiture, & la mère & la fille ne tardèrent pas d'y monter. J'eus la ſatisfaction de voir encore une fois mon Henriette; elle paraiſſait plongée dans la plus vive douleur. La voiture partit, je la ſuivis ainſi que je me l'étais propoſé, & le voyage s'eſt terminé à Paris.

Auſſi-tôt après mon arrivée, j'allai trouver cette femme qui m'avait conſeillé de me rendre à Marſeille; je lui

promis de la récompenſer au-delà de ſes ſouhaits, ſi elle faiſait parvenir une lettre à Mademoiſelle de Belval, & m'en procurait la réponſe. Cette femme eſt venue m'apprendre qu'elle eſt dans le couvent des Dames de L***, & qu'il eſt expreſſément défendu de la laiſſer parler à perſonne.

Le croiriez-vous, Madame, cette nouvelle ne m'a que légèrement affligée? J'aime mieux qu'Henriette ſoit éloignée de ſa mère, elle ſera plus heureuſe; & je me flatte qu'il me ſera plus facile de la voir.

N'admirez-vous pas comme la fortune ſe joue de deux amans! Elle nous entraîne d'un bout du Royaume à l'autre; elle nous procure quelques inſtans de bonheur, & nous le fait acheter par des peines toujours renaiſſantes.

Je m'apperçois qu'il eſt tems de terminer ma lettre. Je vous demanderais pardon, Madame, de ſon exceſſive longueur, ſi je ne vous avais entretenue

d'une perſonne qui vous eſt bien chère, & ſi je ne ſavais que l'amitié eſt toujours indulgente.

LETTRE LXIII.

M. Deſſorges, à M. de Roſainville.

JE t'écris, mon pauvre Roſainville, pour te dire adieu ; je vais faire un petit voyage de cent cinquante lieues ſeulement. La dot eſt ſur le point de m'échapper, & tu vois que ce ſerait un affront pour moi, autant qu'une perte ſenſible. Tout le manège que j'ai employé juſqu'à préſent a tourné contre moi. Mais les obſtacles, les mauvais ſuccès ne font que m'enflammér davantage. J'aurai la dot & la jeune perſonne, ou le diable s'en mêlera.

Je t'ai mandé dans ma dernière lettre que je ſoupçonnais un certain d'Ange d'être écouté de mon Iris. Je réſolus d'éclaircir mon doute, & l'occaſion ne tarda pas à s'en préſenter. Comme j'épiais conſtamment mon Aſtrée & ſon Céladon, pendant le tumulte d'une fête, au

milieu de la nuit, je vis ce d'Angel ſortir en faiſant un ſigne à Mademoiſelle de Belval, qui ne manqua pas de le ſuivre; & je m'avançai auſſi-tôt ſur leurs traces, favoriſé par le clair de la lune. Je marchai derrière eux à pas de loup, juſqu'à ce que je les viſſe entrer dans une eſpèce de caverne. Je fis le tour du rocher, & me plaçai de manière à pouvoir tout entendre ſans être apperçu. Tu ne croirais jamais, mon cher, à quoi ces deux tourterelles employèrent leur tems? Ce ne furent que tendres roucoulemens, interrompus ſeulement pour ſe becqueter. Ah! Roſainville, que n'étions-nous, l'un ou l'autre, à la place de cet amoureux tranſi! la pauvre amante n'aurait pas inutilement ſoupiré. Il y avoit une heure que j'épiais leurs exclamations & leurs ſoupirs, m'imaginant toujours que j'allais voir autre choſe, lorſqu'un maudit éternuement vint donner l'alarme à ces tendres & ridicules amours. D'Angel accourut à moi

comme un furieux : il n'avait pas tout-à-fait tort, j'avais troublé ſes innocens plaiſirs. Il me queſtionna de la manière la plus bruſque ; je répondis ſur le même ton. Nous étions prêts à ferrailler, lorſque l'amante toute effrayée, ſe jeta entre nous deux, & tomba évanouie : je crois, en vérité, que ce fut de chagrin d'avoir eu peu de ſatisfaction de l'amant qu'elle me préfère ſi mal-à-propos. Cet accident ne dura pas ; la belle reprit bientôt connaiſſance, & ce fut pour nous conjurer de nous embraſſer fraternellement. Je n'ai point été aſſez mal-adroit pour m'y refuſer : je voulais, en donnant cette preuve de déférence, lui faire oublier ma ſubite apparition. D'Angel n'héſita pas non plus à mettre bas les armes, & nous appliquâmes nos joues l'une contre l'autre, en ſigne de paix : mais que je l'aurais mordu de bon cœur !

Nous allâmes tous enſemble rejoindre la compagnie, eux fort mécontens ſans

doute de m'avoir rencontré, & moi ſingulièrement enchanté de ma découverte admirable, excellente pour me débarraſſer de ce M. d'Angel, qui m'impatientait depuis quelque tems. Mais écoute le meilleur : j'eus le bonheur d'apprendre, par leur converſation, que le nom de d'Angel ne ſervait qu'à cacher un Baron de Luzi, le même qui faiſait tourner la tête à la jeune perſonne, & que la mère ne voulait pas lui donner. D'après notre aventure nocturne, j'arrangeai mon plan pour le brouiller encore davantage avec Madame de Belval.

Le lendemain je me rendis chez elle, à mon ordinaire, &, en fin politique, je ne vins au fait qu'en employant de longs détours. Je commençai par me répandre en remerciemens ſur les bontés dont elle m'honorait ; je lui témoignai pathétiquement ma reconnaiſſance de ce qu'elle avait daigné permettre que j'euſſe l'audace d'aſpirer à ſon aimable fille. (Je ne ſais ſi je t'ai parlé de cet

heureux privilège.) Enſuite, affectant un air très-modeſte, je laiſſai entrevoir des craintes ſur le ſuccès de mes ſoins, & j'ajoutai que j'étais preſque sûr d'avoir un rival préféré. —— Qui vous inſpire cette idée, me dit-elle alors ? Mademoiſelle votre fille me témoigne beaucoup d'indifférence depuis l'arrivée d'un M. d'Angel. — Quel eſt ce M. d'Angel ? — Perſonne ne ſait d'où il vient, ni ce qu'il eſt venu faire à Marſeille ; du reſte il a l'extérieur le plus ſéduiſant, —& je peignis mon homme tellement au naturel, qu'il était facile de le reconnaître. Madame de Belval me parut frappée de l'extrême reſſemblance du portrait, mais elle n'en témoigna rien ; elle me pria ſeulement de lui faire voir de près l'homme que je venais de peindre. Il me fut aiſé de lui donner la ſatisfaction qu'elle deſirait. Le ſoir même dès qu'elle ſe fut miſe au jeu, le galant Baron alla ſe placer auprès de ſa Dulcinée. J'en avertis tout bas la mère, elle

quitta les cartes, courut droit à nos deux amans, qui ne s'attendaient guère à cet aſpect déſagréable. La pauvre enfant en fut ſi troublée, qu'elle s'évanouit, accident qui lui arrive ſouvent, ainſi que tu as pu le remarquer. Mais la ſcène que fit alors l'amoureux de Luzi, fut tout-à-fait extraordinaire ; elle ſervit à merveille à mes deſſeins : quand je lui aurais dicté ſon rôle, il ne s'en ſerait pas mieux acquitté. C'était le plus beau déſeſpoir, l'emportement le plus héroïque. Il accabla Madame de Belval de reproches ſi violens, ſi peu réfléchis qu'il redoubla l'inimitié qu'il inſpirait, & toute la fureur de la mère retomba ſur la fille, comme c'eſt l'uſage.

Le lendemain je n'eus rien de plus preſſé que d'aller chez la Dame pour voir les ſuites de cette aventure. Je la trouvai dans une colère épouvantable contre le Baron. Elle ſe plaignit longuement de la conduite de ce jeune audacieux, & elle m'informa de la jalouſie

qu'il avait conçue à mon égard, & elle venait d'en faire la découverte dans les lettres écrites à ſa fille. Puiſque j'inſpirais des ſentimens jaloux dans l'eſprit de l'amant favoriſé, n'en puis-je pas conclure que je faiſais naître quelques tendres ſentimens dans l'ame de la jeune perſonne ? Peut-être qu'ils ſe ſont diſſipés, lorſque le Baron s'aviſa de lui compter ma galante aventure de Toulouſe. La belle aura eu peur que je manquaſſe auſſi à ma promeſſe de l'épouſer. Mais avec une dot de deux cens mille livres, devait-elle craindre le même ſort?

Je ne renonce pourtant pas à l'eſpoir de la faire tomber dans mes filets. La mère meurt d'envie de m'avoir pour gendre. Elle me demanda ſi l'amour de ſa fille pour le Baron ne me rebutait point; je répondis que l'avantage de lui appartenir me ferait d'autant plus volontiers paſſer par-deſſus ce déſagrément, que j'eſpérais que mes aſſiduités & mes ſoins pourraient faire oublier mon rival.

Enchantée de ma façon de penſer, elle alla tout de ſuite ordonner à ſa fille de me regarder comme quelqu'un qui devait être ſon mari. Sans doute que la jeune perſonne ne s'eſt point ſoumiſe à de pareilles volontés ; car Madame de Belval revint un inſtant après fort émue, & me dit qu'elle était décidée à ramener ſa fille à Paris; qu'elle partirait dès le lendemain; que je n'avais qu'à venir l'y joindre le plutôt qu'il me ſerait poſſible, & qu'elle trouverait le moyen de ſe faire obéir.

Ce qui me déſole maintenant; c'eſt que le Baron a diſparu le jour même du départ de ſa maîtreſſe, & j'ignore la route qu'il a priſe. Je me doute cependant qu'il s'eſt rendu dans la Capitale ; mais qu'il tremble, il m'y trouvera ſur ſes pas ; s'il triomphe, je te jure que ſa victoire lui coûtera bien cher. Je vais mettre tout en uſage pour le traverſer, pour le déſeſpérer ; & tu me reconnaîtras à mes manœuvres & à

ma conſtance à pourſuivre ma proie.

Encore un mot, & je finis. Je ſuis preſque tenté de croire que la maîtreſſe de Luzi commence à troubler mon cœur. Le jour qu'elle s'évanouit, lorſque ſa mère dérangea le plaiſir qu'elle goûtait dans la conſervation de ſon amant, ſon mouchoir s'entr'ouvrit au moment qu'on la délaçait, & je fus frappé de l'éblouiſſante blancheur de ſa gorge... Ah! je l'épouſerai, je l'épouſerai, ne fût-ce que pour le plaiſir de la tourmenter après avoir mangé la dot.

Adieu, mon cher, je t'invite à venir paſſer quelque tems avec moi dans la Capitale: tu dois ſavoir qu'elle eſt le ſéjour des vrais plaiſirs. On végète en Province, on ne jouit réellement de la vie qu'au milieu du tourbillon de Paris. En attendant que tu viennes te refaire de tes amuſemens monotones, je te promets la ſuite de mes aventures, lorſqu'elles ſeront dignes de piquer ta curioſité.

tandis que tu ſoupires noblement pour les beaux yeux de ſa caſſette. Mais ne pouvez-vous pas vous arranger enſemble ? laiſſe-lui ſa maîtreſſe, il te cédera ſans peine la dot, car c'eſt le garçon de France le moins intéreſſé.

LETTRE LXV.

Madame de Blainville, au Baron de Luzi.

IL faut donc, Monſieur, que nous ayons ſans ceſſe à gémir ſur le ſort de notre chère Henriette! je me doutais que tôt ou tard Madame de Belval ſerait informée de votre ſéjour à Marſeille, & je craignais pour ſon aimable fille les ſuites de ſon reſſentiment. Je conçois toujours moins les raiſons qui l'engagent à vous la refuſer. Vous croyez qu'elle y eſt excitée par la haine que lui inſpire cette intéreſſante créature. Ce ſentiment eſt ſi peu naturel dans une mère, & Henriette doit ſi peu le faire naître, que je ne puis me perſuader que Madame de Belval ſoit capable de l'éprouver.

Madame Deſtinouſe eſt déſolée du triſte ſort de ſa nièce; elle écrit à ſa ſœur, & la conjure, de la lui renvoyer. Nous avons penſé que ce ſerait

un moyen de la ſouſtraire aux perſécutions dont elle eſt la victime, en attendant que nous puiſſions trouver le moyen de faire ſon bonheur & le vôtre. Oh! que cet arangement nous conviendroit à tous! Vous, Monſieur l'amoureux, vous auriez le plaiſir de la voir tout à votre aiſe... à la grille s'entend; mais pour les amans un parloir ne laiſſe pas d'avoir ſon prix; & vous lui écririez vingt fois par jour, ſi l'envie vous en prenait. Le bonheur de Madame Deſtinouſe & le mien vaudraient bien le vôtre, ne vous en déplaiſe; nous jouirions de la converſation de la charmante Henriette. Le cœur me palpite, quand je ſonge à la félicité qu'un inſtant peut procurer à quatre perſonnes. C'eſt de Madame de Belval qu'il dépend de faire cet inſtant délicieux. Auſſi-tôt que nous aurons une réponſe, je vous en ferai part.

LETTRE LXVI.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

QU'IL eſt doux, chère Henriette, de rendre vaines les meſures que prend ſucceſſivement contre nous une mère auſſi injuſte que barbare ! quel avantage a-t-elle retiré des voyages qu'elle t'a fait faire ? & que gagne-t-elle aujourd'hui de t'avoir réleguée dans un Couvent dont la ſévérité de ſes ordres te fait une priſon ? L'amour franchit tous les obſtacles ; aux merveilles qu'il opère chaque jour, il joint celle de m'avoir transformé en Jardinier. Je préfère ma bêche à tous les ſceptres ; ils ne me vaudraient que de la grandeur, & elle me procure la ſatisfaction de te voir. Le bonheur dont je jouis me ſemble imparfait, quand je ſonge aux plaiſirs enchanteurs que j'ai goûtés auprès de toi ; mais il devient une

félicité ſans égale, quand je conſidère le deſtin affreux qui aurait été mon partage, ſi j'en euſſe été privé.

Dès que j'eus découvert le Couvent où tu étais confinée, je n'ai eu rien de plus preſſé que d'en faire pluſieurs fois le tour, me flattant, que je parviendrais à t'appercevoir. Déſeſpéré que tous mes ſoins fuſſent inutiles, je retournai à la femme du domeſtique, qui m'avoit été ſi utile, dans le deſſein d'en tirer quelques lumières pour de nouvelles tentatives. A force de l'interroger, je découvris que le Jardinier de cette maiſon étoit ſon parent. Auſſi-tôt je l'envoyai chercher, & l'engageai à me ſervir. Cet homme ne tarda pas à venir m'inſtruire que les fenêtres de ſa chambre donnaient ſur le jardin. Alors je lui propoſai de me prendre pour garçon Jardinier. Il crut d'abord que je plaiſantais; mais un préſent que je lui fis, l'eut bientôt perſuadé de ma ſincérité. Les difficultés une fois levées, il ne fut plus queſtion que du

coſtume

coſtume ſous lequel je devois paraître ; il courut me chercher les habits néceſſaires ; je m'en revêtis ; nous ſortîmes enſemble par une porte de derrière, & nous marchâmes vers ton couvent, je paſſai le reſte de la journée dans le jardin, les yeux attachés ſur ſes croiſées, tout en feignant de m'occuper de quelque ouvrage ; mais tu ne parus point. Je me flattai d'être plus heureux le lendemain ; mes eſpérances furent encore trompées. Enfin le troiſième jour ta fenêtre s'ouvrit, tu te montras à mes regards. Jamais je ne t'avois trouvée ſi belle ; la pâleur de ton teint, une douce mélancolie répandue ſur ton viſage, te rendaient encore plus intéreſſante que la première fois que je te vis dans tout l'éclat de tes attraits. Dieu ! quels tranſports agitaient ton amant ! j'aurais voulu pouvoir te dire : calme ta douleur, ô chère & tendre amie ; vois Luzi, reconnais, à travers ce déguiſement, un homme qui t'adore, & dont toute la félicité eſt de te donner

des preuves de ſon amour. Mais il me fallut garder le ſilence. Admire la bizarrerie de mes ſentimens; tous mes deſirs étaient de te revoir; & à peine mes vœux ſont-ils comblés, que j'éprouve une triſteſſe qui m'était inconnue. J'étais au déſeſpoir que tes regards ne ſe fuſſent pas fixés ſur moi. Je ne me conſolai qu'en me promettant, la première fois que tu reparaîtrais, de faire en ſorte d'attirer ton attention de mon côté.

L'après-dîner, tu r'ouvris ta croiſée; je me mis auſſi-tôt à touſſer, juſqu'à ce que tes yeux rencontraſſent les miens, & que je m'apperçuſſe que tu m'obſervais. Tu reconnus ſans peine ton amant à l'expreſſion de ſes regards : ta ſurpriſe & ta joie me l'annoncèrent. Je crus devoir me haſarder à te faire des ſignes; & mon bonheur fut au comble quand je te vis y répondre. Non, rien n'approche des délices que je goûtai dans cet inſtant.

Nous avons donc vaincu tous les obſtacles qui nous ſéparaient! nous ſommes

réunis ; nous nous voyons en dépit de la tyrannie & de ſes ſurveillans ! nous pourrons nous dédommager, par une correſpondance aſſidue, de la privation de ces entretiens qui répandaient un baume ſalutaire ſur nos douleurs... Que dis-je ! l'amour ne nous fournira-t-il pas des moyens de nous dire encore combien nous nous aimons? N'en doutons pas, puiſqu'il nous fait triompher chaque jour de tous les obſtacles qu'on nous oppoſe, & qu'il m'a ſuggéré un expédient pour te faire parvenir mes lettres.

LETTRE LXVII.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

J'ÉTAIS au comble de l'infortune; Luzi m'eſt apparu, & j'ai retrouvé le bonheur. O toi qui viens répandre mille douceurs ſur des jours livrés à l'amertume! toi que j'implorais dans ce triſte ſéjour, ſans eſpérer que mes ſoupirs te parvinſſent jamais! ton amante ſent tout le prix de ta généreuſe conſtance, de tes ſoins à calmer ſes peines. L'ardeur avec laquelle tu ſurmontes les obſtacles qu'on apporte à notre paſſion, ſera toujours gravée dans mon ame. Ce ſouvenir remplira délicieuſement ma penſée pendant ton abſence, & me diſtraira de l'image de la cruauté d'une mère que j'ai ſi tendrement chérie..., grand Dieu! comment ai-je mérité l'affreux traitement que j'éprouve? Mon ami, je n'ai pas vécu depuis

l'inſtant fatal où nous fûmes ſurpris enſemble. Je prévis dès lors tous les maux qui allaient fondre ſur nous. Cette crainte trop fondée cauſa ſeule ce long évanouiſſement pendant lequel tu fis tant de reproches à ma mère. Son averſion pour nous en aura été redoublée : nous ne pouvons plus eſpérer qu'elle revienne à ton égard ni au mien.

Tu n'as pas d'idée, mon ami, de l'horrible nuit que je paſſai : mon imagination effrayée ne me repréſentait qu'un enchaînement de malheurs ; les ſonges les plus affreux ſe ſuccédèrent tour-à-tour. Tantôt on me forçait de m'unir, aux pieds des Autels, à un autre que toi; tantôt on me jetait dans le fond d'un déſert, où ſeule avec mon déſeſpoir, j'implorais à grands cris la mort. Mais le ſonge le plus cruel fut celui qui me repréſenta des barbares s'efforçant de t'arracher d'entre mes bras; je te vis percer de coups en me défendant, & ton corps ſanglant vint tomber

à mes pieds... Dieu ! j'en frémis encore. L'excès de mon saisissement suspendit mon sommeil, & mes larmes coulèrent avec une abondance qui calma quelque tems la violence de ma situation.

Délivrée de ces fureurs fantastiques, je n'en fus pas plus rassurée sur ton compte, je n'étais occupée que de ce que tu éprouverais en me voyant encore enlevée à ta tendresse ; j'aurais voulu pouvoir t'instruire de mon sort ; mais j'étais renfermée comme une criminelle ; Madame de Belval entrait seule dans ma chambre. Elle vint le lendemain, du ton le plus caressant, me proposer d'épouser M. Desforges. —— L'indigne Desforges, m'écriai-je avec un mouvement d'horreur ! & que deviendrait l'infortunée qu'il a séduite, que deviendrait son malheureux enfant, s'il contractait un autre mariage que celui dont la probité lui fait un devoir ? —— Vous êtes dans l'erreur, Mademoiselle ; il est peu d'hommes qui n'ait eu des espèces

d'engagemens avec ces femmes qui ſont la honte de leur ſexe. S'il fallait qu'ils les épouſaſſent lorſqu'ils en ont des enfans, que ſeraient les mœurs de la ſociété? — Mademoiſelle de Borchamp eſt une fille honnête, à qui on ne peut reprocher que trop de faibleſſe pour l'homme qui l'a perdue. — Vous êtes intéreſſée à prendre le parti de ces filles-là, vous qui vous livrez à un amour que je condamne! J'ai tout tenté pour prévenir le déſordre de votre conduite. Je ſuis allée juſqu'à faire violence à mon inclination en me répandant dans le monde, afin de tâcher, par les diſſipations qu'il offre, de vous guérir de votre folle paſſion. Vous avez profité de la liberté que je vous laiſſais, pour voir aſſiduement un homme qui ne vous convient pas, un homme ſur le compte duquel je me ſuis ſi ſouvent expliquée. Eh bien! puiſque la douceur ne fait que vous enhardir, je ſaurai agir différemment! choiſiſſez ou de M. Deſſorges,

ou d'un Couvent. — Si vous m'offriez la mort ou bien un pareil époux, je préférerais sans balancer la mort la plus affreuse : jugez si j'hésite à faire un choix. — Eh bien ! vous serez satisfaite : & vous n'aurez plus dans votre mère qu'une ennemie implacable. — Elle me quitta après ces terribles paroles, & ferma la porte de ma prison avec la dernière fureur.

Tout le reste du jour, je fus en proie à des réflexions déchirantes : je parcourais avec horreur mes infortunes passées, & ne me représentais qu'en frémissant, celles qui nous menaçaient encore. Ma douleur la plus vive était de troubler la félicité dont tu aurais joui sans moi... Mais pouvais-tu être heureux sans ton amante ? Dans la foule des conquêtes qui auraient pu plaire à ta vanité, aucune femme n'aurait satisfait ton cœur, ne t'aurait aimé avec cette délicatesse, cette sensibilité que tu trouveras toujours dans ton Henriette ?

Ces diverſes idées m'agiterent juſqu'au moment où l'on m'annonça qu'il fallait partir. Je me traînai à la voiture comme s'il s'était agi d'aller au ſupplice. Eh! n'en était-ce pas un pour moi ! je me ſéparais de Luzi : je reſtai abſorbée dans ma douleur pendant toute la route, lorſque nous arrivâmes à Paris, on me renferma encore dans ma chambre ; le lendemain, on m'en tira pour me reléguer dans cette retraite. Devais-je ſoupçonner qu'elle allait devenir pour moi le ſéjour du bonheur ? Si j'avais prévu cet heureux changement, les jours que j'ai paſſés avant celui qui t'offrit à ma vue, n'auraient pas coulé au ſein de la triſteſſe, l'eſpérance de te revoir aurait adouci mes peines.

Peins-toi, mon ami, la ſurpriſe, le raviſſement que j'éprouvai, quand tu parus à mes yeux ; je crus d'abord qu'un Dieu bienfaiſant me préſentait une image chérie pour ſuſpendre mes douleurs par une douce illuſion. Enfin, ne

pouvant plus douter de mon bonheur, que je te ſus gré des preuves réitérées de ton amour!... O, ma mère, ceſſez de nous perſécuter; ſi vous prétendez nous ſéparer pour jamais, tous vos efforts ſont inutiles. Cher Luzi, quoi qu'elle faſſe, & malgré tout l'univers, je t'aimerai au-delà même du tombeau; ſi l'on n'eſt point inſenſible chez les morts.

LETTRE LXVIII.

Henriette, à Madame de Blainville.

DE nouvelles infortunes m'ont conduit à un nouveau bonheur. C'eſt ſous la forme d'un Jardinier que mon cher Luzi m'adreſſe aujourd'hui ſon hommage. Ce déguiſement lui convient à merveille; il a toute la franchiſe & l'honnêteté des mœurs villageoiſes.

Nos vœux ne ſe ſont pas long-tems bornés au plaiſir de nous voir de loin; nous deſirâmes mutuellement de rendre notre ſatisfaction encore plus délicieuſe. L'active induſtrie du Baron trouva moyen de combler une partie de nos ſouhaits. Un jour que j'étais à la promenade dans le jardin, il imagina de lier une lettre à une pierre qu'il jeta à quelques pas de lui. Je me doutai du ſtratagême, je ramaſſai la pierre ſans affectation, & la

mis dans ma poche, profitant de l'exemple qu'il m'a donné, je laiſſerai tomber, en paſſant près de lui, les lettres que j'aurai à lui faire parvenir; & notre correſpondance ſera auſſi ſuivie que ſi nous n'éprouvions aucune contrainte.

Je défie à préſent le ſort de jamais nous ſéparer; il pourra bien nous ſuſciter des traverſes; mais l'amour de Luzi, en éclairant toutes les manœuvres qu'on pourra tramer contre nous, les rendra toujours vaines.

Ne ſois donc plus inquiette, ma bonne amie, ſur la deſtinée de la tendre Henriette, elle ſera heureuſe tant qu'elle conſervera l'amour de Luzi & l'amitié de ſa chère Sophie.

LETTRE LXIX.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

DIS-MOI donc, mon amie, quel eſt ce nouvel Argus qui rode ſans ceſſe autour de nous? ſerait-ce encore par l'ordre de ta mère que cette béguine nous épierait? Elle ne quitte preſque pas ſa fenêtre, d'où elle ne s'occupe qu'à m'examiner; & lorſque tu deſcends au jardin, elle ne manque pas de t'y ſuivre. Que de plaiſirs elle me dérobe! je n'oſe plus te fixer de toute la journée; je ne peux plus puiſer dans tes regards ce trouble enchanteur qui enivre mes ſens; il faut qu'une froide contrainte cache l'amour que tu m'inſpires, pourquoi ſommes-nous ſans ceſſe contrariés juſques dans les moindres choſes? N'était-ce pas aſſez d'être privé de la douceur de te parler

& de t'entendre ? Le ſort jaloux m'enlève juſqu'au bonheur que je goûtais à lire dans tes yeux l'excès de ta tendreſſe. Quand ſe laſſera-t-il de nous perſécuter ?.. Ma chère amie, forçons-le, par notre conſtance, à nous être un jour plus favorable.

LETTRE LXX.

Mademoiſelle de Belval, au Baron de Luzi.

IL eſt vrai, mon ami, que nous ſommes ſouvent malheureux; des ſurveillans nous obſervent toujours & s'oppoſent aux épanchemens de nos ames. Mais celui dont tu te plains n'eſt point appoſté par Madame de Belval. Peux-tu te tromper au motif qui l'engage à te conſidérer ſans ceſſe? reconnais l'impreſſion que tu as faite ſur ſon cœur. Madame de Valmant) c'eſt le nom de la Religieuſe qui te cauſe tant d'inquiétude) n'a pu te voir ſans reſſentir la plus vive émotion. Je n'ai pas eu de peine à m'en appercevoir aux éloges animés qu'elle ne ceſſe de faire de toute ta perſonne. La conformité de nos goûts nous a réunies; j'ai du moins la douceur de m'entretenir de mon amant. Comme nous nous promenions hier enſemble: — Voyez

ce Jardinier, me dit-elle, quel air noble & diſtingué ſous cet habit ruſtique ! ſans doute qu'il n'eſt point né dans l'état de baſſeſſe où le réduit la mauvaiſe fortune. Abordons-le, tâchons de ſavoir le ſecret de ſa naiſſance & quels ont été ſes malheurs. —— Tu penſes bien que je n'héſitai pas à la ſuivre. Ton trouble fut extrême quand nous t'abordâmes, & fut égal au mien, lorſque j'entendis le ſon de ta voix, qui depuis ſi long tems n'avait frappé mon oreille. Je vis tes regards chercher avidement les miens; mais je ne ſais à peine te regarder, dans la crainte que nous ne vînſſions à nous trahir : tu te coupais tellement dans tes diſcours, que je tremblais que notre ſecret ne nous échappât par la joie trop vive qui pouvait éclater dans nos yeux.

Après t'avoir quitté, la bonne Religieuſe ne tarit point ſur ton éloge. —— N'en doutons pas, me dit-elle, il eſt d'une naiſſance bien au-deſſus de ſon

état. Avez-vous fait attention à ſon embarras pour répondre aux queſtions que je lui feſais ? D'ailleurs que ſon langage eſt pur, & qu'il lui échappe de traits d'eſprit ! Il doit être bien malheureux, puiſqu'il eſt tombé dans une telle infortune. Que je voudrais pouvoir changer ſon ſort ! avez-vous remarqué, ajouta-t-elle, après un moment de ſilence, avez-vous remarqué la touchante ſenſibilité qui brillait dans ſes yeux ? ——Mon cœur applaudiſſait à tous les éloges ; cependant je feignis de les entendre avec froideur, & j'y répondis avec le plus d'indifférence qu'il me fut poſſible d'affecter.... O mon ami ! on me demande au parloir.... Je ne ſais d'où provient l'effroi que j'éprouve. Serait-ce une viſite de ma mère ?... Je ſuis donc encore heureuſe, puiſque je crains de voir changer mon ſort ?.... Modère ton impatience ; je t'apprendrai tout-à-l'heure quelle eſt cette viſite inquiétante. . . .

. . . . . .

Tu aurais peut-être peine à deviner par qui j'étais attendue au parloir. C'était par Desforges lui-même. Juge de mon étonnement lorsque je l'ai apperçu. —— Quoi ! vous êtes dans ce pays-ci, m'écriai-je! —— Oui, Mademoiselle, j'y viens passer quelques mois. Mais quelle satisfaction pouvais-je y goûter, si j'avais été privé de la douceur de vous voir ? à force d'instances auprès de Madame de Belval, elle s'est à la fin laissée fléchir à mes prières. —— Vous êtes plus heureux que moi, car elle est toujours inflexible aux miennes. —— Il est vrai que son obstination est sans exemple de refuser de vous unir à un homme que vous aimez & qui vous convient à tant d'égards. Je lui en ai parlé à diverses reprises; elle m'a constamment répondu qu'elle avait des raisons très-fortes, que la charité chrétienne lui empêchait de divulguer. —— Ainsi elle ajoute à la persécution qu'elle exerce envers moi, la calomnie contre un homme que j'ido-

lâtre. Si les griefs de ma mère étaient réels, ſi elle avait des reproches eſſentiels à faire à M. de Luzi, ſon premier ſoin n'aurait-il pas été de m'en avertir? — Je lui ai objecté tout ce que vous venez de dire; elle m'a repliqué qu'elle avait eſpéré de rompre votre inclination en vous éloignant de celui qui en était l'objet. — Aſſurez-la bien, je vous prie, qu'elle s'en flatte en vain. — J'admire votre fermeté; mais vous vous préparez un ſort bien malheureux: vous paſſerez vos plus belles années dans ce triſte ſéjour. — Mais un tems viendra où les loix me permettront de diſpoſer de ma main. — Ce tems eſt encore éloigné; vous n'avez que dix-huit ans. Et qui vous répondra de la conſtance du Baron? — Je connais ſon cœur, & ſuis certaine qu'il eſt incapable de changer. — Vous êtes privés l'un & l'autre du bonheur de vous voir & de vous écrire: peut-être même chacun de vous ignore-t il dans quel lieu habite préſentement

l'objet de ſa tendreſſe. Je m'offre à faire des perquiſitions pour découvrir M. de Luzi; je pourrai même me charger de vos lettres mutuelles, & vous amener quelquefois cet heureux amant. — Je l'ai remercié de l'intérêt qu'il me témoignait, & j'ai détourné adroitement une converſation qui commençait à devenir embarraſſante.

Voilà mot à mot quel a été l'entretien que je viens d'avoir avec M. Deſſorges. Il ne m'a point parlé qu'il ſe flattât de m'épouſer un jour : ſans doute qu'il ignore le deſſein qu'avait formé ma mère. J'eſpère que l'empreſſement qu'il montre à nous être utile, fera diſparaître dans ton eſprit l'idée que c'eſt lui qui nous deſſervit auprès de Madame de Belval. Il peut avoir le plus grand tort vis-à-vis de Mademoiſelle de Borchamp, mais je ne lui crois pas une ame auſſi affreuſe que celle que tu lui prêtes.

Tu ne te plaindras pas de moi; cette lettre eſt d'une longueur fort raiſonna-

ble. Adieu, j'ai laiſſé courir ma plume au gré de mon cœur : n'ayant plus la douceur de te parler, il faut bien que je m'en dédommage en goûtant la ſatisfaction de t'écrire.

LETTRE LXXI.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

PEUX-TU être trompée par la fauſſe amitié de Deſſorges ? Divine Henriette ! tu connais peu les hommes, tu les juges d'après ton cœur ; & comme il eſt incapable d'impoſture, tu ne ſaurais croire à celle des autres. Sois sûre que ſous les apparences du zèle, il ne cherchait qu'à nous trahir. Défie-toi donc de ce traître qui outrage l'amour & la nature, en ne voulant pas reconnaître ſon enfant, il eſt capable de toutes les perfidies. Je le juge d'après ſa conduite paſſée, & non parce qu'il a eu le projet de te plaire. Si je le haïſſais parce qu'il s'eſt montré mon rival, il faudrait donc que j'abhorraſſe tous les hommes qui t'ont vue, car aucun n'a certainement pu t'appercevoir ſans deſirer vivement d'être aimé de toi.

Mais je déteſte ce Deſſorges à cauſe de ſon abominable caractère. Je l'entrevis hier à la Comédie Françaiſe; il était avec ta ſœur Madame Deſtanger, & il a eu l'audace de me fixer. Je le fixai à mon tour, & lui fis détourner la vue.... Mais c'eſt aſſez nous entretenir de ce perſonnage mépriſable; occupons-nous d'objets plus intéreſſans; ſongeons à la félicité dont nous jouiſſons en dépit de tout ce qu'on a fait juſqu'à préſent pour nous rendre malheureux.

Cependant l'eſtime ou la bienveillance que j'inſpire à la vieille Religieuſe, me remplit d'une vive inquiétude. J'allai hier au jardin de très-bonne heure; je la trouvai qui ſe promenait; dès qu'elle m'apperçut, elle s'avança vers moi, & me demanda comment je pouvais faire pour ſupporter la fatigue d'un travail qui paraiſſait au-deſſus de mes forces. Je lui répondis, en affectant un ton niais, que je m'y étais accoutumé dès mon enfance. De queſtions en queſtions, elle

m'en fit une qui faillit à me déconcerter; elle voulut ſavoir ſi j'étais amoureux; je ne ſais ce que je lui balbutiai, car lorſqu'on a le cœur rempli de la plus vive tendreſſe, peut-on aſſurer qu'on eſt indifférent? heureuſement que cette importune queſtionneuſe ayant découvert pluſieurs Réligieuſes qui venaient de notre côté, prit le parti de continuer ſa promenade.

Que je maudis l'intérêt qu'elle s'aviſe de prendre à ma perſonne! je tremble qu'elle ne ſe doute enfin de notre intelligence.

Ses attentions obligeantes à mon égard, & dont je me paſſerais volontiers, ſont réellement un contre-tems facheux; mais il eſt écrit que nous ſerons tourmentés de toutes les manières. O Ciel! quand daigneras-tu finir nos peines? Tout ce que j'entrevois de plus certain dans l'avenir, c'eſt que notre amour doit durer autant que notre exiſtence. Il faut que je compte bien ſur celui d'Henriette, pour le mettre en parallèle avec le mien.

LETTRE

LETTRE LXXII.

Le Baron de Luzi, à Mlle. de Belval.

O DIEU ! je ne ſais que penſer. Dois-je m'alarmer ou m'applaudir de mon ſort ?.... Tu vas partager le trouble que j'éprouve, & te réjouir ou t'affliger avec moi. Comme je prenois la plume pour t'écrire, le Jardinier du Couvent eſt venu m'avertir que Madame de Valmont me demandoit au parloir. Quelle eſt ſon intention ? m'a-t-elle reconnu ? veut-elle me conſeiller de me retirer prudemment ? Eſt-ce avec le Baron de Luzi qu'elle prétend avoir un entretien, ou ne ſe propoſe-t-elle que de parler tout ſimplement au garçon Jardinier ? Quelque danger que je redoute, il faut me rendre à ſon invitation, & faire en ſorte qu'après les marques de bonté qu'elle m'a données, elle ne devienne pas mon

ennemie. Je t'informerai, au retour, de ce qui ſe ſera paſſé dans cette entrevue intéreſſante. . . . . .

. . . . . .

J'en ſuis quitte, & je reſpire; il me ſemble qu'on m'a délivré d'un poids affreux. Madame de Valmont m'attendait avec impatience, & je connus à ſon air gracieux qu'elle n'avait rien d'affligeant à me dire. — J'ai une envie extrême de cultiver des fleurs, s'écria-t-elle dès qu'elle m'apperçut; mon ami, ne pourriez-vous pas m'en procurer? — Je l'aſſurai que la choſe était très-facile. — Eh bien! aſſeyez-vous, a-t-elle pourſuivi, & vous m'expliquerez les ſoins qu'il faudra que j'en prenne. — J'ai obéi, & j'étais fort embarraſſé de parler d'un art auquel je n'entends preſque rien; mais j'ai payé de hardieſſe, perſuadé qu'emportée par ſa manie d'entaſſer queſtion ſur queſtion, elle ferait peu d'attention à ce que je lui dirais. En effet elle n'a pas tardé à perdre de vue l'objet de

ſes demandes, & s'eſt informée tout-à-coup à quoi je m'occupais lorſque le mauvais tems m'empêchait de travailler dans le jardin. J'allais répondre, quand elle a voulu ſavoir ce que je faiſais les Dimanches & Fêtes : vous les paſſez ſans doute, a-t-elle ajouté, avec la fille dont vous êtes amoureux & que vous recherchez en mariage ? — Comme elle achevait ce propos, une voix qui venait du parloir voiſin & que j'ai reconnue pour celle de Deſſorges, m'a fait treſſaillir juſqu'au fond de l'ame. Je ne ſavais plus que répondre au babil de Madame de Valmont, quand, pour achever de me troubler, j'entendis le ſon de ta voix, qui me pénétra en même tems & de plaiſir & de douleur. J'étais déſeſpéré qu'un Deſſorges jouît d'une félicité qui m'était ravie. Dès ce moment je laiſſai la Religieuſe parler ſeule, toute mon attention était de ſaiſir quelques mots de votre converſation ; mais je n'ai pu diſtinguer que mon nom, que vous avez

prononcé plusieurs fois. Madame de Valmont s'apperçut de mon trouble, & j'ignore pour quoi elle ne parut point m'en savoir mauvais gré. Elle m'interrogeait, je répondais par monosyllabes; j'allais même garder tout-à-fait le silence, heureusement que Desforges sortit enfin; alors je me mis à tousser bien fort, dans l'espérance que tu te douterais que ce pouvait être moi, mais cet expédient ne me réussit point. Voulant avoir au moins la satisfaction d'entendre parler de toi, je me hasardai à demander quelle était la personne que je venais d'entendre passer. C'en fut assez pour fournir à la Religieuse un discours d'une demi-heure; elle me raconta quelle était ta famille; combien Madame de Belval était mécontente d'un attachement qu'elle ne pouvait rompre; elle me parla de Desforges, des vues qu'elle lui soupçonnait; enfin elle me dit des choses que je savais beaucoup mieux qu'elle, mais que j'entendais avec plaisir, parce qu'il était

ſouvent queſtion de mon Henriette. Je l'écouterais encore, ſi, fatiguée d'avoir tant parlé, elle ne s'était aviſée de ſonger que j'avais des devoirs à remplir, & ne m'avait congedié, après m'avoir fortement invité à la venir voir le plus qu'il me ſerait poſſible.

Ecoute, cette bonne Religieuſe pourrait, ſans le ſavoir, être utile à notre amour. Tâche de former une liaiſon particulière avec elle : je t'avertirai des momens où je viendrai la trouver, &, ſans affectation, tu te rendras dans notre parloir.

Je joins ici une lettre que je viens de recevoir pour toi de la part de Madame de Blainville, qui m'écrivit, il y a quelque tems, que ta tante l'Abbeſſe ſollicitait vivement ſa ſœur de nous unir enſemble. Cette lettre va t'informer ſans doute du ſort qui nous eſt deſtiné... Si ta mère commençait à ſe laiſſer fléchir, quelle ſerait notre félicité !.... Mais devons nous en attendre le bonheur ?...

Mon adorable Henriette, il dépend de toi que tous nos vœux ſoient comblés.

LETTRE LXXIII.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

JE n'étais donc point séduite par une douce erreur, mon bon ami, c'était bien toi que j'entendis hier, en sortant du parloir. J'eusse voulu pouvoir m'en éclaircir, & entrer dans le lieu d'où ta voix m'avait frappée; mais la crainte de nous trahir me retient sans cesse. Madame de Valmont sortit du parloir, & je tâchai de savoir quelle était la personne qu'elle venait de quitter : elle s'opiniâtra à m'en faire mystère.

Il est vrai que Desforges t'a nommé plusieurs fois dans sa dernière conférence avec moi; il m'a dit qu'il t'avait vu à la Comédie, & qu'il était bien étonnant que tu n'eusses fait aucune démarche pour me découvrir.

Je t'envoie la lettre de Madame de

Blainville, tu verras la réponſe de ma mère, & que nous avions raiſon de n'en rien eſpérer.

Tu me dis, dans ta dernière lettre, qu'il ne tiendrait qu'à moi que nous fuſſions heureux. Ah! ſi je ſuis maîtreſſe de changer notre ſort... Mais que puis-je faire? les loix me condamnent d'attendre que j'aie atteint ma vingt-cinquième année. Une mère cruelle ſe plaît à nous rendre malheureux. Ah! cher Luzi, je t'ai connu trop tôt.... Que dis-je? la douceur de t'aimer, malgré les peines que j'éprouve, me paraîtra toujours préférable à la froide indifférence qui ſerait mon partage, ſi je ne te connaiſſais point encore.

Je ſuivrai le conſeil que tu me donnes; je m'efforcerai de gagner l'amitié de la bonne Religieuſe qui ſent pour toi un ſi vif intérêt. Elle nous procurera ſûrement le moyen de paſſer quelques inſtans enſemble. Mais tout ſerait perdu, ſi elle venait à s'appercevoir de notre

intelligence. Toutes les Religieuſes plaignent ma mère qui ſe récrient contre ma déſobéiſſance & mon ingratitude. Tâchons neanmoins de profiter de la reſſource que le Ciel nous envoie : avec de la prudence, nous éviterons peut-être les ſoupçons.

LETTRE LXXIV.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

QUOI ! la divine Henriette eſt condamnée à paſſer le tems le plus précieux de ſa vie dans une dure captivité ! ſi tu peux te réſoudre à cet affreux ſacrifice, dois-je y conſentir, moi pour qui la victime voudrait s'immoler ? Non, je préférerais plutôt de te paraître infidèle & d'aller attendre loin de toi une mort lente & douloureuſe. L'amour & les loix te forcent, dis-tu, d'enſevelir dans la retraite tes plus belles années, juſqu'à l'heureux jour où il te ſera permis de diſpoſer de ta main ? Mais nous ſommes les maîtres de l'avancer, cet inſtant fortuné. Une prompte fuite peut te ſouſtraire au tyran qui ſe plaît à te faire traîner dans l'infortune le tems de la vie qui ne devrait être qu'un délicieux

enchaînement de bonheur. Viens, mon Henriette, viens jurer à la face du Ciel de ne plus vivre que pour moi. Le parti que je te propose sert à punir l'injustice & la barbarie des parens. Pourrais-tu hésiter à me suivre? n'es-tu pas sûre de mon cœur? ne suis-je pas ton époux? Songe aux cruautés qui te font gémir depuis si long tems; songe à la félicité dont elles vont être suivies; représente-toi mon désespoir, si tu refusais de céder à mes instances. Cet instant est peut-être le seul qui nous reste pour assurer notre bonheur. J'ai tout arrangé, tout prévu: une fenêtre du Couvent donne sur les toits d'une maison voisine, où loge le Jardinier, j'y monterai vers minuit, & te faciliterai les moyens d'y descendre; nous aurons à deux pas une chaise de poste, & nous serons hors du Royaume avant qu'on ait songé à nous arrêter. Cette nuit même nous réunira pour jamais... O Dieu! si tu allais craindre de combler les vœux du plus tendre amant! ce ne

ſerait plus Madame de Belval qui ſerait ma cruelle ennemie... Mais chaſſons cette affreuſe idée; Henriette ne peut vouloir que ma félicité. C'eſt au pied des Autels que je vais faire le ſerment de vivre & de mourir pour toi : ſerment cher & ſacré, avec quelle ardeur ne ſeras-tu pas rempli !

Fais-moi réponſe ſans délai... Comme je vais frémir en la recevant ! elle me pénétrera de joie ou de douleur.... Elle ſera favorable, tu m'aimes trop pour vouloir me donner la mort.

LETTRE LXXV.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

O Ciel ! que me proposes-tu ! Un conseil aussi funeste peut-il venir de l'homme en qui j'ai mis toute ma confiance, & qui doit chérir mon honneur autant que moi-même ? Me convient-il de fuir comme une criminelle ? Eh ! ne le serais-je pas en effet, si j'osais me soustraire à l'autorité d'une mère ? Elle est injuste, elle est cruelle ; mais en suis-je moins sa fille ? La nature, les loix, tout m'oblige maintenant de dépendre de ses volontés. Si je brisais ce joug terrible & nécessaire, ce serait attirer sur moi l'indignation publique. Toi-même, mon ami, le moment du délire passé, tu ne verrais dans la malheureuse Henriette qu'une femme coupable & déshonorée. Eh ! qui te rassurerait sur mes sermens

d'amour & de fidélité? Elle a mépriſé, dirais-tu, les loix les plus ſacrées de la nature, la ſoumiſſion & l'obéiſſance qu'elle devait à l'auteur de ſes jours; reſpectera-t-elle davantage ſes nouveaux devoirs? Que pourrais-je oppoſer à tes ſoupçons jaloux? Je ne ſentirais que trop toute l'horreur de ma faute; la voix du remords m'avertirait aſſez que la démarche que je me ſerais permiſe m'enleverait ta confiance, ce ſentiment ſi doux, ſans lequel l'amour & l'amitié ne peuvent exiſter qu'imparfaitement. Soyons malheureux, puiſque notre deſtinée nous y condamne; mais ne nous privons point de la ſatisfaction de ne l'avoir pas mérité; jouiſſons de la conſolation d'être plaints, & de nous eſtimer nous-mêmes.

LETTRE LXXVI.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

L'AI-JE bien lu, ce fatal billet, dicté par la froide raiſon, p'utôt que par le tendre amour ? Quoi ! mon Henriette, de vaines terreurs, des devoirs chimériques l'emportent ſur les ſentimens que tu m'as jurés ! tu oppoſes la tyrannie d'une mère, & tu appelles cette tyrannie *des droits ſacrés* ! s'il en exiſtait, ſon extrême barbarie les lui a tous fait perdre. Si les loix n'avaient pas prévu que les parens abuſaient de leur autorité, par quel motif auraient-elles donc mis une barrière à la puiſſance paternelle, en permettant aux enfans de diſpoſer d'eux-mêmes ſans l'aveu de ceux qui leur ont donné le jour ? On les prive quelque tems de cette ſage liberté, dans la crainte

que trop de précipitation ne les expoſe à faire un mauvais choix. Mais as-tu mal placé ta tendreſſe? ta famille entière n'approuve-t-elle pas les ſentimens qui nous réuniſſent? ne gémit-elle pas ſur l'injuſtice & la dureté d'une mère que les prières & nos larmes n'ont pu fléchir? Tu prétends que ſi tu comblais mes vœux, j'aurais lieu de douter un jour de ta fidélité? Ah! cet odieux ſoupçon m'alarmerait-il jamais, quand tu m'aurais donné la preuve d'amour la plus forte, en t'abandonnant à la bonne foi de ton amant? Si je pouvais douter de tes ſentimens, ce ſerait dans la circonſtance actuelle, où je ne ſuis que trop fondé à croire ton cœur inſenſible, puiſque la raiſon conſerve ſur lui tant d'empire.... Que dis-je? pardonne à mon égarement, pardonne à ma douleur, je ne puis douter de ton amour; il égale l'ardeur du mien. Mais pourquoi refuſer de me rendre heureux? Chère Henriette, fais triompher un amour auſſi tendre

que délicat, qu'il l'emporte ſur de vaines conſidérations ; ceſſe de t'oppoſer à ton bonheur & à celui de ton amant.

LETTRE LXXVII.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

ON m'arrache de ces lieux.... On m'entraîne par les ordres de Madame de Belval,..... & j'ignore l'endroit où je vais être conduite.... Hélas ! c'eſt loin de mon amant... Si j'avais ſuivi tes conſeils, j'aurais trompé la cruauté de ma mère ; dans cet inſtant je ſerais à mon époux.... regrets inutiles ! Luzi, je ne ſuis plus maîtreſſe de mon ſort, il faut nous ſéparer ; on m'envie juſqu'à la douceur de jouir de ta vue... Adieu... Je ne puis t'en dire davantage, les barbares me preſſent de partir.... Tâche de nous ſuivre de loin.... Un affreux preſſentiment m'annonce que nous ne nous reverrons plus..... Je meurs de douleur.

LETTRE LXVIII.

M. Deſſorges, à M. de Roſainville.

QUE fais-tu éternellement à Marſeille? je t'attends ici tous les jours, mon cher Roſainville; je t'attends, & tu n'arrives jamais. Tu m'es cependant très-néceſſaire pour la réuſſite de mon projet. Hâte-toi donc de venir; je ſuis preſque au moment de recueillir le fruit de mes intrigues; viens être témoin de mes plaiſirs, accours m'applaudir au ſein de la victoire. Tu aimes les conquêtes aiſées, je t'en fais mon compliment, quoique mon goût diffère beaucoup du tien. Moi, mon très-cher, la difficulté me pique, me réveille, m'anime; plus le triomphe m'a coûté de peine, plus il me paraît doux de le remporter; la petite de Belval m'a ſervi au gré de mon envie: auſſi me promets je mille félicités dans la poſſeſſion de cet objet charmant

& mutin. Tu ſeras étonné de tous les reſſorts qu'il m'a fallu faire jouer.

En arrivant à Paris, je trouvai l'objet de mes vœux intéreſſés, renfermé dans un Couvent. Je fis le déſolé auprès de la mère, en témoignant que la mort me ſerait plus douce que d'être ſéparé de ma belle maîtreſſe, toute inſenſible que je l'avais trouvée juſqu'à préſent: mon rival, modèle des Céladons, n'eût pas mieux réuſſi dans ſon amoureux & ridicule déſeſpoir. Pour calmer ma feinte douleur, Madame de Belval, dupe de mes grimaces, me permit d'aller voir ſa fille. Je courus avec empreſſement dans la retraite qui recélait mon tréſor; je dis *mon tréſor*, & tu ſens toute la force de cette expreſſion. Je jouai auprès de la jeune perſonne un rôle bien différent que vis-à-vis de la mère. Je m'emportai contre la ſévérité des parens qui s'aviſent de troubler d'innocentes amours, & qui ont le plus grand tort du monde de vouloir marier la

jeuneſſe à leur fantaiſie. A tout cela ma belle opiniâtre me répondit fort sèchement, qu'elle préférait la mort à tout autre hymen que celui pour lequel elle ſoupirait. Je feignis que ce compliment ne me regardait point; & ſans me déconcerter, je pourſuivis mes démonſtrations de zèle, que je pouſſai juſqu'à lui offrir de prendre en ſa faveur le caducée & de lui amener le Baron. Croirais-tu que mes offres furent rejetées & même d'un air aſſez dédaigneux?

Je diſſimulai ma colère, & tandis que je lui proteſtais que perſonne n'était plus que moi dans ſes intérêts, je formais le deſſein de me venger de cette ingrate. Le meilleur moyen que je trouvai de la punir, fut de prendre des meſures pour découvrir ſi le Baron était à Paris, & s'il ne ſerait pas parvenu à la voir, ou à lui écrire. Le haſard me ſervit beaucoup mieux que je n'aurais oſé l'eſpérer. J'apperçus le trop heureux de Luzi à l'un des trois grands Specta-

cles, & il s'aviſa de me fixer avec un air d'impudence dont j'aurais tiré raiſon à l'inſtant, ſi je ne m'étais promis de lui porter des coups plus ſûrs.

Je mis dès le même ſoir en embuſcade, autour de ſon hôtel, deux eſpions très-experts dans cet utile métier. Ils ne le virent point ſortir le lendemain; mais ils furent extrêmement ſurpris, à l'entrée de la nuit, de le voir rentrer chez lui vêtu de la manière la plus étrange. Mes gens ſe doutèrent qu'il était ſorti par une porte de derrière, ils redoublèrent de vigilance, & l'apperçurent en effet au point du jour, ſe gliſſer par une rue détournée, toujours dans ſon bizarre accoutrement, ſe rendre dans une maiſon de peu d'apparence, & de là au Couvent de L***, où ils apprirent d'une Tourrière qu'il s'était métamorphoſé en garçon Jardinier. Ils engagèrent cette Tourrière à obſerver ſes actions, ſous prétexte qu'ils s'intéreſſaient à ce jeune homme. Ils apprirent bien-

tôt qu'il paſſait la plus grande partie de la journée dans le jardin peu occupé de ſon travail, mais paraiſſant prendre beaucoup de plaiſir à conſidérer les fenêtres du Couvent.

Mes ruſés coquins s'empreſsèrent de venir m'apprendre ces excellentes nouvelles. Le réſultat de leur démarche m'indiqua le plan que je devais ſuivre. Je courus dans la maiſon de peu d'apparence où le Baron ſe rendait chaque jour, & je ſus qu'elle était habitée par le Jardinier du Couvent. Je n'eus pas de peine à intimider cet homme, en lui diſant que je ſavais toute l'intrigue à laquelle il ſe prêtait, & que j'allais tout découvrir à Madame de Belval, ainſi qu'à l'Abbeſſe, s'il ne me ſervait à mon tour & ne m'informait exactement de tout de ce qu'entreprendrait M. de Luzi. J'ajoutai que je le récompenſerais avec généroſité, & que le Baron ignorerait toujours notre ſecret arrangement. Cet homme, excité par la crainte & par

l'intérêt, me promit tout ce que je voulus, & me tint fidèlement parole.

Peu de jours après nos conventions, il vint m'avertir que le Baron avait deſſein d'enlever ſa maîtreſſe, & qu'il la ferait évader par une fenêtre qui donnait ſur le toît de ſa maiſon. Je lui fis préſent de douze louis, & l'engageai, à force de belles paroles, à aller prévenir le projet de Madame de Belval, qui m'envoya promptement chercher, comme je m'y étais attendu. Elle me me demanda, toute effrayée, le parti qu'elle avait à prendre. Je lui conſeillai de garder ſa fille auprès d'elle. Mon avis fut d'autant plus de ſon goût, qu'elle penſa qu'aucun gardien n'égalerait ſa vigilance. Elle me dit que toute ſa crainte était que je ne vouluſſe plus épouſer une jeune perſonne auſſi épriſe pour un autre, mais que que pour peu que j'y conſentiſſe, elle ſerait ma femme, dût-elle en mourir de chagrin; que d'ailleurs je gagnerai

en

facilement ſon cœur après le mariage, en l'éloignant de Paris, & quand elle aurait perdu tout eſpoir d'être jamais au Baron. A tout cela je répondis, avec l'air hypocrite que je ſais ſi bien affecter, qu'il ſerait cruel pour mon cœur délicat de n'obtenir que par des voies de rigueur l'objet de ma tendreſſe. Madame de Belval ſe moqua des beaux ſentimens que j'affectais, & courut retirer ſa fille du Couvent, mais non pour la chérir & la traiter en mère, elle l'a condamnée à reſter renfermée dans une chambre, où perſonne n'a la liberté de lui parler.

Eh bien! mon cher, que penſes-tu de mes ruſes? Ne me ſuis-je pas conduit avec une politique admirable? Ma barque eſt prête à ſurgir à bon port, malgré les flots courroucés & les vents contraires. Mais j'ai beſoin de toi pour la concluſion du roman, c'eſt-à-dire pour terminer mon mariage. Je prévois que cette tendre amante, au déſeſpoir de

perdre ſon Céladon, va pouſſer ſes hauts cris, répandre bien des larmes, lorſqu'il s'agira de prononcer le terrible oui de l'hymen. Ainſi, il me faut des témoins au fait de toutes ces ſimagrées, & qui ne s'en laiſſent point attendrir. Prends donc la poſte auſſi-tôt ma lettre reçue: j'attends cet important ſervice de ton amitié.

N'es-tu pas auſſi ravi qu'étonné de voir le plus heureux ſuccès couronner mes efforts? J'aurais eu la honte d'échouer, malgré tout mon mérite, ſi j'avais ſuivi l'exemple des imbécilles qui n'épouſent qu'après qu'ils ſont aimés. Une autre route me conduit au bonheur, & je ſuis certain qu'elle eſt la meilleure: je n'ai ſongé qu'à l'argent, point eſſentiel dans le ménage, & qu'à m'aſſurer du ſuffrage de la mère de ma maîtreſſe, ſuffrage qui vaut toujours infiniment mieux que l'amour le plus exalté. Tu admireras comme je me ſuis emparé de la confiance de Madame de

Belval, qui ne ſait plus penſer que par moi. Pour me rendre abſolument maître de ſon eſprit, il ne m'en a coûté que l'ennui d'entendre avec elle des ſermons, & de lui faire des lectures pieuſes. Cette femme eſt d'un caractère fort impérieux, mais n'en eſt pas moins facile à ſubjuguer : avec les perſonnes qui lui reſſemblent, il ſuffit d'approuver dans les petites choſes, & vous aurez toujours raiſon dans les grandes.

Je te laiſſe méditer cette utile maxime, & t'invite à en faire ton profit. Adieu mon très-cher. J'eſpère que j'aurai bientôt le plaiſir de t'embraſſer & de recevoir tes compliméns ſur ma merveilleuſe adreſſe de forcer la fortune de m'être favorable.

LETTRE LXXIX.

M. de Roſainville, à M. Deſſorges.

TU te perds, mon pauvre Deſſorges, tu te perds; je te vois tomber dans les pièges que tu tends aux autres : il ne faut qu'un inſtant pour que tes ſourdes menées & ton hypocriſie ſoient découvertes. Le Jardinier peut te trahir vis-à-vis du Baron; Madame de Belval peut être informée, à n'en pouvoir douter, que tu n'es qu'un libertin, un fourbe : & alors quel ſera ton perſonnage? Tu ne remporteras, de toutes tes intrigues, que la confuſion & la honte. J'ai bien peur de ne prophétiſer que trop juſte. Plus je réfléchis ſur les circonſtances où tu te trouves, & plus je ſuis épouvanté. Tu refuſes obſtinément d'épouſer une jeune perſonne à qui l'honneur & la conſcience te font une loi de cette

réparation ; tu braves ſes plaintes & les cris du Public indigné, & c'eſt pour contraindre une autre infortunée à te donner la main. Par une ſingularité qui eſt bien digne de toi, tu es également repréhenſible en épouſant & en n'épouſant pas. Serais-tu tombé dans tous ces écarts odieux, ſi tu avais eu ma prudence, ſi tu n'étais piqué que de faire la conquête de femmes mariées. L'hymen eſt le Dieu bienfaiſant de tous les aimables célibataires. Renonce donc déſormais aux jeunes perſonnes qui n'ont point encore fait le bonheur d'un époux; contente-toi de celles qui appartiennent à un ſeul, pour avoir la liberté de ſe donner à pluſieurs. J'imagine que mes maximes ſont auſſi bonnes que les tiennes, & que tu ſeras aſſez raiſonnable pour les méditer, & te corriger, s'il eſt poſſible.

Ma foi, tant pis pour toi, mon cher, ſi tu es indocile à mes ſages conſeils, je me verrais alors dans la triſte néceſſité

de t'abandonner à ton malheureux ſort, car je ne pourrai, ſans une extrême ingratitude, te ſervir au préjudice du Baron. Tout ce que je puis faire, c'eſt de ne point travailler à ſon bonheur, quelque plaiſir que j'euſſe à le voir réuni à ſa maîtreſſe.

Cependant je ſerai dans une quinzaine de jours à Paris ; & ſi tu n'es point tout-à fait incorrigible, je me flatte de te rendre l'ami du Baron & que tu t'intéreſſeras toi-même à ſon bonheur. Cette action te ferait un honneur infini, & engagerait peut-être à te pardonner quelques-unes de tes fredaines.

LETTRE LXXX.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

INFORTUNÉE Henriette ! quels nouveaux malheurs viennent fondre ſur nous! j'aurais encore quelque eſpérance, ſi je goûtais au moins la douceur de te voir; je ſens que toute ma fermeté m'abandonne, privé de ce ſecours conſolant. Oui, tout ſe réunit aujourd'hui pour m'accabler; mes craintes ſur l'avenir plus multipliées, & malheureuſement plus fondées, ne me laiſſent aucun repos. Je redoute tout, & j'ai tout à redouter pour mon Henriette ! je vois qu'une femme barbare, fidelle à ſes reſſentimens, te pourſuit ſans relâche; je vois que ſes ſoupçons, & peut-être la perfidie d'un ſcélérat, préviennent ou détruiſent les efforts que l'amour nous fait faire pour adoucir notre ſituation... Mère cruelle !

ſois du moins plus juſte, ſi tu ne peux être plus tendre ; ne punis que l'auteur de cette réſiſtance qui t'irrite ; épargne ta fille ; que ta vengeance ne tombe que ſur moi : je ſuis le ſeul coupable, la ſeule cauſe qu'elle réſiſte à tes volontés. Arrache-moi la vie ; mais traite avec douceur celle qui te doit le jour ; que loin de moi elle ſoit encore heureuſe.... Heureuſe ſans Luzi ! .... Ah ! pardonne, mon amie ; je ſais que mes maux ſont les tiens & que l'amour a tellement réuni nos êtres, que nous éprouvons mutuellement les mêmes ſenſations.

Quels ſont donc les projets de Madame de Belval ? Elle t'entraîne au fond de la Picardie, dans une terre qui n'eſt qu'une affreuſe ſolitude, & elle s'eſt fait accompagner de Deſſorges. Se flattaient-ils tous les deux de te forcer à un hymen ?.... Qu'il tremble cet homme abominable ; il ne t'enleverait pas impunément à mon amour ; je ſuis aux pieds des murs du château ; la houlette

d'un Berger remplace dans mes mains la bêche d'un Jardinier; j'ai fait l'acquisition d'un petit troupeau, qui me procure aisément un asyle par-tout où je veux m'établir. Sous ma nouvelle métamorphose, je peux observer tout ce qui se passe dans ta prison; &, suivant les circonstances, je ne prendrai conseil que de mon désespoir. L'un des gens de Madame de Belval est dans mes intérêts; c'est lui qui te glissera ma lettre sous la porte de ta chambre, & qui te fera passer en même tems du papier & un crayon.

Que notre sort serait différent, si tu avais cédé à mes instances! As-tu pu résister aux prières d'un homme que tu aimes, & dont tu connois toute la tendresse?... Mais ne nous affligeons point en songeant au passé: hélas! nous sommes assez malheureux par notre situation présente!

LETTRE LXXXI.

Henriette de Belval, au Baron de Luzi.

J'ÉTAIS plongée dans la plus vive douleur, quand ta lettre eſt venue répandre quelque conſolation dans mon ame. Mais tu m'apprends que Deſſorges eſt ici avec ma mère; & cette nouvelle me remplit de terreurs. Ah! puiſqu'il me pourſuit juſques dans cette priſon, n'en doutons pas, il ſe propoſe de m'enlever à ce que j'aime, en me forçant de m'unir à lui aux pieds des Autels, mais ſois-en sûr, mon cher Luzi, plutôt que de prononcer le ſerment de n'être jamais à toi, la victime ſçaura mourir.

Depuis ma ſortie du Couvent, l'eſpérance était tout-à-fait bannie de mon cœur; c'en eſt fait, me diſais-je, me voilà pour toujours ſéparée de mon amant. Nous n'aurons plus même la dou-

ceur de nous communiquer par écrit nos ſentimens, nos plus ſecretes penſées ; juſqu'à preſent Luzi a pu ſurmonter tous les obſtacles, mais comment franchir celui-ci ? J'étais toute entière à ces triſtes idées, lorſque j'entendis frapper doucement à ma porte ; mon imagination alarmée ne m'annonçant que des infortunes, je demandai, ſaiſie d'effroi, de quel malheur on venait me menacer ? — Voici une lettre de M. de Luzi, me répondit-on d'une voix baſſe ; demain, à la même heure, je viendrai prendre la réponſe. — Tremblante de crainte & de joie, je m'empare de cet écrit précieux ! je le couvre de baiſers, je le preſſe contre mon cœur ; j'aurais voulu pouvoir le lire d'un ſeul coup-d'œil ; & à peine en eus-je commencé la lecture que j'aurais voulu pouvoir la prolonger au gré de mes deſirs.

O mon ami ! je crois que je t'aime avec une nouvelle ardeur ; chaque jour ajoute à la vivacité de ma paſſion. Eh ! quelle

femme ne mettrait pas sa gloire à te chérir tendrement? est-il possible d'aimer avec plus de sincérité & de délicatesse que toi? Le sentiment que tu éprouves te fait tout entreprendre pour tromper nos surveillans. Que ne puis-je dès-à present te récompenser de tes généreux efforts! Mais le temps & notre constance combleront enfin nos vœux, & nous serons heureux sans être criminels. Malgré la cruauté de ma mère, & le danger qui me menace, je ne puis me repentir de n'avoir point cédé à tes prières. Quelque soient les peines qui m'accablent, elles me sont chères quand je songe que je ne les éprouverais plus si j'avais manqué aux devoirs que prescrit la sagesse, & que le remords m'en ferait peut-être ressentir de plus douloureuses. Comme nous n'aurons rien à nous reprocher, mon ami, nous jouirons d'une félicité si long tems attendue, nous en sentirons mieux le prix de notre bonheur.

LETTRE LXXXII.

Henriette de Belval, à Mme. de Blainville.

AURAI-JE la force de t'écrire?... Je ſuccombe ſous l'excès de mes maux... Luzi eſt dans les fers... c'eſt ſon amour pour moi qui l'a perdu; je ſuis la ſeule cauſe de tous ſes malheurs; ſans moi, il eût été l'homme le plus fortuné;... & il partage le ſort des criminels! il eſt plongé dans un affreux cachot!... Eſt-il poſſible qu'on nous perſécute, quand nous n'avons commis d'autre crime que de nous aimer? hélas! nos ſentimens ſeraient ſi légitimes, ſans l'injuſtice d'une femme barbare! Cette cruelle ennemie ſerait-elle ma mère? tiendrai-je d'elle une exiſtence qu'elle ſe plaît à rendre douloureuſe?.. Non, Sophie, non, je n'ai point de mère; j'ignore quelle eſt celle à qui je dois le jour. Peu contente de tous les maux qu'elle me fait

éprouver, elle va peut-être répandre le ſang de mon amant... O Dieu! qui me délivrera de l'horrible incertitude où je ſuis?... mais tâchons de modérer mon trouble & l'effroi dont je ſuis ſaiſie, afin de te faire le récit des infortunes qui viennent de fondre ſur moi.

Madame de Belval eſt entrée ce matin de bonne heure dans ma chambre, &, d'un ton menaçant, m'a ordonné de la ſuivre; j'ai obéi en tremblant, comme ſi j'avais preſſenti le ſort qui m'attendait. Elle ma fait entrer dans la chapelle du château, & j'ai frémi lorſque j'y ai vu Deſſorges, qui s'eſt avancé vers moi, & a voulu prendre ma main, que j'ai retirée avec horreur. Alors Madame de Belval, me lançant un regard menaçant, m'a parlé en ces termes: — je vous ai conduite ici Mademoiſelle, pour qu'à l'inſtant vous épouſiez Monſieur. Montrez par votre ſoumiſſion, que je dois encore vous regarder avec des yeux de mère; & ſoyez perſuadée que

je ſais mieux que vous ce qui peut vous rendre heureuſe. —— Pendant qu'elle me tenait ce diſcours, je ſentais tout mon ſang ſe glacer; mais dans la crainte qu'on ne profitât de ma faibleſſe pour terminer le ſacrifice, je raſſemblai toutes mes forces, & répondis avec le plus de fermeté qu'il me fut poſſible: que je ne pouvais croire que ma mère eût formé la réſolution de me rendre à jamais malheureuſe; que d'ailleurs M. Deſſorges n'ignorant point que j'en aimais un autre, je préſumais qu'il avait trop de délicateſſe & d'honneur pour vouloir m'épouſer malgré moi. Le traître prit la parole, & me dit que la violence de ſa paſſion ne le laiſſait plus le maître de refuſer ma main, & que, puiſque Madame de Belval ne voulait pas abſolument entendre parler du Baron de Luzi, il ſe flattait de faire mon bonheur. Comme le monſtre achevait ces mots, je vis paraître un Eccléſiaſtique & des témoins; & ma mère

s'écria qu'il fallait m'obliger d'avancer à l'Autel. Desforges eut alors la scélératesse de me saisir, & le Prêtre commençait les prières d'usage ; mais je l'interrompis, en lui disant d'une voix forte : —— Ministre d'un Dieu redoutable, vous venez pour m'unir à Monsieur ; mais apprenez qu'on me fait une horrible violence, & que je ne puis consentir à ce mariage. —— Continuez, Monsieur, lui cria Madame de Belval, elle est trop heureuse qu'on veuille l'établir avantageusement. —— Sans paraître affecté de ma douleur, l'indigne Prêtre poursuivit. Me voyant abandonnée de celui que son devoir engageait à me secourir, je jetai des cris perçans, prenant le Ciel à témoin de la violence qu'on me faisait. Mais rien n'arrêtait les monstres qui avaient juré ma perte, lorsqu'une porte s'ouvrit tout-à-coup, & que Luzi parut au milieu de nous, l'épée à la main. Je m'élance dans ses bras ; Madame de Belval, étonnée de

l'apparition ſubite du Baron, ordonne qu'on le faſſe retirer ; Deſſorges tire ſon épée, & fait un mouvement pour me ſaiſir ; Luzi furieux lui enfonce la ſienne dans le corps, mais au même inſtant il eſt bleſſé par Deſſorges. Leur ſang rejaillit ſur moi ; éperdue à cet horrible ſpectacle, je tombe ſans connaiſſance.

Je revins enfin à moi-même, & me trouvai couchée daus ma chambre, n'ayant auprès de mon lit que le ſeul domeſtique qui m'avait fait parvenir la lettre de Luzi ; il fondait en larmes ; je l'interrogeai ſur ce qui s'était paſſé ; j'appris en frémiſſant, que le Baron ne reſpectant rien dans ſa fureur, avait bleſſé Madame de Belval qui s'était précipitée entre lui & Deſſorges, & l'avait fait ſaiſir & traîner dans les priſons du château, pour le livrer au glaive de la Juſtice... ! Voilà donc où le conduit une paſſion trop malheureuſe ! Ce qui me nâvre davantage le cœur, c'eſt l'impoſſibilité de le ſouſtraire à la deſ-

tinée qu'on lui prépare. Comment détournerai-je les coups qu'on va lui porter? A peine ai-je quelque eſpérance d'en être prévenue par le moyen de ce domeſtique qui nous ſert avec tant de zèle. C'eſt ce fidèle ſerviteur qui avertit le Baron qu'on allait me forcer d'épouſer Deſſorges; ſans lui, je ſerais à ce monſtre..... Mais ſi je jouis encore de ma liberté, en ſuis-je moins malheureuſe?.. O chère Sophie! que de larmes tu vas donner au ſort de ton amie!

LETTRE LXXXIII.

Le Baron de Luzi, au Chevalier de Belval.

C'EST du fond d'un cachot que ton ami t'écrit; la perfidie & la plus baſſe vengeance l'ont précipité dans ce triſte ſéjour. Tandis que je déteſtais aux pieds de Madame de Belval le malheur de l'avoir bleſſée en me défendant contre les gens qui ſecondaient ſa rage; tandis que je lui témoignais la plus vive douleur, on s'eſt jeté ſur moi par ſon ordre; il m'a fallu céder au nombre; on m'a traîné dans une ſombre priſon, comme ſi j'euſſe été un vil criminel. Mais l'horreur de mon état me touche moins que l'affreuſe ſituation d'une amante que j'adore, d'une ſœur que tu dois chérir. C'eſt pour elle que je réclame les droits de l'amitié, ce n'eſt qu'elle ſeule que je te conjure de ſecourir.

Un domeſtique qui m'eſt dévoué vint me dire hier matin que dans l'inſtant Mademoiſelle de Belval allait être contrainte d'épouſer M. Deſſorges dans la Chapelle du château. Hors de moi, à cette nouvelle, je me hâtai de quitter mon déguiſement, & je courus où m'appellaient l'amour & la vengeance. En approchant de la Chapelle, je l'entends retentir des cris du déſeſpoir, je m'y précipite, & vois qu'on s'efforce de conſacrer par la cérémonie la plus auguſte, le comble de la ſcélérateſſe & de la barbarie; je m'élance, je perce Deſſorges d'un coup d'épée, & mon ſang coule avec celui de ce perfide; Henriette perd l'uſage de ſes ſens; à ce ſpectacle, ma fureur redouble, je défie le Ciel même de m'enlever celle que je tiens mourante dans mes bras; Madame de Belval veut m'arracher ſa fille, mais comme je repouſſais ſes gens, elle rencontre la pointe de mon épée, je vois jaillir ſon ſang, & elle recule

en pouſſant un cri de douleur. Déſeſpéré d'avoir bleſſé, quoique ſans le vouloir, la mère de mon amante, je jette à ſes pieds mon épée: — prenez ce fer, Madame, lui dis-je, & percez-m'en le ſein; mais que ma mort vous ſatisfaſſe; reſſentez quelque pitié pour l'infortunée que voyez prête à perdre la vie: ſouvenez-vous qu'elle eſt votre fille. —— Loin d'être touchée de mes prières & de mes larmes, elle s'empare bruſquement de mon épée, & ordonne qu'on me ſaiſiſſe. Sans armes, & déjà affaibli par la perte de mon ſang, juge de la réſiſtance que j'ai pu oppoſer.... Mais devais-je m'attendre qu'elle me ferait conduire dans un cachot?... Eh! quel eſt le ſort de mon amante?... Si elle vit, c'eſt pour moi ſeul qu'elle exiſte.... L'incertitude qui m'accable, plus cruelle que l'horreur de ma priſon, me ferait trouver la mort dans l'excès de mes maux, ſi l'amour ne ſoutenait mon courage, en me laiſſant une lueur d'eſ-

pérance. Oui, je me flatte encore d'échapper à la barbarie d'une femme acharnée à me pourſuivre, & de lui enlever celle que j'adore.... Quelle erreur me ſéduit ! Je parle de rendre la liberté à mon amante, & je ne puis briſer mes fers ! J'ignore ce qu'on trame pendant ma captivité ; Deſſorges ne mettra-t-il pas tout en œuvre pour me faire paraître coupable, & pour parvenir au but qu'il ſe propoſe ?... Mon ami, viens au ſecours de ta ſœur, viens ſauver ce que j'ai de plus cher.

P. S. Je me flattais de gagner le geolier, & de le charger d'un billet pour Henriette ; mais je l'ai trouvé d'autant plus incorruptible, qu'on m'a dépouillé de tout ce que j'avais ſur moi. Ce n'eſt qu'à force de promeſſes que j'ai pu obtenir de cet homme intéreſſé ce qu'il fallait pour t'écrire, & l'aſſurance qu'il ferait partir la lettre.

LETTRE LXXXIV.

Henriette, à Madame de Blainville.

JE ſuis au comble du malheur, ma chère Sophie; mes maux ſont ſans remède; l'infortuné Luzi va périr d'une mort infame, ſi je n'épouſe ſon rival: ſa grace eſt à ce ſeul prix. Juge de l'état où ſe trouve la malheureuſe Henriette. Mon amant ignore la cruelle alternative qu'on me préſente; je ſuis même privée de la douceur de lui dire un éternel adieu; on me tient toujours captive dans ma chambre, & l'on a renvoyé le domeſtique qui nous ſervait avec tant de zèle: j'ignore par quelle fatalité il a été découvert. Mais quand je ſerais libre d'écrire à mon cher Baron, pourrais-je lui donner la mort, en lui apprenant le ſacrifice auquel je me vois réduite, ſi je veux l'empêcher de

perdre la vie au milieu des ſupplices?.. Non, qu'il ne ſoit informé que quand je ne ſerai plus, de tout ce que fit pour lui l'amour le plus tendre. Je le ſens, je ne ſurvivrai point à l'horrible effort qu'on exige de moi, & ſon indigne rival ne jouira pas long-tems du triomphe qu'il va remporter.... Mais Luzi me verra-t-il tranquillement paſſer dans les bras d'un autre, & la douleur de ma prétendue infidélité ne le portera-t-elle pas à quelque extrêmité cruelle ? Du moins ſi l'excès de ſon amour lui coûte la vie, je n'aurai point à me reprocher de l'avoir conduit ſur un échafaud, & malgré les fureurs de ma mère, la mort ſaura nous réunir.... O mon amie ! reçois mon dernier adieu. J'emporte au tombeau la conſolation de croire que j'aurai toujours une place dans ton ſouvenir, & que tu donneras quelquefois des larmes à mon triſte ſort.

LETTRE

LETTRE LXXXV.

Modemoiſelle de Belval, à Madame de Belval.

MADAME,

Je me jette à vos pieds pour tâcher de vous fléchir en faveur d'un homme dont une paſſion funeſte a cauſé tous les malheurs. Soyez bien sûre qu'il n'a jamais eu deſſein d'attenter à votre vie, & ne lui faites point un crime d'un accident que vous avez vous-même occaſionné en vous jetant ſur ſon épee. C'eſt moi ſeule, Madame, qui dois être l'objet de votre vengeance; oui, je ſuis ſeule coupable; j'avais écrit à M. de Luzi de venir me délivrer de l'oppreſſion que j'éprouvais; il accourait au ſecours de ſon amante. Nous étions loin l'un & l'autre de prévenir les horreurs dont nous étions menacés. Mais je dois expier

les ſuites de mon imprudence. Faut-il me réſoudre à épouſer M. Deſſorges ? Parlez, Madame, & la victime ſe dévoue au ſacrifice. Pour prix de mon obéiſſance, je n'exige qu'une condition; c'eſt que vous accordiez la grace à M. de Luzi, & que dès cet inſtant même il ſoit mis en liberté; mais en lui laiſſant ignorer tout ce qu'il m'en coûte pour lui ſauver & l'honneur & la vie.

LETTRE LXXXVI.

La même, à la même.

DANS un moment, Madame, je vais être unie à M. Desforges. Mais vous m'avez promis, pour prix de ce sacrifice pénible, la grace du malheureux Luzi. Je me flatte que vous me tiendrez parole, & j'en ai pour garant votre rigide probité. Cependant le croiriez-vous, Madame? je ne suis pas encore tout-à-fait tranquille sur le sort du Baron. Je m'apperçois que ma santé est considérablement affaiblie; peut-être ne résistera-t-elle point à l'effort que vous exigez de moi. Je crains, si je succombe, que vous ne poursuiviez avec un nouvel acharnement l'homme qui me fut si cher. Vous croiriez-vous dispensée de remplir votre promesse, & l'accuseriez-vous de ma mort? Daignez,

Madame, diſſiper mes alarmes, & m'aſſurer que, quoi qu'il arrive, vous mettrez en liberté un infortuné qui ſerait moins criminel, s'il n'avait le malheur d'exciter votre haine, & qui languit depuis quinze jours dans les fers. Je n'attends que votre réponſe pour me rendre à l'Autel.

LETTRE LXXXVII.

La Marquiſe de Belval, à Mademoiſelle ſa fille.

SOYEZ ſans inquiétude ſur le ſort de M. de Luzi; il obtiendra ſa liberté dès que M. Deſſorges ſera votre époux. Je voudrais pouvoir aſſiſter à un hymen qui va déſormais aſſurer votre tranquillité; mais je ne ſuis point aſſez guérie de la bleſſure que j'ai reçue; j'aurai du moins la ſatisfaction de vous en témoigner ma joie, lorſque vous paſſerez dans mon appartement après la cérémonie, & vous connaîtrez alors ſi vous avez jamais ceſſé de m'être chère. C'eſt bien malgré moi que j'ai quelquefois fait violence aux ſentimens que vous m'avez toujours inſpirés. Je me ſuis vue dans la triſte néceſſité de vous prouver ma tendreſſe en contrariant le plus cher de vos de-

firs. Vous ne pouviez être unie au Baron ; il était donc de mon devoir de m'oppoſer à une inclination qui ne pouvait que vous être funeſte. J'ai tâché de vous dédommager de la perte que fait votre cœur, en vous donnant un homme aimable, qui peut vous faire oublier votre premier attachement, & qui peut vous rendre heureuſe. Croyez, ma chère fille, que le ſacrifice que vous allez faire, ne demeurera pas ſans récompenſe, & que l'Etre-Suprême, qui change à ſa volonté le cœur des hommes, arrachera du vôtre un amour ſi fatal à votre repos, & vous prêtera la force néceſſaire pour accomplir le vœu que vous allez lui faire d'y renoncer ſincèrement. Marchez dans cette confiance vers l'Autel, & par votre réſignation fléchiſſez le courroux céleſte, que vous n'aviez que trop excité contre vous.

LETTRE LXXXVIII.

Henriette de Belval, à Mme de Blainville.

RECUEILLONS mes esprits pour apprendre à mon amie la suite de mes tristes aventures.

La victime était à l'Autel, le sacrifice allait s'accomplir, lorsqu'un nouveau libérateur est venu à mon secours, & m'a rendu l'espérance que j'allais perdre avec la vie. Mais je n'ose encore me livrer à toutes ses douceurs ; hélas ! cet évènement ne fait peut-être que retarder le coup dont j'allais être accablée. Juge de ce que je dois en penser, par le récit que je vais te faire.

Desforges, ce monstre, à peine rétabli de sa blessure, eut l'audace de venir m'avertir que le Prêtre m'attendait à l'Autel ; j'eus bien de la peine à dissimuler l'horreur que m'inspirait sa vue.

—— Venez, me dit-il, venez, Mademoiſelle, combler les vœux d'un homme qui vous adore. —— J'obéis, lui répondis-je d'une voix étouffée ; mais je ne crois pas, Monſieur, que vous puiſſiez jamais être véritablement heureux. —— Madame votre mère m'avait fait eſpérer que vous acceptiez ma main ſans répugnance ; ſi elle m'a trompé, je n'abuſerai point de l'empire qu'elle a ſur vous ; je ſerais au déſeſpoir de faire la moindre violence à vos ſentimens. —— Cette profonde diſſimulation acheva de me dévoiler l'infame caractère de Deſſorges ; mais je crus devoir feindre auſſi, à cauſe du péril extrême où ſe trouvaient les jours de mon amant. Je lui répondis que puiſqu'il ſe contentait d'un cœur qui en avait aimé un autre que lui, j'étais décidée à lui ſacrifier ma première inclination, & que j'allais le ſuivre à l'Autel. Un ſourire d'une méchanceté ſatisfaite ſe répandit alors ſur ſon viſage, & il conduiſit d'un air

triomphant dans la Chapelle la malheureuse victime d'un amour trop tendre. Je voyais l'appareil de ma mort avec cette insensibilité que donne l'excès de la douleur ; je ne versais pas une larme, je paraissais avoir perdu tout sentiment, lorsque j'entendis ouvrir la même porte par où Luzi était entré quelques jours auparavant ; sans songer aux obstacles qui l'empêchaient de voler vers moi, je crus, dans le délire de ma douleur, que c'était lui qui venait encore à mon secours, & m'élançai les bras ouverts, en m'écriant : ô mon cher Luzi ! est-ce toi ? —— Oui, je viens briser ses fers, & te réunir à ton amant, me répondit-on en me sautant au cou. J'ouvris enfin les yeux, & je vis que je recevais les caresses de mon frère le Chevalier. —— J'accours, me dit-il, pour te délivrer d'un homme odieux, assez vil pour te contraindre à l'épouser. —— Desforges entreprit de se justifier de la violence dont on l'accusait ; mais, sans

vouloir l'entendre, mon frère le preſſa de le ſuivre dans le parc ; je m'efforçai vainement de les retenir ; ils ſortirent tous les deux tranſportés de fureur ; le Chevalier en s'éloignant recommanda à un inconnu que je n'avais point encore remarqué, de ne me point quitter juſqu'à ſon retour, & il nous renferma dans la Chapelle. Voyant qu'il ne pouvait les ſuivre, l'inconnu s'efforça de me tranquilliſer. —— Raſſurez-vous, me dit-il, Mademoiſelle ; je ſoupçonne Deſſorges de n'être point abſolument brave ; un léger combat le forcera de renoncer à votre main. Je m'appelle de Roſainville, & j'étais venu dans le deſſein de vous ſervir ſans qu'il fût néceſſaire de tirer l'épée ; mais je n'ai pu faire entendre raiſon au Chevalier, & Deſſorges s'eſt vu contraint d'accepter ſon défi. Croyez cependant que vos larmes vont ceſſer de couler, & que j'aurai la ſatisfaction d'être utile ici à toutes les perſonnes qui m'intéreſſent, en vous unif-

ſant au Baron de Luzi, avec qui l'amitié me lie depuis pluſieurs années, & en épargnant des regrets à Deſſorges qui ſe laiſſe emporter par une paſſion dont il n'éprouverait que les chagrins les plus ſenſibles.

Je remerciai ce généreux bienfaiteur, mais je ne pus calmer l'inquiétude que m'inſpirait le combat de mon frère; je tremblais auſſi pour le Baron, à qui les ſuites du combat pouvaient également être funeſtes. Nous le vîmes enfin paraître ce cher frère; il nous apprit que Deſſorges était dangereuſement bleſſé, & pria M. de Roſainville d'aller à ſon ſecours. Reſtée ſeule avec le Chevalier, je lui témoignai toute ma tendreſſe, & lui reprochai vivement d'avoir expoſé ſa vie pour moi.

Quand nos premiers tranſports furent un peu calmés, nous ſongeâmes à l'impreſſion que cet évènement ferait ſur Madame de Belval. Après avoir bien réfléchi au parti que nous devions pren-

dre, le Chevalier crut devoir la faire prévenir de son arrivée, en laissant au tems & aux circonstances le soin de lui apprendre ce qui venait de se passer. Nous vîmes que la précaution avait été fort bonne, car Madame de Belval lui fit défendre non seulement de se présenter devant elle, mais de séjourner plus de vingt-quatre heures au château. Le Chevalier ne fut nullement déconcerté de cette désagréable réception. — Je ne partirai, dit-il, qu'après avoir assuré votre bonheur.

M. de Rosainville vint sur ces entrefaites; il nous apprit que le Chirurgien de Madame de Belval avait pansé Desforges, & qu'il croyait sa blessure mortelle.

Ce digne ami, ce M. de Rosainville s'était trouvé chez ma sœur la Marquise d'Etanges, au moment que mon frère y parut, lors de son passage à Paris; & apprenant le sujet du voyage du Chevalier, il le pria de permettre qu'il l'ac-

compagnât. Mon frère fut très-ſenſible au zèle de ce généreux ami, & ne vit qu'avec indignation le procédé de ſon propre frère qui le laiſſa tranquillement partir, ſans vouloir ſe joindre à lui, ſous prétexte qu'on n'avancerait rien, quand même on tuerait Deſſorges, attendu que Madame de Belval n'en ſerait pas plus diſpoſée au mariage de ſa fille avec le Baron....

Mes deux bienfaiteurs ſe ſont rendus dans la priſon de ce digne objet de ma tendreſſe; j'en attends à chaque inſtant des nouvelles.... O Dieu ! qu'ils tardent au gré de mon impatience..... Peut-être vont-ils le mettre en liberté, & me procurer la ſatisfaction de le voir... Adieu : je ſuis trop agitée par l'eſpérance & par la crainte, pour pouvoir t'écrire davantage. Je t'informerai demain de mon bonheur, ou de mes nouvelles infortunes.

LETTRE LXXXIX.

Le Baron de Luzi, à Mᵉˡˡᵉ de Belval.

ON veut briſer mes fers, on me propoſe de fuir, de m'éloigner de mon Henriette. Mais je préfère mon cachot & le plus affreux ſupplice à la douleur de te laiſſer au pouvoir d'une mère irritée, & d'un odieux rival. Je ne connais pas de ſupplice plus cruel que de me ſéparer de toi. Eh! que m'importe la vie, ſi je ne puis la conſacrer à celle que j'adore? Quoi! tu voulais, cruelle! conſerver mes jours; & tu étais ſur le point de renoncer à ton amant! Ignores-tu que ſans toi je ne ſaurai vivre, & que je préfererais la mort la plus horrible au déſeſpoir de te perdre... Ecoute, chère Henriette, ſi tu ne formes la réſolution de me ſuivre, en vain des amis généreux font tomber mes chaînes,

je ne me rendrai point à leurs vœux que tu ne consentes à partager ma fuite. Décide donc de mon sort ; conduis-moi au supplice, ou à la félicité suprême. Rosainville & ton frère préparent tout pour notre départ, & nous nous échapperons au milieu de la nuit prochaine... O mon amie ! ne mets point en délibération ce qu'il nous importe si fort d'exécuter. Prononce ; & si mes jours te sont indifférens, hésite à faire le choix que je desire.

LETTRE XC.

Henriette, au Baron de Luzi.

C'EN eſt fait, je ne puis réſiſter au danger qui te menace; je ne veux point m'expoſer au tourment horrible d'avoir à me reprocher ta mort. Tu peux tout diſpoſer pour notre évaſion. Je verrai mon frère, & me trouverai vers minuit dans l'endroit du parc où tu ſeras à m'attendre. Je me jette ſans remords dans tes bras: il eſt permis de fuir la tyrannie, pour ſuivre ſon époux.

LETTRE XCI.

Le Baron de Luzi, au Chevalier de Belval.

Nous voici à Bruxelles, mon cher de Belval ; notre voyage n'a été troublé par aucun évènement fâcheux. Je ne saurais t'exprimer le bonheur dont nous jouissons. O mon ami ! c'est à toi que nous sommes redevables de cette félicité suprême. Sans le zèle généreux qui t'a fait tout quitter pour voler à mon secours, je languirais encore dans une infame prison, ou bien ta sœur aurait été forcée d'épouser un autre que moi. Pour prix du bienfait dont tu nous as comblés, que ne peux-tu être témoin de nos transports, de notre ivresse ! Tu te peindrais alors davantage l'excès de notre reconnaissance, & tu ressentirais plus vivement la satisfaction d'avoir fait des heureux. A peine notre ame

LETTRE XCII.

Henriette de Belval, à Madame de Blainville.

SI l'on te disait qu'Henriette enfin parvenue au comble de ses vœux, va joindre le titre d'épouse à celui d'amante, croirais-tu à cet étonnant changement dans sa situation? O mon amie! ce prodige s'est pourtant opéré; rien ne pourra désormais me séparer de l'homme qui m'est plus cher que la vie. Il est auprès de moi au moment où je t'écris; je ne puis lever les yeux sans rencontrer les siens, & sans y lire toute sa tendresse & ma félicité.

D'après les instances & les menaces du Chevalier, l'homme chargé de la garde du Baron, consentit à le laisser évader. Le soir même du jour où se passèrent tous les évènemens que je t'ai

mandés dans ma dernière lettre, je me rendis vers minuit à l'endroit où Luzi avait fait avancer ſa chaiſe de poſte ; j'étais accompagnée de mon frère & de M. de Roſainville. Le Baron m'attendait depuis long tems avec impatience, & dès qu'il m'apperçut, il vint ſe jeter dans mes bras. Quel moment délicieux ! Je le preſſais contre mon cœur ; il me donnait les noms les plus tendres ; nous ne ſongions pas que le moindre retard pouvait nous devenir funeſte. Il fallut que M. de Roſainville nous tirât de cet enchantement, & nous fît monter en voiture.

Nous avons couru nuit & jour juſques à notre arrivée à Bruxelles, où nous nous ſommes fixés, en attendant que nous puiſſions revenir en ſûreté dans notre patrie, avec le titre d'époux que nous allons recevoir inceſſamment aux pieds des Autels. Alors, ma chère Sophie, ton Henriette n'aura plus rien à deſirer. . . . . .

. . . . . .

Oui, Madame, elle ſera au comble de ſes vœux, car je la conduis dans vos bras auſſi-tôt notre retour en France, & je mettrai tous mes ſoins à partager avec elle la tendre amitié qui vous unit.

. . . . . .

. . . . . .

Il m'arrache la plume pour t'exprimer les ſentimens que lui ai inſpirés pour mon amie; mais c'eſt moi qui veux finir ma lettre, en t'aſſurant que perſonne au monde ne te chérit avec plus de tendreſſe.

Le Chevalier de Belval, au Baron de Luzi.

LA lettre que tu m'as écrite m'a causé la plus vive satisfaction. Mon ami est heureux, je partage sa félicité. Je viens interrompre à regret le bonheur dont vous jouissez ma sœur & toi; mais je cède aux prières d'une mère mourante, qui demande à revoir sa fille pour un seul instant. Lui refuserons-nous la consolation de l'embrasser à son heure dernière, ce serait une cruauté que nous aurions à nous reprocher toute notre vie; & avec d'autant plus de raison, que Madame de Belval est au désespoir de tout ce qui s'est passé; elle veut maintenant faire oublier ses injustices & ses fureurs. Mais ce n'est pas sans peine qu'il s'est fait en elle un pareil changement; la mort, qu'elle voit approcher, est l'unique cause de

ce miracle ; encore eſt-ce la violence de ſon caractère qui hâte ſa fin. Lorſqu'elle apprit votre évaſion, elle entra dans une colère horrible ; & ſe doutant bien que j'y avais contribué, elle ſe permit contre moi mille imprécations. Ses forces déjà abattues ne pouvant réſiſter à une émotion ſi vive, elle tomba dans un long évanouiſſement. On ne m'eut pas plutôt dit l'état où elle ſe trouvait, que j'accourus auprès de ſon lit, & ne négligeai rien pour lui faire apporter tous les ſecours dont elle pouvait avoir beſoin. Son Chirurgien que j'avais mandé, l'ayant enfin rappellée à la vie, elle nous conſidéra tous quelques inſtans dans un profond ſilence, & fixant enſuite ſes yeux ſur moi, me parla d'un ton de bonté qui me pénétra l'ame — Je ſens bien, mon cher fils, me dit-elle, que je n'ai plus que peu de jours à vivre ; mais que je n'emporte point au tombeau la douleur de n'avoir pas fait oublier mes torts à ma

fille

fille. Elle n'aura desormais rien à craindre de ma part; ma mort va la laisser maîtresse de disposer de sa main : je connais son cœur; si elle vient recevoir mes derniers soupirs, elle me pardonnera tous les chagrins que je lui ai causés, & ne pourra même s'empêcher de donner des larmes à la mémoire d'une mère dont elle fut toujours tendrement chérie.

Telles sont les paroles d'une femme que nous avons dû sans cesse respecter & qui mérite actuellement toute notre tendresse. Il faut donc lui donner la consolation qu'elle desire. Ainsi partez tous les deux, aussi-tôt ma lettre reçue, & rendez-vous promptement au château. Mais je crois qu'il ne faudra te présenter aux yeux de Madame de Belval que lorsqu'elle sera prévenue de ton arrivée. Comme tu lui raméneras sa fille, elle te reverra sûrement avec plaisir, & je suis persuadé qu'elle consentira à t'unir à l'objet de ton amour.

LETTRE XCIV.

Le Baron de Luzi, au Chevalier de Belval.

TU vas être ſatisfait : nous retournons au château ; mais je ne ſais pourquoi je frémis de remettre mon Henriette à la merci de ſa mère. Songe que c'eſt toi ſeule qui as pu me réſoudre à une démarche qui me remplit de terreur, ſans que j'en démêle la cauſe. Tu me répondras de tous les événemens, . . . Mais qu'ai-je à craindre ? Henriette ſera ſous mes yeux, je ne la quitterai point d'un inſtant, & mon ami me promet de veiller à ce que j'ai de plus cher.

LETTRE XCV.

Henriette, au Chevalier de Belval.

JE fuis, je m'arrache à mon amant; je vais, loin de celui qui me fut trop cher, traîner ma vie infortunée.... Mon frère, ayez pitié d'une ſœur mourante, conſolez le malheureux Luzi; je le quitte pour toujours, ſans le prévenir du motif qui me fait prendre un parti ſi violent. Aurai-je eu la force de lui déclarer qu'il ne faut plus nous voir?... Mais je ne ceſſerai jamais de l'aimer; je le fuirai, puiſque le Ciel l'ordonne; & mon cœur ſera toujours le même..... Que ne peut-il me devenir indifférent? je n'éprouverai point l'affreux ſupplice qui doit être mon partage..... O ma mère, dont je viens de fermer les yeux! ſi j'avais eu plus de ſoumiſſions à vos volontés, j'aurais évité les tourmens que j'endure, & qui ne finiront qu'avec ma vie..... Que dis-

je ! m'était-il poſſible de réſiſter au penchant qui m'entraînait ? Pouvais-je prévoir que celui qui enchaîne tous mes ſens ?.... Ah ! que ce ſecret terrible meure avec ma mère & moi ; enſeveliſſons-le dans la nuit du tombeau.

Adieu, mon cher frère ; je vous écrirai quelquefois de la retraite où je vais m'enſevelir, & que je vous conjure de laiſſer ignorer à mon amant. Je lui écris pour la dernière fois, il aurait été trop inhumain de ne pas lui témoigner & mes regrets & ma douleur.

LETTRE XCVI.

La même, au Baron de Luzi.

O mon cher Luzi ! le Ciel barbare met le comble à nos infortunes, en nous condamnant à vivre ſans pouvoir déſormais exiſter l'un pour l'autre. Imite ma réſignation ; & ſi tu ne peux parvenir à m'oublier, renferme au moins ton amour dans le fond de ton cœur. Puiſque je ne puis être à Luzi, j'abandonne le monde, qui, ſans lui, ne ſerait à mes yeux qu'une triſte ſolitude. Peut-être que le Dieu ſuprême, touché d'un ſacrifice ſi pénible, éteindra les ſentimens que tu m'inſpires, afin que je conſume dans la tranquillité les reſtes languiſſans de ma vie ! ..... Ah ! cet effort eſt au-deſſus de ſa jouiſſance ; il faudroit qu'il anéantît mon être. En vain je jurerais aux pieds des Autels de renoncer à mon amour, je ne ferais qu'ajouter le parjure au crime

dont je ſuis coupable... Si j'ai mérité ta vengeance, ô Dieu juſte ! épargne Luzi ; il m'aime, il eſt vrai, mais il ignore que d'autres liens..... Garde-toi, Luzi, de vouloir pénétrer ce myſtère affreux.... reſpecte auſſi l'aſyle que ton amante va choiſir..... Ma raiſon s'eſt égarée dans cet écrit funeſte ; j'avais pris la plume pour te conjurer de m'oublier, & j'ai oſé te parler de mon amour ; mais c'eſt la dernière lettre que tu reçois de ton amie.... La dernière lettre ! ... Ma main tremble en écrivant ces mots... Adieu, Luzi : puiſſes-tu vivre heureux ! que je ſois ſeule infortunée.

LETTRE XCVII.

Le Baron de Luzi, à Mme de Blainville.

J'AI recours à vous, Madame; si vous ne pouvez changer mon horrible deſtinée, je ſuis réſolu de me donner la mort. Apprenez que votre amie, à l'inſtant qu'elle eſt maîtreſſe d'elle-même, qu'elle peut librement diſpoſer de ſa main, me fuit tout-à-coup. Dans une lettre, trempée de ſes larmes, elle me dit un éternel adieu. J'ignore quel eſt le motif d'une conduite auſſi étrange, & que je ſuis loin d'avoir méritée. Il paraît que ſon inconcevable déſeſpoir va la porter à ſe jeter dans un Couvent, & je préſume qu'elle choiſira celui où l'amitié lui offre des conſolations. Je penſe que, s'étant rendue auprès de vous, Madame, elle vous aura confié le ſecret qu'elle me cache avec ſoin, & qui eſt toujours ſur le point de lui échapper. Peut-être

même qu'en cet instant elle répand dans votre sein des larmes sur mon sort, qui est d'autant plus affreux, que je me croyais parvenu au comble du bonheur. Quelle peut-être la raison d'un procédé qu'il m'était impossible de prévoir ? La mère de mon Henriette, cette femme barbare, auroit-elle, par quelque insigne fausseté, prévenu contre moi le cœur de sa fille ? Assurez-la, Madame, que je n'ai jamais cessé de l'aimer, & que je mourrai plutôt que de renoncer au titre de son amant & de son époux. J'attends, avec la plus vive impatience, la réponse dont vous m'honorerez : elle va décider de mon sort.

LETTRE XCVIII.

Mme de Blainville, au Baron de Luzi.

OUI, Monsieur, vous avez pensé juste, l'infortunée Henriette, dont une fatale passion empoisonne la vie depuis si long tems, est venue se réfugier dans le sein de l'amitié. Mais quel secours tirera-t-elle de ses consolations contre des peines qui ne peuvent avoir aucun adoucissement? Il n'est en mon pouvoir que de la plaindre, & de mêler mes larmes avec les siennes. Je la croyais unie pour jamais à l'homme qu'elle idolâtroit; aussi ma surprise fut extrême, quand je la vis arriver chez moi. Elle se précipita dans mes bras, sans avoir la force de prononcer un seul mot, & m'inonda de ses pleurs. J'avais peine à la reconnoître, tant j'étais persuadée que ce ne pouvait être Henriette. — Oui, je suis votre

amie, me dit-elle enfin en sanglotant, votre amie que le courroux céleste poursuit depuis le moment de sa naissance. — Ces paroles me firent comprendre qu'elle était en proie à de nouveaux malheurs, qu'elle ne tarda pas à me raconter, & elle finit par me faire part de son projet d'aller s'enfermer dans un cloître. Après avoir fait vainement tous mes efforts pour l'en dissuader, je me flattais que Madame d'Estinouse sa tante aurait peut-être plus de pouvoir sur elle; mais les sages exhortations de cette estimable Abbesse ont été inutiles; elle a persisté à vouloir entrer chez les Dames de la Miséricorde, pour y prendre le voile. Le motif de cette résolution vous est inconnu; vous me demandez avec les plus vives instances de le révéler. Me croyez-vous capable de trahir la confiance de mon amie? Comme je desirais vous rendre service, mais sans avoir rien à me reprocher, je lui ai montré votre lettre, qui a produit l'effet que j'en attendais.

— Eh bien ! m'a-t-elle dit, il apprendra de moi cet étrange myſtère, & il verra combien je ſuis infortunée.

Elle ne l'eſt pas ſeule : je reſſens ſes malheurs auſſi vivement que s'ils étaient les miens. Je vais paſſer avec elle deux heures tous les jours dans ſon Couvent. Mon unique conſolation eſt d'eſpérer que l'amour, plus perſuaſif que toutes les repréſentations de l'amitié, l'empêchera de conſommer le fatal ſacrifice qu'elle médite, non que je penſe qu'elle veuille jamais conſentir à vous épouſer, mais vous pourriez au moins jouir de la douceur de la voir & vivre dans ſa ſociété. Rendez-vous donc à Bordeaux, ſans le moindre délai, & ſoyez perſuadé, Monſieur, que s'il dépendait de moi, vous ſeriez parfaitement heureux.

LETTRE XCIX.

Mlle de Belval, au Baron de Luzi.

Vous voulez donc ſavoir le funeſte ſecret qui m'a fait vous fuir, & m'arracher le cœur en déchirant le vôtre? Soyez ſatisfait, & n'imputez qu'à la fatalité qui nous pourſuit le parti violent & cruel que je me vois forcée de prendre. O vous! .... que je ne ſais plus de quel nom appeller après vous avoir prodigué celui d'amant & d'époux; vous que j'idolâtre encore, quoique je ne puiſſe plus vous aimer ſans crime! ce fatal ſecret va vous être révélé. Liſez cet écrit que Madame de Belval a tracé d'une main mourante, & frémiſſez en voyant ce qu'il contient.

« Votre mère ne ſera plus lorſque vous » lirez cet écrit, ma fille! Dans le mo» ment terrible où je ſuis prête à pa-

» raître devant le Souverain-Juge, il
» faut que je surmonte & ma faiblesse
» & mon orgueil ; il faut, par un aveu
» humiliant, vous empêcher de contrac-
» ter des liens que le Ciel réprouve.
» Heureuse si, par cet aveu, quoique
» tardif, je peux appaiser son juste
» courroux !

» Ne croyez pas, ma fille, que la
» haine ait jamais eu de part aux perse-
» cutions que je vous ai fait souffrir. Les
» motifs qui m'ont portée à refuser avec
» obstination le Baron de Luzi, étaient
» très-légitimes, je ne suis coupable que
» de ne vous en avoir pas instruit dès
» le principe ; je vous aurais évité par-
» là bien des malheurs, & peut-être des
» crimes. Mais une fausse honte m'a
» toujours retenue.

» On m'avait mariée à M. de Belval,
» sans consulter mon goût & sans me
» donner seulement le tems de le con-
» naître. Il en résulta entre nous une
» extrême indifférence, qui, ne faisant

» qu'éclater chaque jour, nous engagea
» à nous séparer amicalement, dès que
» je lui eus assuré des successeurs par la
» naissance de deux garçons & d'une
» fille. Indépendamment de l'antipathie
» qu'il avait pour moi, il craignait
» d'avoir trop d'enfans. Mais j'étais jeune
» & avide de plaisirs; je n'approuvai cet
» arrangement que parce qu'il me laissait
» entièrement maîtresse de mes actions.
» Dans le nombre de ceux qui s'empres-
» saient à me faire leur cour, mon cœur
» distingua le plus aimable, & ma fai-
» blesse fut bientôt suivie d'une juste
» punition; je m'apperçu que j'étais
» enceinte. Les soins que je pris pour
» cacher les suites de ma mauvaise con-
» duite furent inutiles; M. de Belval les
» apprit un des premiers. Outré de ce
» que je lui donnais un enfant qui ne
» lui appartenoit point, il exigea de moi
» qu'il ne parût jamais dans la maison
» paternelle. O ma fille! c'est sur vous
» que tomba cette proscription. En vain

» mon cœur la trouvait trop dure ; il
» fallait m'y soumettre, & me priver de
» vous dès que je vous eus donné le
» jour. Une mercenaire prit soin de vos
» premières années. En sortant de ses
» mains, vous fûtes assez heureuse pour
» être confiée à ma sœur Madame d'Es-
» tinouse ; M. de Belval, toujours irrité
» de ce que vous veniez enlever le bien
» de ses vrais enfans, voulut vous faire
» prendre le voile. J'étais à-peu-près dans
» les mêmes dispositions, parce que
» Dieu m'ayant fait la grace de m'éclai-
» rer sur les écarts de ma jeunesse, je
» ne voyais pas, sans remords, qu'il fallût
» partager avec vous un héritage auquel
» vous n'aviez aucun droit. Vous ré-
» sistâtes à toutes les impulsions, aux
» menaces mêmes ; vous refusâtes obsti-
» nément de vous faire Religieuse.

» Madame de Belval mourut ; & persua-
» dée que le tems ne nous ferait pas
» changer de résolution, je me décidai
» à vous faire venir auprès de moi, &

» à vous établir lorſque l'occaſion s'en
» préſenterait; mais en ne vous donnant
» pour dot que le fruit de mes épargnes,
» hélas! je ne prévis point que votre
» cœur s'attendrirait un jour en faveur
» du Baron de Luzi, & que vous brû-
» leriez pour lui d'une flamme criminelle.
» Frémiſſez, ma fille, en apprenant que
» celui que vous idolâtrez, & dont vous
» avez peut-être comblé les deſirs....
» Frémiſſez, il eſt votre frère; le Baron
» de Luzi lui donna la vie ainſi qu'à
» vous. Voilà la cauſe de mes refus de
» vous unir; voilà ce qui m'a portée à
» vous transférer à Belval, à Marſeille,
» dans un Couvent, & dans le fond de
» la Picardie; toujours dans la vue de
» vous ſouſtraire aux pourſuites de votre
» amant; voilà enfin ce qui m'a fait
» tenter tous les moyens de vous marier
» à M. Deſſorges. Une triſte fatalité a
» triomphé de tous mes efforts; vous
» êtes tombée au pouvoir du ſeul homme
» que vous deviez fuir. Mais, s'il en eſt

» tems encore, renoncez à celui à qui » vous ne pouvez appartenir ſans crime ; » &, par ce ſacrifice, méritez l'eſtime de » tous les cœurs vertueux, & les graces » du Ciel, à qui je vais rendre compte » de mes égaremens ».

Après avoir lu ce terrible écrit, je me rapprochai du lit de ma mère en gardant un morne ſilence. —— Aurez-vous le courage, me dit-elle, de ſuivre un pénible devoir ? — Pouvais-je réſiſter à tous les ſentimens qui me déchiraient à la fois ? ... Fondante en larmes, exiſtante à peine, je promis de ne plus te revoir, & de me retirer dans un Couvent..... Ah ! pourquoi l'inſtant où je connus cet horrible myſtère, n'a-t-il pas été le dernier de ma vie ! Je preſſentais le coup qui allait m'accabler lorſqu'il fallût me rendre auprès de ma mère ; je te preſſais contre mon ſein, je t'arroſais de mes pleurs.... Dépend-il de moi de violer la parole que j'ai donnée ? Outragerai-je la nature & la religion ?

Non, Luzi, non, quoi qu'il m'en puiſſe coûter, je reſpecterai mes devoirs.... Nous ſommes donc unis par les liens du ſang !.... Liens trop faibles pour mon ame enflammée, qu'êtes-vous comparés à ceux de l'amour ? Je vous déteſte, je vous abhorre : ſans vous, j'euſſe été ſi heureuſe !.... O mon cher Luzi, que ton courage ſoit ſupérieur au mien, fais-moi rougir de mes faibleſſes ; ſonge que je ne ſuis plus que ta ſœur ; ouvre ton cœur à une nouvlle paſſion, effaces-en l'image d'Henriette par l'image d'une autre amante.....donne-lui le titre d'épouſe... ſois heureux avec une autre... Mes peines ſeront moins ſenſibles, ſi je n'ai plus les tiennes à ſupporter.

LETTRE C.

Le Baron de Luzi, à Mlle de Belval.

Moi t'oublier, divine Henriette ! ceſſe de le croire ; je t'adorerai juſqu'à mon dernier moment. Ton ame timide, épouvantée des diſcours & des remords d'une mère expirante, n'a plus vu dans notre liaiſon que le plus horrible des crimes. Mais garde-toi d'enviſager ſous ce point de vue un amour vertueux. Devons-nous être les victimes des faibleſſes de nos parens ? Nous avons ignoré celui qui nous donna une même origine ; nous n'avons donc offenſé ni la nature ni les loix. D'ailleurs perſonne ne ſe doute du ſecret que t'a révélé Madame de Belval : qui pourrait donc nous faire un crime de notre amour ? Madame de Blainville eſt trop ton amie, pour abuſer jamais de ta confiance, ſur-tout en nous

voyant légitimer nos ſentimens par les liens ſacrés du mariage. Aimons-nous toujours avec la même tendreſſe, ou ſi la découverte de notre origine doit apporter quelque changement dans notre amour, que ce ſoit pour le rendre plus vif, s'il eſt poſſible. Tu ſeras ma ſœur, mon amante, mon épouſe ; nous réunirons ce qu'il y a de plus cher & de plus reſpectable parmi les hommes.

LETTRE CI.

M. Deſſorges, à M. de Roſainville.

ME voici arrivé à Marſeille, mon cher Roſainville. J'euſſe mieux fait de n'en jamais partir. Mais que veux-tu ? Je n'ai pu vaincre cette fatalité malheureuſe qui fait ſouvent manquer les deſſeins les mieux conçus. Que pouvais-je faire de plus, que de réduire cette fière & dédaigneuſe beauté, à implorer la faveur de me donner ſa main ? Je la tenais, un inſtant de plus m'aſſurait ſans retour ſa paſſion ; je l'allais voir à mes pieds, elle qui m'avait vu ſi long tems aux miens. Mais un ſort malencontreux renverſe mes projets ; il faut que tu arrives tout-à-coup avec le Chevalier de Belval pour faire évanouir le fruit de mes travaux ; lorſque je crois épouſer une perſonne belle & riche, je reçois un

coup d'épée ; & au lieu de toucher une dot de deux cent mille francs, j'achève de manger mon bien. Voilà, Monsieur, ce qu'a produit votre belle apparition. Aidez-moi du moins à retrouver l'équivalent de ce que vous me faites perdre. Je t'avoue que, sans une prompte & heureuse révolution, je suis absolument ruiné. Mais ce qui me console dans mon aventure inouie, c'est que le maudit Baron, qui a eu l'audace de m'enlever mon Infante, n'a pas joui long-temps de sa victoire. Tu n'imaginerais jamais ce qu'est devenue Mademoiselle de Belval ? A la mort de sa mère, elle est allée à Bordeaux, se confiner dans un Couvent très-austère, où elle se propose de prendre le voile. Cette dévotion n'est-elle pas bien subite & bien étonnante, puisqu'elle l'engage à renoncer à son amant, lorsque rien ne s'opposait plus à son mariage ? Qui peut avoir poussé notre belle capricieuse à ce singulier sacrifice ? Serait-ce de n'avoir trouvé dans le Baron qu'une adoration

ſtérile ou trop reſpectueuſe ? La ſcène bizarre de la grotte, dont j'ai été le témoin, me fait ſoupçonner la manière ridicule dont il a pu ſe conduire après s'être emparé de ſa maîtreſſe. J'eſpère que tu auras l'eſprit de m'entendre.

Je n'ai point perdu l'eſpérance de trouver quelque jour un établiſſement avantageux. Si je rencontre une riche veuve, peu m'importe qu'elle ſoit vieille ou jeune, laide ou belle, il me ſuffira de ſavoir qu'elle eſt en état de ſatisfaire à toutes mes folles dépenſes. Je juge à propos de me rabattre maintenant ſur les veuves, parce que de profondes réflexions m'ont démontré qu'elles devenaient plus facilement dupes que les jeunes perſonnes à qui les plaiſirs de l'hymen ſont encore étrangers, & qui ſont forcées, par les préjugés de l'éducation, à ſe tenir en garde contre la ſéduction des hommes aimables.

Je ne puis mieux finir ma lettre que par cette ſublime vérité. J'en ajouterai

pourtant une autre, & qui te concerne ſeul, mon cher Roſainville : c'eſt qu'il ne faut pas ſervir un ami au préjudice d'un autre ami. Le Baron de Luzi te ferait le commentaire de cet endroit de ma lettre, s'il te paraiſſait avoir quelque choſe d'intelligible.

LETTRE

LETTRE CII.

M. de Roſainville, à M. Deſſorges.

JE ſavais que Mademoiſelle de Belval s'était retirée dans un Couvent; mais j'ignore quel eſt le motif qui a pu lui faire prendre un tel parti. Cependant je ſuis loin de vouloir la condamner trop légérement & d'imiter ton perſifflage. Il m'a paru que les charmes de l'eſprit & de la vertu étaient joints en elle aux graces de la beauté. Ainſi je ne puis déſapprouver une action dont j'ignore le motif. Tu ſuivrais mon exemple, ſi tu étais aſſez heureux pour ſavoir qu'il y a des femmes reſpectables, & vraiment dignes de nos hommages. Mais l'illuſion dans laquelle tu as vécu juſqu'à préſent ſe diſſipera quand le feu de tes paſſions aura moins d'activité; tu connaîtras alors que la vertu n'eſt point un être chimé-

rique, & qu'il eſt doux de la rencontrer dans ce ſexe charmant, dont la ſociété ſeule ſuffit pour notre bonheur.

Peut-être vais-je m'expoſer à la légèreté de tes propos ; mais je t'avouerai que je n'ai jamais été plus heureux que depuis que je ſens tout le prix des plaiſirs honnêtes. Tâche de devenir enfin raiſonnable, on renonce à mon amitié.

LETTRE CIII.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

QUOI ! tu refuſes toujours de voir ton amant ! tu réſiſtes à ſes inſtances, à ſes prières, à ſes larmes. Tant de dureté, ſi peu analogue à la douceur de ton caractère, m'annonce que tu as non-ſeulement ceſſé de m'aimer, mais que je te ſuis devenu un objet odieux. Oui, mes yeux ſe ſont ouverts à la fin ; ſi l'indifférence & même la haine n'avaient pris dans votre cœur la place de cet amour qui devait être éternel, ne craindriez-vous pas de me réduire au déſeſpoir ? Ainſi, par le changement le plus étrange, vous ſuccédez à une impitoyable marâtre, & c'eſt vous qui me rendez le plus infortuné des hommes. Mais ai-je mérité un oubli ſi cruel ?..... Henriette ! s'il eſt vrai que tu m'as aimé,

accorde-moi le bonheur de te voir un inſtant ! ..... Serais-tu indigne des tendres ſentimens que tu m'inſpires, & qui ne s'éteindront qu'avec ma vie ?

LETTRE CIV.

Mlle de Belval, au Baron de Luzi.

LUZI peut-il douter de l'empire qu'il eut sur mon cœur, après toutes les preuves que je lui ai données de ma tendresse ? Mon amour n'était que trop sincère, & je t'avoue que ma félicité serait maintenant d'en calmer la violence ; je voudrais ressembler à ces femmes en qui le feu brûlant de l'amour n'est qu'une faible étincelle, qu'elles éteignent & rallument au gré de leurs caprices..... Mais je t'entretiens encore de ma coupable ardeur, tandis que je me proposais de ne te parler que de mes devoirs. Tu vois toute ma faiblesse ; cesse de solliciter un dernier entretien ; tu me rendrais parjure envers le Ciel, à qui j'ai promis de faire le sacrifice de ma funeste passion..... Mère barbare ! Pourquoi déchirer le voile qui cachoit le

myſtère de notre naiſſance ? Que n'emportais-tu dans le tombeau ce fatal ſecret ? Je ſerais à toi, mon cher Luzi, rien ne pourrait plus nous ſéparer..... Quoi, j'aurais été la femme de mon frère ! Soit vertu, ſoit préjugé, l'idée d'un tel crime me fait frémir d'horreur. Il faut briſer les liens qui nous réuniſſaient. Mais puiſque tu ne peux être mon époux, je ne ſerai qu'à Dieu, lui ſeul peut te remplacer dans mon cœur.... Que dis-je te remplacer ! ton image me ſuit ſans ceſſe ; quand je veux élever mes prières vers l'Etre-Suprême, auſſitôt mes larmes caulent, & je ne ſonge plus qu'à la fatalité d'avoir mon frère pour amant. Je t'en conjure, aie la généroſité de me laiſſer achever mon triſte ſacrifice ; les combats que je me livre ſont trop violens ; laiſſe moi remporter une victoire.... que je déteſte : ou crainte que, déchirée par les paſſions diverſes qui m'agitent, je ne ſuccombe enfin, & que ma morne ſoit ton ouvrage.

LETTRE CV.

Le Baron de Luzi, à Mademoiſelle de Belval.

CETTE lettre te parviendra encore, malgré que tu pouſſes la cruauté juſqu'à ne vouloir plus que je t'écrive, mais Madame de Blainville s'eſt laiſſé toucher par mes larmes. Elle eſt pénétrée de la douleur qui me déchire & du ſacrifice que tu veux faire. Songe que ce n'eſt pas ſeulement moi que tu quittes ; mais tu t'arraches à la ſociété, dont tu peux faire le bonheur. Pourquoi enfouir dans un cloître & tes graces & tes vertus? Bientôt le repentir conſumera ta jeuneſſe, & va te conduire au tombeau. Ne ſuis donc point les impulſions du déſeſpoir, écoute la voix de l'amitié. Oui, ce n'eſt plus ton amant qui te conjure d'être toujours les délices & l'exemple du monde; je ne vois plus

en toi que ma sœur, que mon amie. Satisfait de ces deux liens qui nous uniront encore, je jure qu'ils borneront tous mes desirs. Si nous n'éprouvons plus ces transports délicieux qui raviſſaient nos ames, elles ſe pénétreront d'une volupté tranquille, des charmes délicats d'une intime confiance. Tu vivrais pour exercer la bienfaiſance, pour combler les vœux d'un homme plus heureux que moi, & pour être une bonne mère de famille; au lieu que tes vertus deviendraient inutiles dans le fond d'un Couvent. Ah! ne ſacrifie pas trop légerement le bonheur que tu peux goûter & répandre; quitte le tombeau où tu voudrais t'enſevelir; viens dans le ſein de l'amitié jouir des douceurs qu'elle te prépare. Songe à ce que tu dois à ton amie, au Chevalier, & à l'infortuné que tu chériſſais tant autrefois. Pourras-tu te réſoudre à payer leur tendreſſe par l'indifférence la plus marquée? Cède à nos deſirs, conſens à être heureuſe: on l'eſt bien rarement dans le cloître.

LETTRE CVI.

Le même, au Chevalier de Belval.

DEPUIS ton départ, je suis enfin parvenu à voir notre chère Henriette ; mais quelle triste satisfaction ai-je remportée de cette entrevue ! J'étais convenu avec Madame de Blainville que je surprendrais son amie lorsqu'elles seraient ensemble au parloir. J'exécutai ce que nous avions projeté, & me présentai en tremblant aux yeux d'Henriette. Dès qu'elle m'apperçut, elle poussa un grand cri, & se jetant à genoux, les mains tendues vers moi, elle me dit d'une voix entrecoupée : —— ô toi que j'idolâtre malgré tous mes efforts, laisse mon cœur ne s'occuper que de Dieu seul ! n'abuse point de l'empire que tu as sur lui, pour faire couler mes jours dans le crime & dans le désespoir. Je desire... — A ces mots,

une pâleur mortelle couvrit ſon viſage, & elle tomba ſans connaiſſance. Peints-toi, ô mon ami ! ma déplorable ſituation ; je voyais l'objet de ma tendreſſe & de mon reſpect ſur le point d'expirer, & je ne pouvais lui donner aucun ſecours. Je m'efforçais vainement de rompre la grille qui nous ſéparait, quand Madame de Blainville fit venir des ſœurs tourières, qui la tranſportèrent dans ſa chambre, ſans qu'elle eut encore repris l'uſage de ſes ſens.... Hélas ! je l'ai peut-être vue pour la dernière fois, & tel eſt le dernier adieu que j'en ai reçu, je fus obligé de me retirer avant de pouvoir être raſſuré ſur ſon état.

Le lendemain elle me fit dire, par Madame de Blainville, de ne plus faire aucune tentative pour la revoir, ſi je ne voulais la rendre encore plus infortunée ; & abréger ſes jours. Preſſé par les vives inſtances de Madame de Blainville, qui m'a repréſenté tout ce que je devais à une perſonne ſi chère, croirais-tu que j'ai promis de renoncer à toute ma félicité ?....

O Ciel ! ai-je pu faire le ſerment de renoncer à mon Henriette ? ..... Mais elle l'exigeait, j'ai enfin ſenti que je ſerais indigne des ſentimens qu'elle eut pour moi, ſi je n'avais la force d'imiter ſon courage.... Effort trop ſurnaturel & que je déteſte ! Tu m'as tout ravi ; il ne me reſte quel eſpoir de mourir au plutôt ; je me comptais dans le ſentiment douloureux & profond que j'éprouve : ſonger à mon Henriette que je perds eſt pour moi une ſorte de bonheur. J'aime ma triſte ſituation ; & je ne voudrais pas d'une indifférence qui me laiſſerait un vide affreux, un accablement de mon exiſtence pire que tous les maux. On voudrait que je m'éloignaſſe de cette ville ; mais toute ma conſolation eſt de fixer l'aſyle qu'habite mon Henriette ; j'irai le contempler chaque jour, juſqu'à ce que la mort ferme mes yeux.

Je t'afflige, Chevalier ; mais c'eſt dans ton ſein que je dois dépoſer mes peines : il me reſte du moins un ami.

LETTRE CVII & *dernière.*

Madame de Blainville, au Chevalier de Belval.

VENEZ, Monsieur, venez au secours de notre cher & malheureux Luzi, réduit à l'état le plus déplorable ; arrachez-le d'un lieu qui ne sert qu'à entretenir son amour & sa douleur. Son désespoir est au comble, depuis qu'Henriette a prononcé les Vœux qui la séparent pour jamais du monde ; il est d'autant plus accablé, qu'il s'était toujours flatté qu'elle n'acheverait point ce cruel sacrifice. Je doutais moi-même qu'elle pût en avoir la force. Il est cependant consommé depuis huit jours, & il m'a fallu en être témoin. La veille de cette triste cérémonie, j'ai fait tous mes efforts pour l'en détourner ; mais elle m'a répondu que sa passion pour M. de Luzi était trop violente, & qu'elle sentait la nécessité de lui opposer un obstacle insurmontable

insurmontable. Après m'avoir réduite à l'admirer, elle m'a recommandé de cacher à son amant l'instant où elle allait prendre le voile, dans la crainte qu'il ne cherchât tous les moyens de l'en empêcher, ou qu'il ne voulût y être présent.

Le jour fatal étant arrivé, je me rendis dans l'intérieur du Couvent. La victime se présenta courageusement au pied de l'Autel; mais quand elle fut sur le point de se lier par un serment terrible, sa voix expira sur ses lèvres, & un tremblement involontaire la saisit. Madame d'Estinouse, qui était auprès d'elle, & qui fondait en larmes, s'apperçut de son émotion, & la soutint dans ses bras. Mais ce moment de faiblesse ne fut qu'un éclair; revenue bientôt à elle-même, elle prononça ses Vœux avec une fermeté incroyable.

Je jugeai à propos d'apprendre au Baron ce qui venait de se passer, afin de lui ôter toute espérance, & de le résoudre à retourner à Paris. A peine achevai-je de l'en instruire, qu'il perdit

tout ſentiment, & reſta comme mort ſur le ſiège où il était aſſis ; ce ne fut qu'à force de ſoins que je parvins à le rappeller à la vie. Effrayée du cruel état où il était, je le fis mettre au lit, & mandai promptement un Médecin. Il parut ſenſible à l'intérêt qu'il nous inſpirait, à mon mari & à moi ; mais il tomba dans une ſorte de ſtupeur, qui l'approchait de la mort ; il nous voyait ſans nous voir, & ſemblait ne point nous entendre. Encore plus alarmée de cette inſenſibilité, je m'efforçai de ranimer ſa douleur & de faire couler ſes larmes, en lui parlant de ſon Henriette & de l'amour qu'elle aurait pour lui juſqu'au tombeau. Il entendit long-tems un nom ſi cher ſans la moindre émotion. J'imaginai enfin de lui mettre ſous les yeux le portrait de ſon amante, qu'Henriette venait de me donner comme un gage de ſon amitié, & qui la repréſente dans l'habit qu'elle vient de prendre. L'infortuné Baron fixa cette peinture ; il reconnut celle qu'il adorait, pouſſa un profond ſoupir, & baigna de ſes larmes

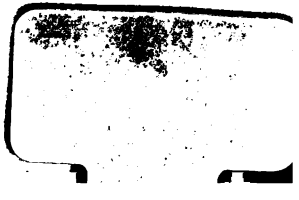
une image si précieuse, qu'il couvrit en même-tems de baisers. Je laissai un libre cours à sa douleur, & ce ne fut que lorsque je la vis assez soulagée par ces pleurs salutaires, que je commençai à lui parler, en essayant de mêler quelque consolation à mes discours. —— C'est en vain, me dit il, que vous cherchez à calmer mes peines, elles dureront autant que ma vie. J'ai tout perdu, je ne puis me plaire que dans ma douleur; je veux m'en pénétrer, je veux lui livrer tout mon être. ——

Il ne cesse en effet de s'abandonner à la plus profonde mélancolie; il refuse de sortir de sa chambre, dont il fait une espèce de tombeau, car, à la faible lueur d'une bougie, il passe les journées entières à contempler l'image d'Henriette, qu'il a toujours refusé de me rendre. Je suis allée plusieurs fois avec M. de Blainville pour l'arracher de ce lugubre séjour; il s'obstine à ne vouloir pas le quitter.

Hâtez vous donc, Monsieur, de venir joindre vos consolations aux nôtres;

peut-être auriez-vous plus de pouvoir sur son esprit. Mais n'oubliez pas de cacher à votre sœur le sujet de votre voyage. Je lui laisse ignorer l'état de son amant, afin de lui épargner de nouvelles peines, quoiqu'elle ne cesse de me demander s'il s'est enfin décidé à retourner à Paris. Persuadée qu'il supporte avec courage une séparation qui doit être éternelle, elle s'écrie quelquefois, en cachant son visage dans son sein, qu'elle aime avec plus d'ardeur que M. de Luzi, puisque rien au monde ne sera capable de le lui faire oublier. Je vous attends le plutôt possible, si vous vous intéressez encore à votre ami.

N. B. L'infortuné de Luzi ne put résister à la douleur d'avoir perdu celle qu'il aimait si tendrement; il mourut quelques mois après qu'elle eut prononcé ses Vœux. Mademoiselle de Belval ne lui survécut que d'une année. Cette fille, passionnée & vertueuse, avait cru trouver dans le sein de Dieu l'oubli de son amant; mais qu'il est difficile, dans un cœur vraiment sensible, d'éteindre un amour dont il fait ces plus chères delices!

Fin de la seconde & dernière Partie.

60612685